

LINGUISTICA

V.

LJUBLJANA 1963

LINGUISTICA

V.

LJUBLJANA 1964

Anton Grad

CONTRIBUTION A LA SYNTAXE DES PRONOMS PERSONNELS SUJETS
EN ANCIEN FRANÇAIS

On sait que le français moderne est une des langues où le verbe, dépourvu d'un sujet nominal, doit s'accompagner du pronom personnel sujet; l'origine de cet emploi — étranger à la langue latine, ainsi qu'à la majorité des autres langues romanes¹ — a intéressé plusieurs éminents romanistes qui, toutefois, ne sont pas d'accord sur les causes de l'origine de cet emploi.

Dans sa thèse de doctorat, M. Franzén² s'oppose à juste titre à l'opinion exprimée surtout par Foulet selon laquelle l'emploi obligatoire des pronoms personnels sujets serait dû à l'obscurcissement, à la désorganisation des désinences verbales. Mais, si le raisonnement de Franzén est assez convaincant à cet égard, la solution qu'il présente lui-même ne nous paraît pas très satisfaisante et un peu vague: selon lui, «il faut supposer une tendance à exprimer le sujet avant le verbe, l'agent avant l'action. Cela n'implique pas seulement qu'à partir d'une certaine époque les sujets-substantifs auraient eu tendance à se placer devant le verbe, mais aussi, dans le cas où en latin on n'exprimait pas le sujet, qu'on aurait exprimé de plus en plus souvent le sujet pronominal devant le verbe» (o. c., p 138 s).

Tout récemment, M. Kuen³ attribue aux influences germaniques l'emploi obligatoire des pronoms personnels sujets en français — on sait que dans celles-ci cet emploi est de rigueur. Mais on se demande pourquoi ces influences se seraient manifestées si tard en français dans l'emploi rigoureux des pronoms sujets, car c'est un fait incontestable que, au cours de ses premiers siècles, l'ancien français pouvait se passer des pronoms sujets dans bien des cas où, plus tard, l'emploi devient obligatoire aussi.

Enfin, M. Wartburg⁴, se basant sur les recherches de Thurneysen, est d'avis que notre emploi a été déterminé par les exigences du rythme de la

¹ Pour l'extension géographique de cette innovation dans les parlers romans, v. Heinrich Kuen, *Die Gewohnheit der mehrfachen Bezeichnung des Subjekts in der Romania und die Gründe ihres Aufkommens*, dans *Syntactica und Stylistica*, Festschrift für Ernst Gamillscheg zum 70. Geburtstag, Tübingen 1957, p 293 ss.

² Torsten Franzén, *Étude sur la syntaxe des pronoms personnels sujets en ancien français*, thèse pour le doctorat, Uppsala 1939.

³ o. c., p 306 ss.

⁴ Walther von Wartburg, *Einführung in Problematik und Methodik der Sprachwissenschaft*, Halle 1943, p 53 ss.

phrase: le verbe, occupant, en général, la deuxième place dans la phrase, n'était très souvent précédé que de mots faibles, atones, comme *car*, *quant*, *que*: or ceux-ci, pour former une unité rythmique pleine et capable d'occuper la première place dans la phrase, auraient été renforcés par les pronoms personnels sujets.

Nous voudrions, dans cet article, attirer l'attention des syntacticiens de l'ancien français sur quelques phénomènes relatifs à l'emploi des pronoms personnels sujets qui, eux aussi, bien que dans des cas un peu différents de ceux traités par M. Wartburg, semblent parler en faveur de l'hypothèse exprimée par cet éminent romaniste.

Étudiant les deux types principaux de propositions intercalées, à savoir les incises du type *dit-il*, *fait-il*, etc., intercalées dans le discours direct, p. ex.:

«E! Dieus, *dist il*, si forz pechiez m'appresset!»

Alexis 59

«Vassaus! *fait il*, or vos queitiez!»

Cligès 3494, etc., etc.,

et les incises du type *ço dist*, *ce dist*, etc., intercalées dans le discours indirect, p. ex.:

Locrin en ad Hestrild amee
E a garder l'ad commandee.
A muiller, *ço dist*, la prendra,
Ja altre feme nen avra.

Brut 1329—1332

Fremaus presentent a chascun:
Me sire Gavains en prist un,
Si l'a tantost a son col mis,
Mais Tristrans n'a pas le sien pris:
Fremail, *ce dist*, ne meteroit,
Ne en son doit anel n'aroit
Dusqu'al terme qu'il avoit mis
A tele a en aucun pais.

Gerb. Montr., *Perceval* 3671—3678

Quant il (= Guigemar) a la parole oïe,
Ducement la dame mercie:
Od li sujournerat, *ceo dit*.

Marie de Fr., *Guigemar* 359—361

Et cil qui voient la besoigne,
De riens nule nel contredient.
Por quoi? — Il vuelent mieuz, *ce dient*,
Assez vivre et avoir adés
Que morir d'armes desconfés.

Meraugis de Portlesguez 889—893

Dieu prie (sc. Isengrin), qui ne faut ne ment,
que il le gart d'afollement:
par sa fame est, *ce dist*, traïz,

Le Roman de Renart VIII 8427—9, etc., etc.⁵

Franzén, o. c., p 71 ss, constate, pour le premier type, un emploi régulier des pronoms personnels sujets dès les plus anciens textes, tandis que, dans le second type, le pronom sujet est presque toujours sous-entendu, donc omis.

Pourquoi le premier type, renfermant le même verbe que le second type, à savoir *dist*, *dit*, etc., exige-t-il l'emploi du pronom personnel sujet?

Franzén, o. c., p 100, a parfaitement raison de ne pas admettre une forte accentuation du sujet qui aurait exigé la présence obligatoire du pronom personnel dans ce type, car dans ce cas-là, on s'attendrait à juste titre au même résultat dans les propositions du type *ce dist*.

C'est ici que Franzén, le premier, pense aux raisons prosodiques de la présence du pronom sujet (sc. *il*): la proposition intercalée — dit-il p. 115 s — devait nécessairement former par elle-même une unité rythmique: or, comme le verbe intercalé est un monosyllabe (sc. *dist*, *dit*, *fait*) et que, pour créer un groupe rythmique viable, il faut au moins deux syllabes dont une prend l'accent d'intensité, on y a ajouté le pronom sujet (sc. *il*, *elle*).

Si nous partageons parfaitement l'avis de Franzén, à savoir que c'est à l'incapacité du verbe monosyllabique de former à lui tout seul, dans l'incise, une unité rythmique indépendante qu'on doit l'emploi de pronoms sujets, nous acceptons avec plus de réserve sa conclusion que le pronom sujet, à l'intérieur de la proposition intercalée, prenait l'accent d'intensité du groupe — lui-même, précédemment; rejette la possibilité d'une accentuation forte sur le sujet qui aurait amené la présence du pronom personnel sujet. Selon nous, cet accent était sur le verbe (*fait*, *dist*), le groupe complet représentant plutôt un ordre des mots expressif, c'est-à-dire avec l'accent d'intensité sur le mot initial; on sait que cet ordre des mots était très fréquent, peut-être même prépondérant en ancien français, du moins jusqu'au 13^e siècle⁵.

Et les exemples des incises de deux ou de plus de deux syllabes qui, conformément à la théorie de Franzén, n'admettent pas, en effet, le pronom sujet, ne font que corroborer notre hypothèse, car dans une incise du type *dient*, *crient*, etc. l'accent sur la syllabe initiale doit être admis sans aucune hésitation, la désinence n'étant pas capable de prendre l'accent:

⁵ Cette forme du discours indirect était très répandue en ancien français; avec l'ellipse de l'incise (*ce dist*), ne représente-t-elle pas la construction si débattue du discours indirect libre («erlebte Rede» de Lorck), comme le fait voir p. ex. le passage suivant:

Femme voleient qu'il (sc. Guigemar) preisist
Mes il del tut les escundist:
Ja ne prendra femme a nul jur,
Ne pur avoir ne pur amur,
S'ele ne peüst despleier
Sa chemise sanz depescer

Marie de France, *Guigemar* 645—650

Nous reviendrons sur ce problème dans un de nos prochains articles.

⁶ V. Ettmayer, *Analitische Syntax der französischen Sprache*, II p 339 ss: Lerch, *Historische französische Syntax*, III p 273 ss.

«Ocid, ocid, crident, Jesum!»

Passion 224

«Pax vobis sit!» dist a trestoz,

ibid. 433

«Sire, distrent, ele nos agreee...»

Ambroise 1811

«Saint Thomas, veir martyr, fist idunc, oez mei» St. Thomas 6013; comp. encore *dit lui*. Barbastre 2964; *dient*, Floire et Blanchefleur, Bartsch, *Chrest.*, 31, 31; *fait lur*, St. Thomas 2141, etc.

Quant au deuxième type d'incises, à savoir celui de *ce dist*, *ce croi*, etc. qui, lui aussi, formait une unité rythmique par lui-même et n'avait pas besoin d'être complété par le pronom sujet, Franzén y attribue l'omission de ce dernier surtout à la tendance de la vieille langue à supprimer ce sujet quand le verbe était précédé d'un complément.

Toutefois, l'omission du pronom sujet dans de tels cas n'étant point une règle absolue dans la syntaxe de l'ancien français, nous croyons plutôt que le démonstratif *ce* (ço) — qui résume le contenu du discours indirect — prenait l'accent d'intensité de l'incise et que, pour former une unité rythmique viable — pareillement au verbe *dist*, *fait* de l'incise du type *dist il* — une seule syllabe suivante, inaccentuée celle-ci (sc. *dist*), pouvait déjà satisfaire à cette exigence. Il ne faut pas perdre de vue que, contrairement à l'emploi moderne, le démonstratif neutre *ce* pouvait représenter une forme forte, accentuée dans la vieille langue⁷.

Le fait qu'il ne s'agit pas d'une forme faible, atone, est clairement démontré par la place même que le démonstratif *ce* occupe dans l'incise, cat. avant le verbe, ce qui, jusqu'au 13^e siècle, n'était pas possible pour les formes faibles des pronoms personnels régimes qui, eux, ne pouvaient que suivre le verbe de l'incise, comp.:

Uns mestres li espunst a cui el le mustra: «Mult pueples, fist li il, cist eirs guvernera.»
Saint Thomas 173—174

«Va,» fait lor il, «mauvaise gent...»

Troie 8563

«Ha dex,» fait se il, «per enostre...»

Renart XII 214

Gui ne s'i sot garder, einçois crut le felon. «Sire,» dit lui, «allez, l'en m'apele Guion.»
Barbastre 2963—2964, etc., etc.

Mais, dans les incises de notre type, notre *ce* avait la force d'attirer ces formes faibles avant le verbe, comp.:

«U alés vos,» ce li a dit,

Bel Inconnu 284

«Ne placet Deu, ço li respunt Rollant,

Que ço seit dit de nul hume vivant.»

Roland 1073, etc.⁸

⁷ V. Foulet, *Petite syntaxe de l'ancien français*, §§ 235, 486—488.

⁸ Il y a, bien entendu, d'autres constructions qui démontrent que le démonstratif *ce* était une forme forte, accentuée: a) après une préposition: *A ce a fait dant Brun sont plaint*, Renart VIII 7571; de même après une préposition devant un infinitif: *S'a ce faire vous acordez*, Le Roman du Comte d'Anjou 415; (comp. encore *sur ce* en langue moderne!); b) comme complément objet: *Nus n'i querroit ne ce ne quoi*, ibid. 2344, etc., etc.

On a vu que c'est par l'emploi ou le non-emploi du pronom personnel sujet dans les incises des deux types que l'ancien français distinguait le discours direct (incise: *dist il*) et le discours indirect libre (incise: *ce dist*).

Il existait en ancien français une autre construction qui pouvait exprimer deux idées différentes selon que le sujet pronominal y était employé ou omis et dont la découverte est due à Schulze⁹.

Il s'agit des constructions comprenant un *verbum vicarium* ou auxiliaire (*estre, avoir, faire*) précédé de l'adverbe adversatif *si* ou de la négation *non*:

Si est (Si a, Si fait) et *Non est (Non a, Non fait)* d'un côté, et
Si est (Si a, Si fait) il et *Non est (Non a, Non fait) il*, de l'autre.

Le pronom sujet *y* est omis quand la proposition exprime une idée opposée à l'énoncé précédent. Il s'agit soit des réponses faites par une personne à une autre personne, donc des exemples tirés d'un dialogue, soit des exemples faisant partie d'un récit:

a) *Si est (Si a, Si fait)*: la locution s'emploie comme réponse à un énoncé négatif (ou au sens négatif) précédent:

Mors n'est il encore pas... *Si est*, car tout veraïement le sai

Chev. II espees 3617 (cité par Schulze, o. c., p 404)

«Dame, dist Marques, granz merciz, mes ge ne le vueil encore pas estre (sc. chevalier) — Par foi, dist li empereres, si seroiz.»

Marques de Rome 40 c 3 (cité par Schulze, l. c.)

«... vos n'avez en s'amor droit!»
«Si ai, je cuit!»

Meraugis de Portlesguez 639

Dist l'asne: «Volentiers iroie,
se a mangier asez avoie.»
— «Si avras, ce t'afi, par foi.»

Renart IX 9059

si li cria: «Vassax, por coi
m'avez feru, dites le moi,
quant devant moi ne vos savoie,
ne rien mesfet ne vos avoie?»
— «Par foi, si aviez,» fet cil.

Chr. de Troie, Chev. de la Charrette 777

Ne quidiez vous que je endure
Ausi a malaise cest fais
Con vous? Si m'ait Dieus, si fais

G. Montr., Perceval 12116

⁹ Zr Ph XXI 404 s; v. aussi Foulet, o. c. § 344, qui, toutefois, ne mentionne pas la différence dans la structure de notre locution, conformément aux deux idées différentes.

Lerch, o. c., I p 60, III 212 s, ne semble pas distinguer avec précision les deux tournures.

«Einz mes ne te vi que je sache,
n'onques ne fui an ton domage,
ne ne te fis honte ne let.»
Erec respont: «Si avez fet.»

Erec et Enide 1004

«de soriz grases et de raz,
ce cuit vos n'en gouteriez.»
— «Si feroie.» — «Non feriez.»

Renart I 586

La dameisele ... li prie
que por li lest qu'il ne l'(sc. son ami) ocie;
et il (sc. le chevalier de la charrette) dist que si fera voir,
ne puet por li merci avoir
que trop li a grant honte faite.

Chr. de Tr., *Chevalier de la Charrette* 893

Les verbes semi-auxiliaires *pouvoir*, *devoir* n'y sont pas nécessairement remplacés par le verbum vicarium *faire*:

«Oil, ce n'est reson ne droiz
Qu'uns hom puisse estre et torz et droiz.»
«Si puet: li membre son defors
Droit, mes ...»

Meraugis de Portlesguez 1893

«Por la beauté qui est defors
Doit toz li monz amer son cors.»
«Non doit!» — «Si doit, ce m'est a vis.»

ibid. 541

On sait que, tandis que l'ancienne langue se servait du verbum vicarium *faire* ou des deux auxiliaires *estre* et *avoir* qu'on ajoutait à l'adverbe adverbatif *si* dans notre tournure, la langue moderne n'en a conservé que la particule adversative, employée comme réponse détruisant une négation précédente; mais l'ancien emploi peut être constaté encore au 17^e siècle et on le retrouve jusqu'à nos jours dans le langage familier:

N'ai-je jamais vu personne qui se soit tué soi-même? — Si ai.

Malherbe II383 (cité par Lerch, *o. c.*, I 61)

Je ne me pendrai pas! — Et vraiment si ferai.

Lafontaine, *Fables* IX 16

Pour le langage familier moderne:

Je crois qu'il n'a pas été là. — Si fait, il y a été

Litttré, *si* 2, No. 14¹⁹

¹⁹ L'italien, l'espagnol et le portugais n'emploient, dès les débuts, que la particule *si*, it. *si*, esp. *si*, port. *sim*, dans notre cas; d'ailleurs, chez Tércence déjà, on trouve des réponses avec *sic* ou bien *non* employés absolument, c'est-à-dire avec l'ellipse du verbe: *satin id tibi placet?* — *Non.*, Tércence, *Eun.* 851, v. Bourciez, *Éléments de linguistique romane*⁴, § 129.

b) *Non est* (*Non a*, *Non fait*): la tournure s'emploie comme réponse à un énoncé affirmatif précédent:

Respunt Rollanz: «Jo i puis aler mult ben.

— Nun ferez, certes,» dist li quens Oliver.

Roland 255

«Vasal, dist Oedes, vous m'avés encanté.

— Non ai, dist Hues, ains fait vo mauvaisté,»

Huon de Bordeaux 4257—4258

Et dist Geriaumes: «Sire, car i alés.»

Dist Huelins: «Non ferai, en non Dé»

ibid. 4006—4007

Quant il voient le fu espars,
Si quident bien que Perchevaus
Soit ars, et il et ses chevaus.
Non fu; mais ore oiez merveille.

Gerb. de Montr., *Perceval* 9612—9615: *ibid.* 6647

«Ha! fait ele, Sainte Marie,
Je quit c'est Tristrans, mes amis,
Qui en tel point est chaines mis
Por moi, je le quit bien savoir.
Non est! Je ne di mie voir.»

ibid. 4078

et dist: «Chevaliers...
pran ton escu et ton cheval
et ta lance, si joste a moi.»
Cil respont: «Non ferai, par foi,»

Chr. de Troie, *Chev. de la Charrette* 813—816

«Renart, or oi ge vilenie,
qant de tel chose me sordites.
— Non fais! or en soiez toz quites»

Renart I 584—585

«Je l'aim. — Non faz. — Si faz, je cuit.»

Meraugis de Portlesguez 1240

«por apaiier
Les dames te covient aler
Au tref. — N'en fet mie a parler!
— Si fet. — Non fet! pas n'i iroie!»

ibid. 1996—1998

«Vos mangeroiz avuec moi... Dame, dient il, non ferons, nos ne
savons estre entre dames. — Si feroiz,» dist li empereres.

Marques de Rome 41 a 3 (cité par Schulze, *l. c.*)

Comme dans la tournure affirmative où seul l'adverbe adversatif *si* a été retenu dans l'emploi moderne, ici encore le *verbum vicarium* ou auxiliaire s'est ellipsé dans la langue moderne et on n'emploie que la négation *non*.

Ce premier type de notre tournure, soit affirmative soit négative, remonte, tel quel, aux formules correspondantes latines de *sic facit, non facit*, représentant, toutes deux, l'ordre des mots expressif: notre locution, exprimant une idée opposée à ce qui précède, portait, en latin et en ancien français, sans doute un accent d'intensité ou même emphatique sur le mot initial, à savoir sur l'adverbe adversatif *si* ou bien sur la négation *non* (forme forte de la négation!), qui représentent le prédicat psychologique, la partie la plus importante de l'énoncé; la preuve de cette accentuation est fournie non seulement par la phase finale (moderne) dans l'emploi de notre tournure où seul le mot le plus important (*si, non*) a été retenu, mais aussi, p. ex., par les vers suivants:

Perrette: «Je n'ose.»

Baudon: «Si feras, si, Perrette:»

Ad. de la Halle, *Li Jeux de Robin* (cité par Godefroy,
Dict. de l'ancienne langue française, VIII 413)

«Tu as veu, si com je croi,
Les angles dont la gent se plaignent,
Qui oient quanqu'il ataignent.
— Non ai, voir, mere, non ai, non!
Chevalier dient qu'il ont non.»

Chr. de Troie, *Perceval* 398—402

où la répétition emphatique démontre clairement l'importance et l'accent d'intensité du premier mot de notre tournure. Par conséquent, comme la locution n'insiste nullement sur le sujet et que la combinaison de l'adverbe *si* ou bien de la négation *non* avec le verbum vicarium ou auxiliaire formait une unité rythmique (descendante) viable — comp. *ce dist* ci-haut —, le sujet y était sous-entendu, donc omis.

Mais, comme nous l'avons déjà dit, dans notre tournure le pronom personnel sujet est employé quand la formule exprime une idée *conforme* à ce qui précède:

a) *Si est (Si a, Si fait) il*: la formule était employée après un énoncé affirmatif (ou de sens affirmatif) précédent:

«Gardes dist il, li cans soit bien tenu.»
Si fu il sempres

Asprement 10079—10080

S'il l'a ochis, bien le doit comperer,
Si fera il, se le puis assener

Bueves de Hantone 5614—5615

Ses anemis soit en mal an entrés,
Si sera il, s'il peut estre trovés

ibid. 5844

S'on vous asaut, molt bien vous desfendés,
Si ferés vous, se vous onques poés

ibid. 5885

«Donnez li, fet elle, a plenté
De tous mes meilleurs vins à boire.
— Si avra il, par saint Gringoire!»
Font cil, qui sevent qu'ele pense.

Le Roman du Comte d'Anjou 3342—3345

Mals destorbiers et maus anuis
Li doinst Dius ainz que past la nuis.
Si fera il prochainement.

Gerb de Montr., *Perceval* 13045—13045

Tibert ...
soiez entrez en ma pasture!
si serez vos, s'engin n'i faut.

Renart 789—791; *ibid.* 3805

«Avoi! fet Lidoine, beaus sire,
Tenez nos pes! — Si faz je, dame»

Meraugis de Portlesguez 1239—1240

«Delivrez m'ent — Si ferons nous, sire, briement.»

Miracles ND VI 1255 (cité par Schulze, *l. c.*)

Bien sanble roncins mors de fain; Si estoit il, poi s'en faloit,
Barb-Méon, *Fabliaux et Contes*, IIII 198, 49

Dut bien la dame estre esgaree:
Si fu ele

Roman de Troie 15207

Li chevaliers ...
a sa pucele dist an pez:
Ma damaisele, cist oisiax,
— — — — —

doit vostre estre, par droite rante,
que molt par setes bele et gente,
et si ert il tote ma vie.

Erec et Enide 805—811

mes Dex li porra bien aidier,
et je cuit que si fera il

ibid. 3420—3421

Et li baron trestuit se teisent;
Que li vaslet formant lor pleisent
Por ce que biaux et janz les voient;
Ne cuident pas que il ne soient
Tuit de contes ou de roi fil;
Et por voir si estoient il,

Cligés 319—324

b) *Non est (Non a, Non fait) il*: on employait la tournure après un énoncé négatif (ou de sens négatif) précédent:

«Sire, vos ne me devez pas hair por ce, se ge ai fille.
— Dame, dist li empereres, non faz ge»

Marques de Rome 29 c 4 (cité par Schulze, *l. c.*)

«Ne vos fiez ja en la feme...
Seignor, dist Marques, non ferai ge»

ibid. 37 c 4

et molt la prist a menacier,
qu'ele ne soit plus si hardie
c'un seul mot de la boche die,
se il ne l'an done congié.
Ele respont: «Nel ferai gié
ja mes, biax sire, se vos plest»

Erec et Enide 2914—2919

Puis li requiert de Lancelot,
— — — — —

ausi con s'il n'en seust rien:
nel feisoit il, nel sot pas bien,
mes il le cuidoit bien savoir.

Chr de Troie, *Chev. de la Charrette* 6738

«Je ne di mie
Que Gervains qui por sa beauté
L'aime, l'aint si en loiauté
Ne d'ausi naturel amor.
— Par foi, ce dit Soredamor,
Non fet il.»

Meraugis de Portlesguez 1020—1025

«Mes a nul qui soit nel descuevre
Qu'aiens ne pucelle ne dame.
— Non ferai je, dit il, par m'ame»

Comte d'Anjou 2388—2390

Et, quant ele aler les an voit,
si dit: «Chascuns de vos me doit
un guerredon a mon gré randre,
quele ore que jel voldrai prendre;
gardez, ne l'obliez vos mie.
— Nel ferons nos, voir, douce amie,»
font li chevalier anbedui.

Chr. de Troie, *Chev. de la Charrette* 703—709

«Après, sire, si vos loons que vostre fille quant elle viendra
en aage, qu'ele soit si gardee que nus hom ne hant entor li. —
Non fera il,» dist li empereres.

Marques de Rome 30 d 1 (cité par Schulze, *l. c.*)

Le verbe *savoir* n'est pas remplacé par le verbum *vicarium faire* dans:

«Sire, dient il, nos vos loons, que vostre feme, qui arse doit estre,
ne saiche riens de cez choses. — Non savra ele, dist il, par moi.»

ibid. 30 c 6

Un garçon, qui ot non Rodains,
Li ot doné a escuier;
Çou ne li dut pas anuiier;
Non fist il, mais ençois li plot

Guilliaume d'Angleterre 1626—1629

Comment expliquer, dans ce second type de notre construction, l'emploi du sujet pronominal, faisant défaut dans le premier type?

Un tel emploi serait logique et ne susciterait point de difficultés si, dans notre tournure, on voulait exprimer que ce qui précède se rapporte *aussi à une autre personne*: dans ce cas-là, c'est le sujet, nominal et aussi pronominal, qui, rejeté après le verbe à cause de l'adverbe *si* en tête de la proposition¹¹, représente le prédicat psychologique de la tournure et dont l'emploi, par conséquent, y devient indispensable.

Et en effet, l'emploi des constructions avec ce sens-là peut être constaté pour l'ancien et le moyen français; en voici quelques exemples:

Del duel s'assist la medre jus a terre,
Si fist la sponse dam Alexis a certes

La vie de St. Alexis 30 b

Et li rois descent maintenant por ceste merveille veoir, et si font tuit li autre,

La Queste del Saint Graal 5, 17

La se repose Adams qui fu li premiers hom, si fait Eva sa feme,

H. de Val, *Bible de la Science*

Li plus coverz est Guenelons:
Gel connois bien, si fait il moi

Bérout, *Tristan* 3461—3462

si le lessiés morir chetif, si ferai je vous, se je vif,

Bernier, *La House partie*

Car se Dieus mourut en la croix, aussi fist il

Joinville (cité par Lerch, o. c., I p 271)

Un tel en mourut, si ferez vous

Montaigne, III ch. 13, etc.

— «Ha! dit l'evesques, biaux dous sire,
Pour Dieu, ne l'en tenéz a pire
De ce que m'avez veu faire.
Par Jesu Crist le debonnaire,
Onques n'i pensai lecherie,
Non fist elle (sc. ma niece), ne penséz mie»

Comte d'Anjou 6297—6302

Mais — on l'a vu — le sens de notre locution est tout différent de celui des exemples cités ci-dessus: elle exprime qu'une action constatée, supposée, désirée, commandée, etc. — ou bien niée, non désirée, etc. dans la variante négative — a effectivement lieu, est effectivement réalisée (ou bien non réalisée, dans la variante négative).

¹¹ Les exemples négatifs de notre locution au sujet accentué sont extrêmement rares; ils auraient subi l'influence de leurs pendants affirmatifs introduits par *si*, car on ne connaît pas d'autres exemples en ancien français où la négation en tête de la phrase aurait entraîné l'inversion du sujet. V. Franzén, o. c., pp 63 s.

C'est pourquoi nous croyons que c'est le verbe qui joue le rôle principal, le prédicat psychologique dans notre tournure et qui, par conséquent, y prend l'accent d'intensité; un exemple comme le suivant:

Mout cuideroit bien exploitier.
— Cuideroit? et si feroit il —
S'il acressoit l'enor son fil

Oligés 96—98

fait très bien voir, par les deux verbes *cuideroit* — *feroit* mis en antithèse que c'est sur ce mot que tombe l'accent d'intensité.

Quant à l'emploi du sujet pronominal, toujours de rigueur dans notre tournure, mieux que de l'expliquer par des influences analogiques exercées sur notre type par des exemples au sujet accentué (v. ci-dessus), il doit son origine, selon nous, à des raisons prosodiques: pour former une unité rythmique (descendante encore) viable, le verbe s'y fait suivre d'une syllabe atone (de deux syllabes dans le cas de *ele*), créée par l'emploi du pronom sujet personnel. Il serait impossible d'admettre l'accent d'intensité sur le sujet pronominal p. ex. dans les cas où celui-ci représente le sujet d'un verbe impersonnel:

Et ce poez vos bien savoir
Que lors i dut grant joie avoir,
Et si ot il sanz nule dote

Lancelot 3921—3923¹²

Pour des raisons prosodiques l'emploi du pronom sujet devient nécessaire peut-être surtout dans les cas où le verbe se fait suivre d'un autre mot (ou groupe de mots) formant, à son tour, une unité rythmique: le sujet pronominal y empêche la collision de deux mots accentués, collision défavorable au rythme de la phrase¹³. Comp.:

«Gardés, dist il, li cans soit bien tenu.»
Si fu il sempres

Aspremont 10079—10080

mais li rois Richarz vout avoir le plus biau lieu; et si ot il, car il estoit li plus riches hons

Ménestrel, § 53

Si, dans ce type de notre formule, la pensée porte sur le verbe, on s'attendrait — contrairement au premier type où la négation est accentuée — à y trouver la négation non pas sous sa forme forte (*non*), mais faible (*ne*);

¹² Comparez, au contraire, l'omission du sujet *il* dans l'exemple suivant, appartenant au premier type de notre tournure (avec l'accent sur l'adverbe *si*):

quar de ce n'i a riens eu.
— Si a, ce dist li dus, par m'ame.

La Chastelaine de Vergi 210—211

¹³ V. Lerch, o. c., III p 280: Bally, *Précis de styl.*, 118 s; Havers, *Handbuch der erklärenden Syntax*, § 143.

toutefois, bien que non accentuée, elle apparaît sous sa forme pleine à cause de sa position au début de la phrase, précédant toute seule le verbe; on sait que, jusqu'au 13^e siècle, la langue préférait, toujours pour des raisons d'ordre rythmique, commencer la phrase p. ex. par des formes fortes des pronoms personnels régimes, même si celles-ci ne portaient pas l'accent; c'était le cas p. ex. des verbes impersonnels qui, n'admettant pas encore le pronom sujet *il*, se faisaient précéder des pronom personnels régimes sous leurs formes fortes, bien que dépourvues d'accent:

«Certes, sire, fait il, moi poise,
que vos iestes vers moi iriez»

Renart III a 46664667

Or set li coens Bernarz: lui estut comencier
Pèlerienage de Charlemagne 771, etc.¹⁴

Nous croyons avoir raison de voir dans l'emploi de la forme forte *non* de la négation un cas analogue à ceux cités ci-dessus, car dès qu'il y a encore un mot précédant le verbe, c'est la forme faible qui apparaît:

«gardez, ne l'oubliez vos mie.
— Nel ferons nous, voir, douce amie,»
font li chevalier anbedui.

Chev. de la Charrette 707—709

Mais bien avoit dit la semaine
Que ce savoit il bien sanz faille
Qu'il ne morroit pas an bataille.
Et ne fist il, il a voir dit.

Eneas 5066—5069;

on voit que les combinaisons *ne + le*, *et + ne* pouvaient pleinement satisfaire les exigences rythmiques.

Tout laisse donc croire que c'était le verbe qui, dans ce type de notre construction, portait l'accent d'intensité.

On sait que, surtout à partir du 13^e siècle, c'est le rythme ascendant qui commence à prévaloir dans l'ordre des mots de la phrase française: le mot le plus important de l'énoncé tend à occuper la place finale dans la proposition. Cette tendance se fait constater aussi dans le second type de notre tournure: le pronom sujet atone, qui s'y trouvait en position finale, n'avait pas de chances de persister à cette place qui, dans le rythme ascendant, appartenait au mot portant l'accent de la phrase; et en effet, une telle construction, exprimant la même idée que la nôtre, apparaît pour lui faire concurrence:

«Alons ferir a cel maistre dragon.»
Et il si firent,

Aspremont 10103—10104

¹⁴ Comp. aussi: *se toi plect*, Renart V 5329: *quant moi estuet tel cosse creanter*, Bueves de Hant. 9639: *se moi creés*, Aspremont 9850: v. Lerch, o. c., III § 344.

Et la dame...
Percheval prie par amour
Qu'il se hastast, et il si fait.

Gerb. Montr., *Perceval* 1947—49

Li rois...
Lor rova la tenchon desfaire,
Et il si font sanz contredit.

ibid. 1592—94

Josephes... vint a Galaad et le besa et li dist qu'il besast autresi toz ses freres. Et il si fist,

La Queste del saint Graal 269, 24

«faites avant passer nos banieres et nos arciers». Et il si firent,

Froissart

et il escria a ses notonniers «faites voile, de par dieu!» et il si firent,

Joinville, *Hist. de saint Louis* (d'après Bartsch,
Chrest. de l'anc. fr., 294, 1), etc.

De tels emplois semblent être limités au récit, à l'exclusion du dialogue, mais avec le verbe à la place finale ils ne font que corroborer notre hypothèse que c'était le verbe qui représentait le mot le plus important, le prédicat psychologique, de notre tournure.¹⁵

Si le premier type de notre tournure a réussi à persister jusqu'à nos jours sous la forme du *si* adversatif, employé après une proposition négative (ou bien de *non* après une proposition affirmative), le second type ne survécut guère à la fin du moyen âge, ou tout au plus, au 16^e siècle: l'adverbe *si* — surchargé de plusieurs sens très variés dans l'ancienne langue — y fut supplanté par le pronom personnel neutre *le* et l'ordre des mots y devint ascendant, c'est-à-dire avec le verbe à la place finale: *Si fait il* = *il le fait* (ou simplement: *oui*), *non fait il* = *il ne le fait pas* (ou simplement: *non*).¹⁶

Enfin, mentionnons encore une construction dans laquelle l'emploi obligatoire du pronom personnel sujet exprime aussi une nuance sémantique:

Précédées d'une subordonnée introduite par la conjonction *se* (= *si*) au sens concessif de «*même si*», les principales négatives font voir l'emploi obligatoire du sujet pronominal *inversé*, tandis que, après une subordonnée purement conditionnelle, le sujet pronominal peut faire défaut et, dans les cas où celui-ci est exprimé, il n'est jamais *inversé*. Comp.:

a) *se* = *si* purement conditionnel:

Dist Oliver: «Par ceste meie barbe,
Se puis veier ma gente sorur Alde,
Ne jerriez ja mais entre sa brace.»

Roland 1719—1721

¹⁵ Il va de soi que des exemples de notre tournure au sujet pronominal *accentué* ne sont pas atteints, et pour cause, par ce rythme ascendant, comp. encore au 16^e siècle Montaigne, III ch. 13: *Un tel en mourut, si ferez vous*.

¹⁶ V. Lerch, o. c., I 60, III 212 s, et Brunot, *Histoire de la langue française*, III 368, note 3.

Faites errant un de vos Turs armer;
Se doi i vienent, ne les quier refuser

Hugon de Bordeaux 6377—78

se je partoie de chi,
Je ne saroie ou hebreger

Gerb. Montr., *Perceval* 10230—31

S'il ne vus volsist mult gran bien,
Il ne volsist del vostre rien

Marie de Fr., *Eliduc* 435—436

car se il demain ne deüst revenir, il n'i alast hui ...

Queste du Graal I 25, etc., etc.

b) *se* = *si* = *même si* (sens conditionnel et concessif); au lieu de *se* on trouve aussi *qui* au sens concessif de «*même si quelqu'un*»:

s'il estoient de fin achier tenpré,
N'avroient il envers nos poesté

Aspremont 5237—38; *ibid.* 6048

S'en le deüst tot depecier ...,
Ne laissant il qu'il n'i alast

Bérout, *Tristan* 1040—41

Je ne sai qui fu vostre pere:
Mais s'il fust rois u empereres,
Ne porriés vos mix valoir

Guill. d'Angleterre 1163—65

S'ele (sc. la mort) eüst tot le monde pris,
N'eüst ele mie fet pis

Cligés 5851—52

Se ore estoit morz Eneas,
Ne nos recreerion nos pas

Eneas 9507—9508

S'uns homi pooit vivre c. ans,
ne puet il tant d'oneur conquerre

Rusteuf I p 126

Se il veüst ses fiz u sa femme enterrer ...
Ne deüst il tel duel ne faire ne mener

Saint Thomas 5021—22

Se devoie perdre la vie
Nel deveroi je laisser mie

Bel Inconnu 4613—4614, etc., etc.

Mais qui li donast Alemaigne
Ne demorast il tant ne quant

Perceval 1897—98; *ibid.* 5134, 6483

Qui me donroit deus mille livres
Ne diroie je tel parole
Devant le roi

Renart 23, 672—674

Qui ferist le hauberc a I. espiel a tere,
Ne l'enpirast il ia le monte d'une nesple

Saint Gille 2086—87, etc.

Quant à l'inversion même du sujet dans la principale négative de nos exemples, elle présente le premier problème difficile pour lequel nous avons essayé de donner une explication dans un de nos articles précédents¹⁷; nous y avons insisté sur le fait que les principales *affirmatives* sont introduites, dans ce type de constructions, par l'adverbe adversatif *si* qui naturellement rejette le sujet après le verbe:

avec un sujet nominal inversé:
Se j'avoie le sens qu'ot Salemons,
Si me feroit Amors pour fol tenir

Couci, *Chansons*, XIII (cité de Godefroy)

S'estiés mile et il (= les Français) quarante dos,
Si conquerroient li quarante tos vos.

Aspremont 6926—27

avec un sujet pronominal inversé:
S'estiés cent a cascun des lor dos,
Si venront il asanler avec vos

Aspremont 9061—62

Se jou devoie tos les jors Diu flamer dedens infer,
Si ferai jou toute vo volenté

Huon de Bordeaux 5896—97

Quer, s'uns hons perdoit tout le monde,
Si se doit il ferme tenir
Contre tout mal qui puet venir

Comte d'Anjou 1580—82, etc.¹⁸

Or, les principales négatives ne présenteraient point de difficultés si elles se faisaient introduire, elles aussi, par l'adverbe adversatif *si* dont l'emploi y serait logique et semblerait même indispensable; malheureusement nous avons réussi à en découvrir un seul exemple, cité par Tobler, *Vermischte Beiträge*, No. 14:

¹⁷ V. Grad, *L'inversion du sujet dans la principale précédée d'une subordonnée en ancien français*, Razprave II p 3 ss, SAZU, Ljubljana 1956.

Prenant comme exemple la phrase tirée de *Bel Inconnu* 4613: *Se devoie perdre la vie Nel deveroi je laissier mie*, Franzén s'exprime, o. c., p 155: «... nous ne saurions donner aucune explication d'une telle inversion».

¹⁸ Pour plus d'exemples v. Grad, l. c.

S'a cascun fuisiés parenz u freres u cousins germaines,
Si ne vous font il mie mains d'onnor¹⁹

Dans notre article cité ci-dessus, nous avons essayé d'expliquer l'omission de l'adverbe adversatif *si* dans nos exemples négatifs par la collision de deux mots accentués: l'adverbe *si* y était sans doute porteur d'un accent d'intensité comme l'était aussi la négation *ne* avec le verbe suivant; pour des raisons rythmiques, une telle collision n'aurait pas été tolérée par l'ancienne langue qui en aurait laissé tomber le premier terme (*si*).²⁰

Cette omission est rendue possible, sans que le sens de la construction en ait été faussé, grâce au sujet inversé (nominal ou pronominal), car c'est par l'emploi du sujet inversé qu'est caractérisée notre construction donnant à la subordonnée précédente le sens concessif.

Mais, comment expliquer l'emploi même du sujet pronominal qui, n'étant pas accentué, aurait pu être omis en ancien langue? Le fait que ce n'était pas le sujet pronominal qui prenait l'accent d'intensité dans nos constructions est clairement démontré aussi par les cas où celui-ci représentait le sujet d'un verbe impersonnel:

se l'eve dou ciel cheoit toute,
n'en enterroit il ceanz goute

Renart 1795—96

s'il ert toz jorz avec lui ne li prendroit il talent
ne de boivre ne de mengier

Queste dou saint Graal 101, 1—3

Nous ne croyons pas pouvoir attribuer l'apparition du sujet pronominal aux raisons d'ordre psychologique, logique, conscient et délibéré, nous préférons l'attribuer à celles d'ordre prosodique: le verbe, ou plutôt sa syllabe tonique, prenant sans doute un accent d'intensité, même emphatique, est complété, pour former une unité rythmique, par une ou deux syllabes faibles créées par l'emploi du pronom sujet; c'est ainsi que le sujet pronominal se trouve intercalé entre le verbe accentué et l'unité rythmique suivante commençant, en général, par un mot accentué. Cette raison prosodique pourrait, peut-être, expliquer aussi les rares exceptions de notre construction où le sujet pronominal fait défaut, le verbe y étant suivi d'un mot atone:

¹⁹ Il s'agit d'une anacoluthie; comp. aussi l'exemple suivant, toutefois un peu différent des nôtres:

«Dex, fet il, qu'est ice que j'oi?
J'oi parler et neant ne voi!
Par foi, ce est plus que mervuille,
Si ne dor je pas, encois voille».

Chevalier de la Charrette 651—54

²⁰ Havers, o. c., p 163, parle d'une «Abneigung gegen den Hochtonhiatus».

Et cil viennent par mi la lande
Criant a haute vois: «Mors estes;
Se vous aviez quarante testes,
N'en porterriez la pior.
Fols estes se n'avez paor.»

Gerb. Montr., Perceval 12936—37

S'il me donnoit trestoute s'ireté,
Ne laisseroie me blanche barbe oster

Huon de Bordeaux 5775—76

POVZETEK

Prispevek k sintaksi osebkovih osebnih zaimkov v stari francoščini

Vprašanje nastanka obvezne rabe osebkovih osebnih zaimkov v francoščini pri glagolu, če le-ta nima izraženega samostalniškega osebka, je zanimalo že vrsto romanistov, ki pa si v svojih razlagah tega sintaktičnega pojava niso edini.

Novejša raziskovanja (Franzén) so pokazala, da nastanka te rabe ne moremo naprtiti razkroju glagolske fleksije, mnenje, ki ga je zagovarjal zlasti Foulet. Franzén sam si pri obrazložitvi tega problema skuša pomagati z neko »tendenco po izražanju osebka pred glagolom in s tem v zvezi tudi tendenco po rabi osebkovih osebnih zaimkov tudi v primerih, kjer latinščina osebka ni izražala«. Takšna, malo ohlapna in nejasna razlaga ni preveč zadovoljiva in tako je pred kratkim Kuen skušal najti vzroke nastanka naše rabe v germanskih vplivih — znano je, da germanski jeziki tudi poznajo takšno rabo. Vendar nastane pri tej razlagi vprašanje, zakaj se je obvezna raba osebkovih osebnih zaimkov v francoščini ustalila razmeroma pozno, kajti dejstvo je, da je stara francoščina v svojih prvih stoletjih — ko bi predvsem bili morali delovati germanski vplivi — lahko pogrešala te zaimke v mnogih primerih, kjer so pozheje tudi postali obvezni.

Pozornost in zanimanje pa nedvomno zaslužijo tudi izvajanja uglednega romanista Warburga, ki pripisuje nastanek naše rabe vzrokom ritemske narave. S primeri, ki so sicer malo drugačne vrste kot tisti, ki jih obravnava Wartburg, skuša pričujoči članek podpreti to naziranje, gotovo pa ne prinaša nespornih ali definitivnih rešitev našega problema, saj žal prav o ritmu starofrancoskega stavka doslej le malo vemo in bo v tej smeri potrebnih še precéj raziskav.

Avtor navaja nekatere starofrancoske, po svoji strukturi, ne pa semantično podobne si konstrukcije, kot npr. v posebno vrsto zavisnega govora vrinjeni stavek tipa *ce dist* na eni, ter v premi govor vrinjeni stavek tipa *dist il* na drugi strani, ter podobno razlikujoče se pritrdilne oziroma odklonilne formule tipa *si fait (non fait)* poleg *si fait il (non fait il)*, in domneva, da je morda pri drugi zvrsti konstrukcij, tj. pri tisti z rabljenim zaimkovim osebkom, nastop le-tega pripisovati ritemskim razlogom. Vzrok iste narave domneva avtor tudi za znano starofrancosko konstrukcijo z invertiranim osebkom, največkrat izraženim prav z osebnim zaimkom, v poreku kondicionalne periode s predidočim prorekom pogojno-dopustne narave tipa: *Se (= mème si) devoie perdre la vie, Nel deveroi je laisser mie*, Bel Inconnu 4613—14.

Podrobnosti in številne primere gl. v francoskem delu članka!

ZUR HETHITISCHEN SCHREIBUNG UND LAUTUNG

Bekanntlich widerstreitet die keilschriftliche Silbenschrift, wie jede Silbenschrift überhaupt, der Aufzeichnung indogermanischer Sprachen wegen deren mit vielen komplizierten Konsonantengruppen belasteten Lautsystems; so war es nun auch mit der hethitischen Sprache bestellt. Das philologische Verständnis der Texte macht heute fast keine Schwierigkeiten mehr; sprachwissenschaftlich ist aber das Hethitische trotz der mehr als vierzigjährigen Forschungen noch heute im allgemeinen ebensowenig geklärt wie im Anfang der Forschung, genauer: die meisten Probleme lassen sich auch heute noch nicht einwandfrei lösen. Und eine der schwierigsten Fragen ist eben die Lautgeschichte dieser Sprache, denn gerade das Lautsystem der Keilschriftsprachen wird durch die geradezu monströsen Schwankungen und Unebenheiten der Keilschrift besonders stark verschleiert. Ohne das Lautsystem zu kennen kann man aber keine Lautgeschichte schreiben; ohne Lautgeschichte kann man weiter keine sicheren Etymologien und Suffixdeutungen erbringen.

Wie gross diese Schwierigkeiten und wie wichtig die einschlägigen Probleme für die Etymologie des Hethitischen sind, zeigt nun das vor kurzem ans Licht gekommene 1. Heft des bisher einzigen etymologischen Wörterbuchs der hethitischen Sprache: Heinz Kronasser, *Etymologie der hethitischen Sprache*, 1. Lieferung: I. *Zur Schreibung und Lautung des Hethitischen*, Wiesbaden 1962; (2. und 3. Lieferung: II. *Wortbildung des Hethitischen*, ebda. 1963). Etymologische Wörterbücher anderer Sprachen führen nach einer kurzen Einleitung sofort zum Wörterbuch selbst hinüber; Kronasser dagegen hielt es für notwendig, den Benutzer des Wörterbuchs zuerst mit der Problematik der hethitischen Orthographie bekanntzumachen; so behandelt er eigentlich alle diesbezüglichen Fragen in knapper, aber sehr klarer Weise: Verschlusslaute S. 12—18, Vokale S. 19—30, Allgemeines zur hethitischen Orthographie S. 30 bis 33, Weiteres zu Vokalen: »a-mobile« S. 33—35, a/e/i : ai S. 35—37, Zusätzliches e/i? S. 37—38, Fehlendes i/ya? S. 39, i : u S. 39—42, u : a S. 42—43, Ausdrängung S. 43—46, Anaptyxe? S. 46—47, Weiteres zu Konsonanten: š und z S. 47—52, t/d : z, 1. Assibilierung S. 53—56, 2. Alternation t : š S. 56—58, n : l S. 58—61, t/d : l S. 61—64, n : t/d S. 65, r S. 65—70, w und y S. 70—77, ú/u = wa, i/e = ya usw. S. 77—81, w und m S. 81—88, Anlautendes wa : a : ha S. 88—89, n und m S. 89—94, h S. 94—100, Assimilation S. 101—103, Dissimilation S. 103 bis 104. Wie schon diese Übersicht zeigt, gibt es eigentlich keinen Laut (genauer Buchstaben), der nicht mit anderen im Wechsel stehen könnte; so erhellt daraus der überaus schwierige Charakter der hethitischen Lautgeschichte von selbst. Kronasser bringt bei jeder Art von Schwankungen auch

viele Beispiele aus anderen vorderasiatischen, aber auch sonstigen Sprachen; so kann der Leser jede Einzelheit der hethitischen Orthographie im Rahmen der Gesamtheit keilschriftlicher Sprachen analysieren und viele Erscheinungen in der hethitischen Sprache, die sprachgeschichtlich ganz unbegreiflich wären, bekommen aus diesem Konfrontieren ihre Erklärung. Aber es fragt sich doch, ob Kronasser Recht hat, wenn er fast alles, was im hethitischen Lautsystem nicht glatt erklärt werden kann, gerade im Rahmen der vorderasiatischen Sprachenwelt und deren orthographischen Ausschweifungen Begründung und Beleuchtung finden oder erwarten lässt. Wie er selbst ausführlich lehrt (S. 8 f.), waren die Keilschriftsprachen gewiss auch im Lautsystem voneinander grundverschieden; so können auch Schwankungen und Wechselfälle in einer Sprache ganz andere Bedeutung besitzen als in einer anderen. Nach wie vor muss man den Versuch, den Lautstand des Hethitischen zu erschliessen, nicht nur mit philologischen, sondern auch mit sprachgeschichtlichen Mitteln führen. Das ursprachliche Lautsystem ist auch im Falle des Hethitischen derjenige Massstab, woran man den historischen Lautstand des Hethitischen messen kann. So vermisst man auch bei der Behandlung der hethitischen Konsonanten eine ausführlichere Auseinandersetzung mit der Art und Weise des Vorkommens einzelner Schreibungstypen; so ist es auch ganz begreiflich, dass Kronasser zum Schluss kommt, dass man allen diesen Schreibungen keine lautgeschichtlichen Regeln ablesen kann.

Es seien nun einige Bemerkungen zu Kronassers Ausführungen gemacht*:

S. 13 ff. (§§ 11 ff.) werden die orthographischen Gewohnheiten der Hethiter bei der Bezeichnung der inlautenden Konsonanten besprochen; zuerst die sog. Sturtevantische Regel, wonach die idg. *Tenues* und *Tenues aspiratae* intervokalisches doppelte, die idg. *Mediae* und *Mediae aspiratae* einfach geschrieben werden; Kronasser kommt zum Ergebnis, dass diese Regel zwar durch sehr viele völlig einwandfreie Beispiele gestützt werden kann, dass es aber ebenso gute Gegenbeispiele gibt, die zur Ablehnung der genannten Regel als Richtschnur beim Etymologisieren führen. Da nun Verschlusslaute im Indogermanischen ausserordentlich oft auch im Inlaut vorkommen und so ihre richtige Beurteilung für Auffindung guter Etymologien von entscheidender Bedeutung ist, so ist die Frage über die Richtigkeit der Sturtevantischen Regel so wichtig, dass es wohl nicht überflüssig ist, sie hier nochmals zu behandeln, natürlich in der vom Raumangel gebotenen Kürze; ich führe demzufolge die längst bekannten Etymologien in möglichst knapper Form an, ohne Literatur und Erläuterungen**.

*) Einige in Westeuropa wenig bekannte Abkürzungen:

Lingu. = *Linguistica*, Ljubljana (die vorliegende Zeitschrift).

Slr.Lingu. = *Slavistična Revija*, Ljubljana, Anhang *Linguistica* (ab Jg. 4, 1961, selbständig erscheinend, s. das vorige).

Zbornik Fil. fak. = *Zbornik Filozofske fakultete*, Ljubljana.

ŽA. = *Živa antika*, Skopje.

**) Die ohne Literaturnachweis gegebenen Etymologien findet man alle entweder in Friedrichs *Hethitischem Wörterbuch* oder in Pokornys *Indogermanischem*

Wenn Kronasser — und mancher andere Forscher vor ihm — die fragliche Regel mit so grossem Skeptizismus ablehnen muss, so geschieht dies wohl nur zum Teil aus rein objektiven Gründen; eine andere, noch wichtigere Ursache liegt wohl darin, dass man sich im allgemeinen die Entwicklung des hethitischen Lautsystems viel zu einfach vorstellt; es gibt bekanntlich Sprachen, wo die Verschlusslaute recht einfachen Lautgesetzten unterliegen, z. B. die slavischen Sprachen oder das Griechische; es gibt aber auch solche, wo die Entwicklungswege der Verschlusslaute so verwickelt sind, dass man auch Akzentstelle, Vokalqualität und -quantität und viele andere spezielle Bedingungen mit ins Spiel ziehen muss, so z. B. das Germanische und noch mehr das Armenische. Nun lebte das Hethitische auf einem Gebiet, wo später das eben erwähnte Armenische geradezu erstaunend komplizierte Lautentwicklung durchmachte; es ist also ganz natürlich anzunehmen, dass auch die indogermanischen anatolischen Sprachen, die auf demselben Substrat die letzten Entwicklungsstufen durchgegangen hatten, sehr ähnlichen, mindestens aber ebenso verwickelten Umwandlungen ihres Lautstandes ausgesetzt waren wie das Armenische. Und es ist wohl zu vermuten, dass die geradezu unbegreifliche Unsicherheit in graphischen Dingen eben der augenscheinliche Ausdruck der genannten komplizierten Lautwandel ist. Ich versuche nun einiges darüber zu schreiben, wie m. E. die orthographischen Schwankungen der hethitischen Schreiber bei der Bezeichnung der Verschlusslaute¹ zu deuten sind.

A.

Was die Bezeichnung der indogermanischen reinen (unaspirierten) Medien angeht, erkennt auch Kronasser S.13 f. an,

etymologischem Wörterbuch. Ich habe nur solche Beispiele gewählt, die völlig sicher sind oder einen so hohen Wahrscheinlichkeitsgrad besitzen, dass jeder Zweifel an der Richtigkeit derselben unsinnig ist; für einige freilich sollte man erneut Begründungen schreiben, da nicht allen Forschern vergönnt ist, das Einfachste als das der Wahrheit Nächste verstehen zu können.

Die angeführten Suffixe sind, wenn ohne Literaturnachweis, in Pedersens Arbeit *Hittitisch und die anderen indoeuropäischen Sprachen*, Sturtevant's *A Comparative Grammar of the Hittite Language*, Rev. Ed., oder Kronassers *Vergleichender Laut- und Formenlehre des Hethitischen* zu finden.

NB. Die Abkürzung Kronasser bezieht sich immer auf sein etymologisches Wörterbuch, *Etymologie der hethitischen Sprache*.

¹ Dabei mussten auch Schwankungen in der Schreibung anderer Konsonanten mitberücksichtigt werden, da doch einige Erscheinungen sich nicht nur bei Verschlusslauten, sondern auch bei Spiranten usw. beobachten lassen; es wurde weiter versucht, parallele Erscheinungen auch bei anderen anatolischen Sprachen indogermanischer Herkunft nachzuweisen; denn wenn ein gemeinsames Substrat auf alle diese Sprachen wirkte, kann man bei ihnen manchen parallelen Lautwandel erwarten; dazu kommt, dass das Lykische in einer ganz anderen und in vielen Rücksichten weit mehr über den Lautstand aussagender Schrift geschrieben wurde. Natürlich konnte nicht nach Vollständigkeit gestrebt werden, da ja eine solche Aufgabe nur in einer ausserordentlich umfangreichen Arbeit erfüllt werden könnte, was mir wenigstens zur Zeit unmöglich ist.

dass sie wirklich grösstenteils ganz im Sinne des Sturtevantischen Gesetzes einfach geschrieben werden; so in:

a) folgenden, idg. *-b- enthaltenden Wörtern:

(1) *hap-* »Fluss« mit Dat. *hapā*, zu idg. **ab-* »Wasser, Fluss«;²

(2) *kup-* »planen« mit der Sippe, zu germ. **hupōjan* »hoffen«, Čop, *Die Sprache* 3, 1956, 146 ff.;

(3) dazu *kakkapa-* »Rebhuhn«, Wanderwort mit altem -b- nach gr. *kak-kábē* usw.;

b) zahlreichen Wörtern mit idg. *-d-:

(4) *ed-* »essen«, zu idg. **ed-* ds.;

(5) *hatuki-* »schrecklich, furchtbar«, zu gr. *odýssomai* »zürnen«;

(5a) *nata-*, *nati-* »Schilfrohr, Trinkrohr, Pfeil«, zu ai. *nada-* »Rohr«, arm. *net* »Pfeil«;

(6) *pat-* »Fuss« samt Ableitungen, zu idg. **ped-*, **pod-* ds.;

(7) *peda-* »Ort, Stelle«, zu idg. **pedo-* »(Fuss)boden, Platz, Schritt«;

(8) *watar* »Wasser«, zu idg. *(a)*wed-* usw. ds.;

(9) *watarnahh-* »befehlen usw.«, zu ai. *vadati* »spricht« usw.;^{2a}

(10) *pe-da-* »hinschaffen, forttragen«, *u-da-* »(her)bringen« und *we-da-* bzw. *wi-da-* »(her)bringen« enthalten nach Pedersen³ idg. **dō-* »geben«;

(11) *tida-* »weibliche Brust, Zitze, Euter« ist zwar Lallwort, enthält aber nach Friedrich, *HW. Erg.* 2, S. 25 wohl ursprünglich -d- wie d. *Zitze*; ich erinnere an lat. *dida* »Saugwarze, Zitze«;

c) ebensovielen Wörtern mit idg. *-g-, *-g'- und *-g^w-:

(12) *ekuna-* »kalt«, zu idg. **jeg-* »Eis«;

(13) *hekur* »(Fels)gipfel«, zu ai. *agra-* »Spitze«;⁴

(14) *igā-* »zerspringen, bersten«, zu lit. *iž-ti* »aufspringen (von Hülsenfrüchten)« und denen Verwandten, auch sl. *jaz-va* »Wunde usw.«;⁵

(15) *juga-* »Joch«, zu idg. **jugo-* ds.;

(16) *juga-* »jährig, einjährig«, zum Vorhergehenden?⁶

² Friedrich, *HW. Erg.* 2, 11, will das Wort dem ai. und av. *ap-* »Wasser« gleichsetzen, doch ist es ratsam, das einfach geschriebene -p- zu berücksichtigen, obwohl die geringe Zahl der Belege kaum als endgültiger Beweis für -p-, nicht -pp- angesehen werden kann; formell kann man an air. *ab* »Fluss« aus **abā-* erinnern; auch das hethitische Wort könnte nämlich ein a-Stamm sein, vgl. Friedrich a. a. O.

^{2a} Sturtevant, *CGr.*² 61.

³ Murš. *Sprl.* 64, 68, 73; *Hittitisch* 112, 120.

⁴ Pedersen, *Hittitisch* 183 lässt auch den Vergleich mit gr. *ókris* »(Berg-)spitze« usw. zu, was aber lautgeschichtlich heute nicht mehr zulässig ist: einfaches -k- könnte zwar noch erklärt werden, vgl. unten Kapitel B II a) Nr. 9 (*aku-*!); aber *aku-* zeigt a- und vokalischen Anlaut.

⁵ Die baltisch-slavische Sippe z. B. bei Fraenkel, *Lit. EW.* 4; es ist sehr sonderbar, dass man diese evidente Gleichung nirgends findet.

⁶ Trotz ai. *yuga-* »Zeitabschnitt« scheint der Bedeutungsübergang auf alle Fälle etwas schwierig, um von den formalen Einwänden ganz zu schweigen; vielleicht lässt sich unser *juga-* zusammen mit *dājuga-* »zweijährig« ganz anders erklären: es könnte von dem letzteren ausgegangen sein, das auf Grund eines einst in attributivem Verhältnis zum Tiernamen gebrauchten Syntagmas **dwejou* **wetou* **āju*

(17) *mugā-* »beten, bitten, anflehen«, zu lat. *mūgiō* »brüllen«, im Grunde Lautnachahmung;

(18) *nekumant-* »nackt«, zu idg. **negw-*, **nogw-* ds.;⁷

(19) *šagai-* »Vorzeichen, Omen«, zu lat. *sāgiō* »spüren«;^{7a}

(20) *tekan* »(Spitz)hacke«, zu idg. *(s)*teig-* »stechen, spitz« nach Laroche, *RHA* 10, fasc. 51, 1949—50, 21;

(21) *wak-* »beissen« mit *wagāta* »Imbissbrot« usw., zu gr. (w)*ágnymi* »breche«, tock. *wāk-* »(sich) spalten, scheiden«, ai. *vajra-* »Indras Waffe«, av. *vazra-* »Keule« usw. nach Čop, *ŽA* 3, 1953, 174 ff., 191;^{7b}

(22) hinzuzufügen sind Wörter, die das idg. Suffix **g(o)-* bzw. dessen Weiterbildungen enthalten: *hatu-ki-* »schrecklich, furchtbar«, *datu-ki-* »lang«, *dandu-ki-* »vergänglich, sterblich«, *zalu-k-* in *zaluganu-* »zurückhalten, verzögern« und *zalukeš-* »lange dauern, sich verzögern«,⁸ wohl auch *halu-ki-* »zur

Alter von zwei Jahren« entstanden wäre: **dwāju-go-s* »das Alter von zwei [Jahren] besitzend«; zum *g*-Suffix in der Sippe von **āju* vgl. got. *ajuk-dūd-* »Ewigkeit«, ags. *ēce* »ewig«, vgl. Feist, *Vgl. got. Wb.* 32; da daneben wohl mehrere Komposita mit *dā-* »zwei« als Vorderglied bestanden, konnte man durch falsche Trennung ein neues *juga-* »jährig« daraus erschliessen.

⁷ Kann auch nach der Regel idg. **qw-* = heth. einfach geschriebenes *-ku-* erklärt werden, da es ja besonders bei schon ursprachlich tönendem Laut vor *-w-* nicht zur doppelten Konsonanz kommen konnte. Vgl. Kapitel B II a).

^{7a} Weder bei Friedrich noch bei Pokorny gebucht; öfters in der etymologischen Literatur, zuletzt bei Kammenhuber, *KZ* 77, 1961, 66 f. (auch dialektologisch verwertet). Verfehlt ist dagegen der Anschluss von heth. *šakk-*, *šekk-* »wissen, kennen« an idg. **sāg-* (z. B. bei Kammenhuber a. a. O., Pokorny, *Idg. EW* 877); man sollte doch beachten, dass dies Verbum regelrecht *-kk-* hat, was mit idg. **g-* unvereinbar ist, und dass es einen Ablaut *-a/-e-* aufweist, der jedenfalls viel eher auf idg. **o/-ē-* der Perfekta vom Schlage des got. *nam nēmum* zurückgeht als auf irgendwelcher intern hethitischer Neuerung fusst (woher doch??); abwegig Kronasser a. O. 22 (der *a*-Vokalismus des Singulars nach *ar-* »hinkommen, gelangen«; es fehlt doch die dazu notwendige engere Bedeutungsverwandtschaft!). Bedenklich stimmt jedoch die akkadische Parallele bei Kronasser 124; dann idg. **sāg-* auch von *šagai-* fernzuhalten?

^{7b} Gr. + toch. schon Pedersen, *Tocharisch* 197; v. Windekens, *Lexique* 155; gr. + heth. schon Petersen, *Arch. Or.* 9, 1937, 212; Frišk, *Gr. EW* 13, der auch gr. + toch. verbindet, zitiert seine Vorgänger nicht.

⁸ Diese Sippe wird angesichts der ganz schlagenden formellen Parallelen oben im Text doch wohl nicht nach Laroche, *RHA* 11, fasc. 52, 1950, 41 zu idg. *(s)*lēg-* »schlaff, matt sein« gehören können; freilich würde dieser formelle Einwand doch erfolgreicher sein, wenn man ein Grundwort für diese Weiterbildung auf *-uk(i?)-* ausfindig machen könnte; ich will die ausserhethitischen Verwandten vorläufig nicht vorlegen, muss aber die Hethitologen fragen, ob nicht das Wort *zalla-* etwa »Trab«, das nur im heth. Abl. *zalla-z* in der Verbindung *zallaz uwa-* »traben« und in dem angeblich churr. Richtungskasus *zalla-ti* neben *penna-* »traben lassen« (zuletzt darüber Kammenhuber, *Hipp. Heth.* 48, 79 Fn. d), 286 f.) vorkommt, vielleicht eher hethitisch-luwisch ist, etwa »langsam« oder »langsame Gangart« bedeutet und gerade dasjenige Wort repräsentiert, woraus **zal-uk(i)-* abgeleitet sein könnte; dann müsste aber *zalla-ti* luwischer Ablativ-Instrumental und echte indogermanische Entsprechung des hethitischen bzw. hethitisierten Ablativs *zalla-z* sein, was gewiss nichts Überraschendes in sich birgt; denn erstens ist es wohl anzuerkennen, dass ein ablativisch-instrumentales Wort in adverbialer Funktion schon mit Rücksicht

Erkundung gehörig« mit *haluga(n)-* »Botschaft, Nachricht« und *halugatalla-* »Bote, Gesandter«, vgl. weiter Fn. 6, nach Čop, *ŽA* 3, 1953, 178 f., 192;

(23) als Lehnwort aus einer *g*-haltigen Form kommt in Betracht *zap-zagai-* »Glas«, vgl. ugarit. *spsg* usw.

Man könnte nun die oben gegebenen Fälle noch bedeutend vermehren, wenn man neue Etymologien ausfindig machen wollte; doch schon die genannten genügen: sie beweisen, dass sich Sturtevant'sche Regel als ganz richtig wenigstens in betreff der indogermanischen unasprierten *Mediae* ausweist; die unten gegebenen Ausnahmen können diese Tatsache auf keinen Fall beeinträchtigen.

d) Jede Regel kennt Ausnahmen, so auch die Sturtevant'sche; doch müssen alle solche Fälle, die nicht zu ihr stimmen, gründlich untersucht werden, bevor man auf ihnen etwas bauen will:

(24) Kronasser selbst (a. O. 14) führt *akkala-* »Furche« an, das zu idg. **ag-* »treiben« gehören soll, vgl. gr. *ógmōs* »Ackerfurche« (?);⁹ diese Etymologie ist jedoch alles andere als sicher; ich bin geneigt, heth. *akk-ala-* zu derjenigen Wurzel zu stellen, die in den meisten europäischen indogermanischen Sprachen das bekannte Wort für »Egge, eggen« geliefert hat: gr. *oxínē*, lat. *occa*,¹⁰ lit. *akėčios*, ahd. *egida*, akymr. *ocet* usw. und lit. *akėti*, d. *eggen*; dabei lasse ich die Frage offen, ob das hethitische Wort mit der Benennung der Egge zusammen als von idg. **ak-* »scharf, spitz« ausgegangen betrachtet werden soll oder aber für beide Sippen eine neue indogermanische Wurzel anzusetzen ist; im letzteren Falle könnte man an ein **oq-* »ziehen, schleppen« denken, das für beide historisch bezeugte Bedeutungen, »Furche« und »Egge«, sehr geeigneten Ausgangspunkt bietet, vgl. von idg. **selq-* »ziehen« lat. *sulcus* »Furche«, ags. *sulh* »Furche, Pflug«; ein **oq-* mit ganz passender Bedeutung kann in gr. *óknoś* »Zaudern« gesucht werden, vgl. von **selq-* arm. *hetg* »langsam, träge«; auf jeden Fall kann aber die Anknüpfung an **ag-* von nun an als phonetisch falsch, leksikologisch aber als entbehrlich ausscheiden;

auf das entsprechende *zallaz* zu erwarten ist, und zweitens kommen auch sonst in den Pferdertexten verstreute luwische Wörter und Wortformen vor, vgl. Kammenhuber a. O. 364. Der Unterschied in der Schreibung von *-l-* zwischen *zalla-* und *zaluganu-* usw. kann diejenigen, die wie Kronasser der hethitischen Orthographie keinen phonologischen Wert beimessen, wohl kaum beunruhigen; mich, der doch darin ein Zeichen für verschiedene Aussprache sehe (s. unten im Text, Kapitel D), tröstet der Gedanke an Einfluss von seiten des Akzentes u. a. phonetischer Erscheinungen.

Unnötig ist die Annahme Kronassers S. 56, *zaluganu-* sei wegen der einmaligen Schreibung der 3. Pl. *za-al-qa-nu-an-ta-ri* als *zalknu-* zu lesen; er vergisst, dass in *zalukeš-* doch kein Grund für einen Sprossvokal, auch nicht für einen graphischen Hilfsvokal vorliegt, und doch ist hier *-u-* regelmässig; auch ist bei etwas nachlässiger Schreibung bzw. beim Abschreiben eines beschädigten Textes das Zeichen LU sehr leicht mit dem Zeichen AL zu verwechseln.

⁹ Zweifel an der Richtigkeit dieser Deutung des griechischen Wortes bei Schwyzer, Gr. Gr. I 340. Kann *ógmōs* < **ok-mo-* sein und zu **oq-* im Text, somit aber schon wieder zu *akkala-*, diesmal jedoch in der gebührenden Weise, gehören?

¹⁰ Kann erst aus *occāre* erschlossen sein, das ebenso primär sein kann wie d. *eggen*, lit. *ekėti*.

(25) das zweite Gegenbeispiel, das Kronasser a. a. O. ins Feld führt, ist *pukk-* »verhasst sein«, das nach ihm zu gr. *phēugō* »fliehe« gehören soll, was bedeutungsgeschichtlich sehr wenig geeignet ist; Kronasser selbst gibt übrigens zu, dass man auch von idg. **bheugh-* ausgehen kann, was unser Wort in den Rahmen der Wortgruppe mit idg. Mediae aspiratae versetzen würde, vgl. hier unten C II; doch kann man auch anderswo Anknüpfung suchen, sogar in der Gruppe von gr. *peukálimos* »scharf, eindringend« und *peukedanós* »stechend, verwundend, bitter, schwierig, traurig«!

(26) *mekki-* »viel« mit *makkeš-* »viel werden, häufig werden«, zu gr. *mégas*, ai. *majmán-* »Grösse«, *mahānt-* usw. »gross«, got. *mikils* usw. ds., soll nach Kronasser ebenfalls gegen unsere Regel sprechen; da aber dies Wort ebenso beurteilt werden muss wie die Pronomina unter Nr. 27, handle ich dort über beide;

(27) in den auf Guttural auslautenden bzw. mit Guttural + *a* im Auslaut versehenen Formen der Personalpronomina: *uk*, *uga*, *ugga* »ich«, *ammuk*, *ammuga*, *ammugga* »mir, mich«, *zik ziga*, *ziqqa* »du«, *tuk*, *tukka* »dir, dich«, begegnet uns ein Schwanken in der Schreibung des Gutturals, das nach Kronasser schon wieder verhängnisvoll für die Sturtevantische Regel sein soll; in Wahrheit aber kann dies Schwanken auf so natürlichen allgemeiphonetischen Erscheinungen beruhen, dass es für uns völlig bedeutungslos ist: im absoluten Auslaut werden auch die idg. reinen Mediae stimmlos, können aber aus dieser Stellung in den Inlaut übertragen werden; vgl. *apatt-a* »und jenes«, *kuitt-a* »jedes, alles« gegenüber lat. *illud*, *quid*; es mussten dann analogische Ausgleichungen zustande kommen, dass es aber solche in der Flexion der hethitischen Personalpronomina in Hülle und Fülle gab, braucht nicht besonders hervorgehoben zu werden; wenn man sich aber diese Erklärung nicht zu eigen machen will, hat man noch zwei andere zur Verfügung, die sich jedenfalls von dem, was Sturtevant, *CGr.*² 28, lehrt, bedeutend abheben und viel wahrscheinlicher sind: *α)* ai. *mā-hy-am* und lat. *mi-hi* bezeugen ein idg. **-gʰi* wenigstens für den Dat. Sg. der ersten Person, wodurch unter Annahme analogischer Weiterwucherung und Kreuzung mit den idg. **g* enthaltenden Formen die historische Situation ihre natürliche Erklärung findet; *β)* ai. *ahām* gegenüber gr. *egō*, lat. *ego* zeigt in seinem unregelmässigen *-h-* Wirkung eines »Laryngals«, idg. **egʰH*; die Situation wäre dann hier ganz so wie in *mekki-* gewesen, oben Nr. 26; bekanntlich hat Pedersen, *Hittitisch* 36,^{10a} das

^{10a} Idg. **megʰah-* schön bei Pedersen, *La cinquième décl. lat.* 47 ff., wo er aber über das hethitische Wort (S. 49) noch nicht ins Klare gekommen ist; dass es einst wirklich »Laryngalkstämme« gegeben hat, wird man heute wohl zugeben müssen, vgl. zu einer lauthistorischen Stütze, die unbestreitbar ist, Kuryłowicz, *Apophonie* 377 Fn. 24.

Zusatz: In *BSL*. 58/1, 1963, 78f. behandelt Laroche luwische Entsprechungen des heth. Adjektivs *mekki-*; im keilschriftlichen Luwisch findet er ein **mai-* »viel« in der Weiterbildung *majašši-* »de la foule«, im hieroglyphischen *mi-ā-ti-i* (Akk. Pl.) »viele«, was als *mij-ant-* bzw. *maj-ant-* zu fassen ist, im Lykischen das berühmte Wort *miñti* »Name einer Art Ortsversammlung«; er sieht in allen diesen luwischen Formen Schwund des einst bestehenden und im Hethitischen erhaltenen Gutturals, doch geht er für alle, auch fürs hethitische Wort, von einem idg. **mek-* aus, wobei

letztere aus idg. **meg'H-* erklärt, wobei er *-kk-* als Produkt der Assimilation von **-H-* an das vorhergehende **-g-* ansah, was sicher das beste ist, was über diese Unregelmässigkeit bisher gesagt worden ist; auf ganz dieselbe Weise kann *ugga* (zu lesen natürlich *ukk* oder *ukka*) — vom *u-*, das von *tuk*, *tukka* stammt, abgesehen — dem ai. *ah-* in *ahām* gleichgestellt werden; analogische Verbreitung und Kreuzung dann wie bei den ersteren zwei Erklärungsmöglichkeiten.

Wenn Sommer, *Heth. u. Heth.* 74 und Kronasser a. a. O. die eben genannte »laryngalistische« Erklärung nicht annehmen können, so ist dies sehr bedauerndswert, denn für *mekki-* mit *makkeš-* ist dies die einzige mögliche Erklärung, für *ugga* usw. die wahrscheinlichste; ja die Nr. 26 und 27 sind die einzigen sicheren Beispiele, die sich der Sturtenvantschen Regel nicht fügen; sie nehmen aber in aller Fülle der Fälle mit idg. Media auch insofern eine Sonderstellung ein, weil auch unter den ausseranatolischen Verwandten eine Unregelmässigkeit in der Vertretung des fraglichen Gutturals stattfindet; dieser Parallelismus: Unregelmässigkeit im Hethitischen — ebensolche im Altindischen muss für jeden wissenschaftlich denkenden Mensch entscheidend sein und ihn zur Anerkennung eines — sichtbaren oder unsichtbaren, das ist

ihm nach Vorgang von Benveniste nur das toch. *māk-* »viel« als ausseranatolischer Verwandte gilt. Das ist sicher unnötig, denn es liegt gar kein Grund vor, das tocharische und das damit eng verwandte heth.-luw. Wort von idg. **meg'-* »gross« zu trennen (für die Verknüpfung mit **meg'-* in letzter Zeit noch z. B. Krause-Thomas, Toch. El. I 65); toch. B *māka* weist doch deutlich auf eine idg. Urform mit **-ə* im Auslaut, sonst wäre diese Form ganz unbegreiflich; dadurch ist aber doch eine kaum zu verneinende formelle Parallele mit ai. *māhi*, gr. *mēga* gewonnen, die für methodisch arbeitende Sprachwissenschaftler volle Beweiskraft besitzt. Das luwische **mai-* muss also im Rahmen des idg. **meg'-axH-* seine Erklärung finden; diese ist ganz einfach: wie idg. **gh* im Luwischen zu **γ* wurde (Čop, *SIR. Lingu.* 9, 1956, 42 ff.; ganz ähnlich Scheller, *IF.* 69, 1964, 38 ff. m. einem neuen Beleg), so konnte ihm bald — nach der Trennung des Luwischen vom anatolischen Grundstock — auch idg. **g* folgen; **meg'-* muss also zu **meγ-* geworden sein; daraus **mej-*, **maj-* (**mai-*); ob dabei idg. **-H-* irgendwie störend mitwirken sollte oder nicht — im Hethitischen haben wir seine Wirkung in der Doppelung von *-kk-* gesehen! — ist nicht ganz einfach zu sagen; jedenfalls können wir diesem möglichen Einwand entgegenhalten, dass das Paradigma unseres Adjektivs einst einen Wechsel zwischen konsonantischem und vokalischem Stammauslaut kannte, d. h. auf **-H/-ə-* auslautete, was notwendigerweise zu einer Stammesdoppelheit **meg'H-* > **mekk-* neben **meg'ə-* > **mega-* > luw. **meja-* usw. führte; ähnlich muss es einst auch um die Verba des Typus heth. *parh-* »hetzen, treiben, jagen« bestellt gewesen sein, wo sich wieder die beiden möglichen Stammformen auf beide Hauptdialekte verteilten: im Luwischen entspricht *para-* bzw. *par-* (Laroche, *D. louv.* 77); vgl. zu solchen Fällen schon Čop, *SIR. Lingu.* 9, 1956, 41. — Die Bedeutung der anatolischen Wörter und der tocharischen Entsprechung steht zwar im Gegensatz zu »gross« in anderen idg. Sprachen, doch ist die Kluft nicht so breit, dass man an Identität beider Gruppen zweifeln müsste; dass »gross« und »viel« auch tatsächlich im Sprachleben assoziiert werden, beweist die altnordische Ummodelung *mjok* »sehr« (aus **meku-*) nach **felu-* »viel«! Der anatolisch-tocharische Bedeutungsparallelismus ist demnach für die Etymologie selbst ohne Belang, hat aber hohen Wert für die indogermanische Dialektkunde, was z. B. bei Kronasser, *Indoeuropeo e protostoria* 86 übersehen ist. So bin ich nach wie vor fest überzeugt, dass die im Text gegebene Erklärung von *mekki-* das Richtige trifft und keinen Ersatz durch etwa ein idg. **mek-* nötig hat.

ja belanglos — störenden Elementes bewegen; ob er »Laryngal« war oder nicht, braucht man nicht zu fragen.

Zur Frage der Schreibung des Gutturals in den oben genannten Personalpronomina füge ich hinzu, dass *uk* und *zik* mit nur einem *-k-* geschrieben werden, wenn sie mit *-ila* »selbst« erweitert sind: *ukila* und *ukel* »ich selbst«, *zikila* »du selbst«; fasst man diese Formen richtig auf — bei Sturtevant, CGr.² 111 finde ich nichts brauchbares — so bekommt man hier eine Bestätigung des oben Gesagten: das Element *-ila* ist eigentlich *-ela* zu lesen, wie auch Sturtevant tut, vgl. auch *apaš-el* neben *apaš-ila* »er selbst«; sein *-la* ist wohl mit der slavischen hervorhebenden Partikel *-le* usw. identisch; der davor stehende Vokal gehört dann nicht zur Partikel selbst, sondern wurde erst nachträglich als solcher empfunden, als es solche Paare wie *zik* — *zikila* gab; denn gerade *zikila*, genauer *zeke-la*, ist diejenige Form, die als Ausgangspunkt für das zweisilbige *-ila* gelten kann: sie stellt ja ein vorhethitisches **tē-ge* »dich« (zu d. *di-ch* aus **te-ge*) + **le* oder **lai*, **loi* dar; das *-e* im Anlaut unserer Partikel ist also identisch mit dem *-e* von **ge*! das **g-* des letzteren ist hier regelmässig einfach geschrieben, da es, weil in der als Muster geltenden und wirkenden Form stehend, nicht zum Opfer analogischer Umbildung fallen konnte; nach *zekela* dann *ukela*, wo die zweite Silbe notwendigerweise mit gleichem Guttural und demselben *-e-* lauten musste, obwohl das zweisilbige *uga* vielleicht auf ein **eg'ō* neben **eg'H* zurückgeführt werden könnte.

(28) Über die Störungen im absoluten Auslaut wurde schon oben gesprochen (Nr. 27, erster Abschnitt).

Zu besprechen sind noch einige Unregelmässigkeiten innerhalb der Paradigmen von Nr. 21 und 23: α) der Dat. Sg. von *zapzagai-* lautet einmal *zapzaqqaja*; hier wird man doch in Anbetracht der so überwiegenden Mehrzahl der Belege mit zu erwartender einfacher Schreibung dem *-qq-* keinen Wert beimessen; einmal könnte doch der Schreiber fehlgehen dürfen! β) *wak-* hat in der 3. Sg. Prät. *wakkiš*, im Iterativ *wakkišk-* und in der Ableitung *wageššar* »Bissen« einmal *wakkišar*; das letztere habe ich schon ZÄ. a. O. (S. 175 unten) durch den Einfluss von *-šš-* erklärt; die ersteren zwei Formen sind aber noch leichter zu erklären: *wakkiš* ist wegen des parallelen *waqaš* nur als einsilbiges *wakks* verständlich, hier wirkte aber das suffixale *-s* unmittelbar auf das vorhergehende **-g-* und musste ihm Stimmlosigkeit verleihen, woraus dasselbe historische Resultat wie beim ursprachlichen **k* sonst; und *wakkišk-* kann ebenfalls ursprünglich — oder sogar in der historischen Zeit? — *wakksk-* gelautet haben! Vgl. zu ähnlichen Fällen noch unten C II und schon Čop, RHA. 13, fasc. 57, 1955, S. 67!

B.

Die indogermanischen Tenues (auch die aspirierten) scheinen nach der Sturtevantischen Regel gewöhnlich doppelt geschrieben zu sein; der Ausdruck »gewöhnlich« ist hier wohl am Platze, da ja auch Sturtevant nie von einem ausnahmslosen Gesetz, sondern nur von einer »strong tendency« (CGr.² 27) und ähnl. spricht. Die Belege für seine Regel sind in

diesem Fall so zahlreich und so gut bekannt, dass es im allgemeinen überflüssig ist, sie in der unter A angewandten Weise zu geben; ich führe die übereinstimmenden Fälle einfach in alphabetischer Folge ohne Etymologie an.

I. Die zu Sturtevant's Regel stimmenden Fälle:

a) mit idg. **p-*: *appa* »darnach, hinter«, *appāi-* »fertig sein, zu Ende sein«, *appāla-* »Falle« (zu *epp-*), *epp-/app-* »fassen, ergreifen«, *happar* »Kaufpreis, Kaufgeschäft, Handel« mit *happarā-* usw. »weggeben, hingeben, verkaufen«, *hap-peššar* »Glieder, Körperteile«, *happināh-* usw. »reich (machen usw.)«, *happira-* »Stadt« (zu *happar* oben?), *huppar* »Schale, Terrine«, ¹¹ *istapp-* »zudecken, verschliessen«, ¹² *kappi-* »klein«, *kappilāh-* usw. »seinen Hass austoben usw.«, ¹³ *lapp-* (besonders die Ableitungen) »glühen«, *šupparija-* »schlafen«, *tarupp-* »vereinigen, versammeln, zusammenflechten«, ¹⁴ *upp-* »aufgehen«, *wappu-* »Flussufer«; in lautmalenden Wörtern wie: *wappija-* »bellend«, *zappija-* »tropfend«; hinter dem Präverb oder der Reduplikation: *pi-ppa-* »umstürzen« und *u-ppa-* »(her)schicken«, ¹⁵ *pa-pparš-* »spritzen, sprengen«; dazu ein akkadisches Lehnwort: *tuppi-* »Tontafel«;

b) mit idg. **t-*:

1. nicht assibiliert: *hatta-* »hauen, schneiden, Loch machen« mit zahlreichen Ableitungen und mit *hattah-* usw. »verständlich, klug (machen)«, ¹⁶ *katta* »unten, unter« mit *kattera-* »unterer« und *katkattija-* usw. »in die Knie sinken usw.«, ¹⁷ *kuttar* »Schulter, Oberarm usw.«, *militt-* »Honig« (mit erkennbarem *-tt-* nur in *milittiš-* »süss werden« und *ma/iliddu-* »süss«), *pattar* »Korb«, *pattar* »Flügel«, *piddā(i)-* »laufen, eilen, fliegen, fliehen«, *uttar* »Wort, Rede«, *witt-* »Jahr«; im Lallwort *atta-* »Vater«; in den enklitischen Pronomina *-tta* und (nicht so regelmässig) *-ddu-* »dir, dich«; hinter der Reduplikation: *ti-tta-nu-* »hinstellen, hinsetzen«, ¹⁸ weiter in sehr zahlreichen Suffixen (einige

¹¹ Zu gr. *ipnós* »Ofen« (myken. *i-po-no-* »cooking-bowls«), d. *Ofen* und dessen Sippe, idg. **H(a)up-* nach Čop, *ŽA.* 8, 1958, 262 Fn. 38.

¹² Sturtevant, *Lg.* 4, 1928, 4 zu ai. *stihā-p-āyati* »stellt«.

¹³ Zu idg. **qwēp-* »rauchen, wallen, kochen usw.«, *kapp-* aus **qwop-* nach Čop, *SlR.Lingu.* 9, 1956, 19 f.

¹⁴ Zu gr. *athrócs* »zusammengedrängt, versammelt, insgesamt« usw., mit idg. *p-*-Suffix, nach Čop, *FS. Friedrich* 91 ff.

¹⁵ Komposita mit *pe-* und *u-* von *pāi-* »geben« (urspr. mit mehr konkretem Sinn), dieses aber zu d. *feil* usw. nach Čop, *Lingu.* 4, 1961, 62 ff.; *SlR.Lingu.* 9, 1956, 51 f.

¹⁶ Samt *hatrā-* »schreiben« und venet. *atraest* »mandavit« oder »sculpsit« auf ein idg. **Haxl-* »schlagen, hauen, stechen« zu beziehen nach Čop, *SlR.Lingu.* 11, 1958, 52 ff.; dazu stelle ich jetzt noch air. *āith* »tranchant, piquant«; mehr darüber anderswo.

¹⁷ Nach Friedrich, *JCS.* 1, 1947, 279; die nachträglich erkannte Bedeutung »schnauben« passt jedoch wenig dazu.

¹⁸ Warum sich Friedrich, *HW.* 225 für idg. **dhē-* entscheidet, ist schwer zu erkennen; da das Suffix *-nu-* Kausativa bildet (bzw. zu intransitiven Verben transitiv), muss das Grundverbum von *titta-nu-* intransitiv gewesen sein. Aber auch im Falle, dass man bei idg. **dhē-* beharrt, ist das doppelte *-tt-* gut zu verstehen, vgl. unten Kapitel C II!

ganz unkenntliche schon oben): in den Nominalbildungen auf *-att-* (Abstrakta), *-tta-* (Adjektiva und Substantiva, ursprünglich z. T. Partizipien),¹⁹ *-ttara-* und *-ttalla-* (Nomina agentis)²⁰ usw.; in den Personalendungen: für 3. Sg. *-tta*, *-ttu*, *-ttari*, *-ttaru*, *-ttat(i)*, für 2. Pl. *-tten*, *-tteni*;

2. assibiliert: *hazzija-* »stechen, eingravieren usw.« mit *hazzila-* ein Hohlmass, beides zu *hatta-* oben, *lazzāi-* »wohlbehalten, gut«, *tuzzi-* »Heer, Truppenmacht«; ferner in mehreren Suffixen: in der Ablativendung *-zzi* (reduziert in *-z(a)* usw.); in den Nominalbildungen auf *-zzi-* (Gegensatzadjektiva), *-zzi-* (ursprüngliche Abstrakta, meist konkret, so vor allem *-uzzi-*), *-zzel-* (oder *-zzil-*, Verbalabstrakta); in der Personalendung der 3. Sg. *-zzi*;

c) mit idg. **-th-*: nur in den 6 Personalendungen der 2. Sg.: Akt. *-tti*, *-tta*, Med. *-ttari*, *-ttati*, *-tta*, *-ttat(i)*;

d) mit idg. **-q-* und **-k-*: *akk-*, *ekk-* »sterben«,²¹ *akkala-* »Furche« oben A Nr. 24, *lukk-* »hell werden, tagen« mit *lukkatta* usw. »am nächsten Morgen« und *lukkā(i)-* »anzünden«, *nakki-* »schwer«, *pukk-* »verhasst sein« oben A Nr. 25, *šakkar* und *zakkar* »Kot, Exkrement«, *takk-* »entsprechen, ähneln« mit *takkeš-* usw. »zusammenfügen«,²² *tuekka-* »Körper«, *dugg-* »gesehen werden, sichtbar sein«, *wakkar-* »fehlen, verfehlen« mit *waggašnu-* »fehlen lassen, weg lassen« und *wakšija-* »mangeln, mangelhaft sein«,²³ *waggarija-* »ins Wanken bringen, abtrünnig machen«, *wewakk-* »(wiederholt) fordern, verlangen« (s. noch unten!);^{23a} in den lautmalenden *kakkapa-* oben A Nr. 3, *pakku-* »zerstamp-

¹⁹ So in *danna-tta-* »leer usw.« neben *danna-ra-* »leer usw.«.

²⁰ Zu letzterem vgl. noch unten II b).

²¹ Hier ziemlich oft einfaches *-k-*, vgl. 3. Sg. *aki*, *aku*, 3. Pl. *akir*, *ekir*; doch sind Formen mit durchgehends doppelt geschriebenem *-k-* viel häufiger. Daher ist die mehrmals vorgebrachte Verbindung mit idg. **ag-* »treiben« abzulehnen.

²² Die bisherigen etymologischen Versuche für *takkeš-* gehen allgemein von idg. **tek't-* (*-t-* hier z. T. interdentaler Spirant) »flechten, das Holzwerk des geflochtenen Hauses zusammenfügen« aus; dabei müsste jedenfalls schon das *-eš(š)-* des hethitischen Verbums bedenkl. machen, da ja die genannte Verknüpfung mit unbeweglicher auslautender Konsonantengruppe rechnen muss, nicht mit einer solchen, wo einst ein dem Verbalablaut unterliegendes *-e-* stand; fügen wir nun *takk-* hinzu, was semasiologisch unabweislich ist, so ist idg. **tek't-* fernzuhalten; das *-š-* muss ja suffixal sein. Das hat richtig Pedersen, *Hittitisch* 141 ff. gesehen, der aber mit seinem eigenen Vorschlag (zu lat. *faciō*, phryg. *ad-daket* »afficit«) wohl nicht viel glücklicher war; semasiologisch geht das nicht. Ich werde meine neue Deutung, die auf einer *k*-haltigen Wurzel basiert ist, an einer anderen Stelle vorbringen; ein Beispiel für *-kk-* = idg. **k*, was *takkeš-* bei früheren Deutungen war, bleibt es nach wie vor.

[Zusatz: Während des Druckes ist mir BSL. 58/1, 1963 in die Hände gekommen, wo Laroche S. 65 ff. die genannte Gruppe diskutiert und genau dieselbe Etymologie, auf die ich oben ziele, vorschlägt: zu idg. **dek'-* »nehmen, aufnehmen; begrüßen, Ehre erweisen; gut passend, geeignet, sich schicken usw.«; er beweist dadurch vollkommen sicher die Zugehörigkeit dieser Wortgruppe zu den idg. *k*-Wörtern.]

²³ Zu lat. *vacō* »bin leer, freik usw. So zuletzt auch Laroche BSL. 58/1, 1963, 64, der S. 62 f. auch heth. *waggarija-* heranzieht, wohl mit Recht.

^{23a} Dazu ferner *ištagga(i)-* »Bogensehne«, zu anord. *stag*, ags. *staeg* »Tau« und zu idg. **stāq-*, **steq-* »stehen, stellen«, Neumann, KZ. 77, 1961, 79.

fen«; hinter der Reduplikation: *ki-kki*- »liegen, gesetzt sein«;²⁴ ferner in dem bekannten Iterativsuffix *-sk-*, wo die graphischen Komplikationen es dazu geführt haben, das *-kk-* sozusagen graphisch auszuscheiden und zu verselbständigen: *azzikk-* zu *ed-* »essen«, *haššikk-* »sich sättigen« neben pal. *hašš-* »sich satt trinken«, *hazzikk-* zu *hatta-* hier oben, *taršikk-* zu *tar-* »sagen«, *tiššakk-* und *tiššikk-* von *tija-* »treten, sich stellen«, *zikk-* »(wiederholt) legen, unternehmen, beginnen« von *dāi-* »setzen, legen, stellen« u. a. seltenere Fälle; nicht zu verschweigen ist, dass man auch im Rahmen des Wurzelteiles einiger Wörter solche Versuche, die indogermanische Tenuis mit Doppelschreibung zu charakterisieren, kennengelernt hat, s. unten Pkt. f)!

e) mit idg. **q^w-*, aber nur dann, wenn dies schon vorhistorisch seines labialen Elementes beraubt wurde, bzw. sich dieses mit folgendem Vokal verschmolz: so von *kuiš-ki* »irgendein, jemand« Dat. Sg. *kuedani-kki* oder *-kka*, Nom./Akk. Pl. N. *kue-qa* oder *-kki*, *kuwapi-kki* und *-qa* »irgendwo- (hin)«, alle mit verallgemeinerndem idg. **q^we* in lat. *quis-que*; Adverbia und Konjunktionen auf *-kku* wohl aus idg. **q^wū*:²⁵ *-a-kku* (neben *-a-ku* und nur *-ku*)²⁶ disjunktiv »entweder — oder«, *apija-kku* (und *apija-k*) »neben dort«, *imma-kku* »schliesslich noch«, *natta-kku* »gar nicht«, *ta-kku* »wenn« u. a.; hinter der Reduplikation im Anlaut der Wurzel *kuer-* »schneiden« (neben *kuer-š-* ds.) in *ku-kkurš-* »verstümmeln« aus **q^wr-s-*;^{26a} weitere Beispiele mit *-kku* für idg. **q^w-* werden weiter unten II a) 3 erörtert; daselbst Pkt. 2 wird man auch kennenlernen, warum nur unter speziellen Bedingungen die velare Hälfte des indogermanischen stimmlosen Labiovelars **q^w-* doppelt geschrieben wird.

f) hinzukommen noch Fälle, wo es sich in Wirklichkeit um keine intervokalische Stellung handelt, sondern der fragliche Verschlusslaut Teil einer Konsonantengruppe ist; die Schrift jedoch musste mit Hilfsvokalen operieren und so bot sich Gelegenheit, den Verschlusslaut doppelt zu schreiben, wenn er von solchem Charakter war. Tatsächlich kommen nur solche Fälle vor; oben Pkt d) haben wir schon vom Iterativsuffix *-sk-* gesprochen; hier folgen noch zwei mehr isolierte Wörter:

²⁴ Hierher auch *ki-kkiš-* »werden«, redupliziert zu *kiš-* ds.; freilich soll nach Laroche, *BSL* 53/1, 1958, 170 Fn. 4 das hethitische Verbum zu lat. *gerō* aus **gesō* »trage, habe, übe aus« gehören, womit eine anlautende Media fürs Vorurhethitische bezeugt wäre, *-kk-* also unseren Bemühungen sehr ungünstig, ja verhängnisvoll widerstretete! Doch muss man bedenken, dass das hethitische Verbum immer mit *i*-Zeichen geschrieben ist, was zugunsten einer idg. *i*-haltigen Wurzel spricht; ich nehme demnach an, das Wort sei ursprünglich *s*-Erweiterung zu idg. **gei-* »in Bewegung setzen, in Bewegung sein«; mehr anderswo; *-kk-* dann völlig in Einklang mit Obigem.

²⁵ Also identisch mit ai. *kū* »wo?«, alb. *ky-sh* »wie?«, ags. *hū* »wie?«, in der Funktion genauer zu den beiden letzteren, da ebenfalls ursprünglich modal, »wie?« bzw. »irgendwie« (indefinit): *natta-kku* urspr. »sogar irgendwie nicht« u. a. Mehr braucht hier nicht gesagt zu werden.

²⁶ Diese Partikel zeigt die in Enklise so oft auftretende stärkere Reduktion des Verschlusses, daher vielfach Einfachschreibung.

^{26a} Im Part. *kukuršant-*, *kuguršant-* analogisch (nach dem Grundverbum) *-k-*.

a) wenn *hartagga-* wirklich »Bär« ist, so gehört es zu gr. *árktos*; man wird mit zweisilbigem Wortstamm /*hartkka-*/ rechnen müssen, wo die beiden Verschlusslaute ebenso in umgekehrter Folge liegen in Vergleich mit anderen indogermanischen Sprachen, vor allem mit dem Griechischen, wie in der Entsprechung des indogermanischen Wortes für »Erde«: *tekan* — gr. *khthōn*; für uns ist es belanglos, welche Lautfolge die ursprünglichere ist; es genügt zu konstatieren, dass das idg. *-k'- in **Hartk'o-s* im Hethitischen doppelt geschrieben ist;

β) *šipand-* »Gussopfer darbringen« wird recht oft *šippand-* geschrieben, ganz in Einklang mit der Etymologie, zu idg. **spend-* »ein Trankopfer darbringen«.

Aus den Punkten a) bis f) haben sich also mehr als 45 ererbte Grundwörter, dazu etwa 6 sekundär dazugekommene expressive oder fremde Wörter, weiter mehr als 25 im allgemeinen recht stark produktive Suffixe und Flexionsendungen ergeben, die alle zur Sturtenvantschen Regel stimmen; dabei muss hervorgehoben werden, dass auch die genannten Wörter oft recht stark verzweigte und sehr gebräuchliche Sippen geschaffen haben, wodurch die genannte Regel noch bedeutend höhere Wertung verdient.

II. Es sollen nun Ausnahmen, d. h. Fälle, wo die idg. Tenuis intervokalisch einfach geschrieben wird, besprochen werden; vorauszuschicken ist, dass auch die oben unter I gegebenen Wörter sporadisch, z. T. auch ziemlich oft mit einfachen Verschlusslauten vorkommen; derartige Schwankungen wurden des öfteren besprochen, so dass ich darüber keinen Raum zu verlieren brauche;²⁷ Ursachen für solche Erscheinungen konnte es mehrere geben: Nachlässigkeit des Schreibers, eine Art Reduktion der fraglichen Verschlusslaute in gewissen Stellungen, so vor allem hinter unbetonten Vokalen oder in Enklise²⁸ u. a., alles allgemeinsprachliche Faktoren, die auch in anderen geschriebenen Sprachen, aber auch beim Sprechen zutage treten, und die kaum imstande sind, die Sturtevantische Regel zu erschüttern. Nun müssen aber auch wirkliche Ausnahmen zur Sprache kommen, d. h. solche Fälle, wo der idg. Tenuis im Hethitischen ein stets einfach geschriebener Verschlusslaut entspricht; wenn ein solches Wort oder eine solche Suffixform sehr häufig gebraucht wird, kann man die unregelmässige Einfachschreibung kaum mittels eben genannter allgemeinsprachlicher Erscheinungen aus der Welt schaffen; man muss andere Erklärungen suchen, um der Sturtenvantschen Regel wieder zur Geltung zu verhelfen; wir werden demzufolge versuchen, diese wirklichen Ausnahmefälle zu mehreren Gruppen zu vereinigen, deren jede für sich eine gemeinsame lautphysiologische oder lautgeschichtliche Besonderheit aufweist.

a) eine recht wichtige durch ein gemeinsames Charakteristikum zusammengehaltene Gruppe bilden solche Fälle, wo man für die historische Zeit

²⁷ Auch werden wir auf diese Frage kurz noch im Kapitel E zurückkommen müssen.

²⁸ Vgl. oben Fn. 26; unten im Text Pkt. b) u. a.

eine Lautfolge Verschlusslaut + *w* annehmen kann; wir unterscheiden mehrere Untergruppen:

1. Fälle mit idg. *-qʷ- in intervokalischer Stellung:

(1) *eku-, aku-* »trinken«, das Grundverb in allen Formen mit einfachem *-k-* geschrieben, ebenso *eku-ttara-, aku-ttara-* »Tränker«, *akuwa-tar* »Trinken, Getränk«, zu toch. *yok-tsi* »trinken«, lat. *aqua* usw.;

(2) *neku-t-* »Abend« mit dem Verbum *neku-zi, neku-ttat* »es wird, wurde Abend«, zu idg. **noqʷ-t-* »Nacht«;

(3) *šakuwa* »Augen« (Sg. *šakui-*), zu got. *saihwān* usw. »sehen«; denominativ dazu oder direkt als primäres *ā*-Verbum zum germanischen Präsens *šakuwā-* »sehen, blicken«;

(4) *šaku-ni-* »Quelle, Sprudel, Quellteich«, zu idg. **sweqʷ-* »quellen, sprudeln; Saft« in gr. *opós* »Saft«, sl. *sokǫ* ds., lit. *sakai* »Harz«, alb. *gjak* »Blut«, vor allem aber let. *svakas* »Harz; die Milch vor der Geburt« und *sveki* »Harz«, weiter toch. B *sekwe*, A *saku* »Eiter«; s. Čop, *Zbornik Fil. fak.* II, 1955, 399 ff.,²⁹

(5) bestätigt wird die obige Etymologie durch die Existenz eines bedeutungsverwandten und dieselbe Wurzel enthaltenden Verbums: *šakuruwā-* neben *šakruwā-* »(Pferde) tränken«; während bei Nr. 4 noch an *šakuwa* »Augen« gedacht werden kann, ist hier diese Verknüpfung unmöglich, da sie bedeutungsmässig und formgeschichtlich zugleich wenig passend ist; man wird demnach unser Verbum als **swoqʷ-ruw-ā-* deuten und es als Denominativum von einem Nomen auf **-ru-* (**swoqʷ-ru-*) erklären, dessen Bedeutung etwa »Saft, Trank« war;

(6) *šakuwaššar(a)-* »richtig, vollständig, unversehrt; vollwertig; dem Sachverhalt angemessen, aufrichtig, gesetzmässig usw.«, m. E. zu idg. **seqʷ-* »folgen« in ai. *sācatē*, gr. *hépomai*, lat. *sequor* usw.; zur Bedeutung vgl. d. folgerichtig, slvn. *dosleden* von *sled* »Spur«, *slediti* »folgen«, vor allem aber die Adverbia ai. *sākām* »in Gemeinschaft mit«, lat. *secus* »dicht nach, nebenbei, gemäss« usw., die es vermuten lassen, dass das hethitische Wort von einem ursprachlichen partizipialen Wort mit der Bedeutung »folgend« ausgegangen ist;^{29a}

²⁹ Zu toch. Wörtern s. jetzt Krause-Thomas, *Toch. El.* I 54; der Bedeutungswandel zu »Eiter« ist demjenigen in alb. *gjak* »Blut« ganz parallel. — Da aber *šakui-* »Augen« auch »Quelle« bedeutet, s. Friedrich, *HW. Erg.* 2, S. 21, ist es a priori nicht völlig sicher auszumachen, ob *šaku-ni-* nur mit *šakui-* »Augen« zusammenhängt oder vielleicht nur unter dem Einfluss desselben steht. Jedenfalls aber muss Nr. 5 von *šakui-* »Augen« getrennt werden.

Vgl. zuletzt über diese Wörter Kronasser 124 (*šakuni-* kann Weiterbildung von *šakuwa* sein, Parallelbildung zu *altanni-* »Quelle«) und 221 (zum Suffix *-nni-*).

^{29a} Also etwa **soqʷā-šor-* mit ähnlichem Suffix wie *nah-šar-att-* »Furcht, Ehrfurcht« und *nah-šar-ija-* »sich fürchten« von *nahh-* »fürchten«; im Luwischen entspricht nach Laroche, *D. louv.* 84 *šahui-* »régulier, normal« mit kürzerem Stamm und genau dasselbe Suffix enthaltend *šahui-dara-* ds. (semasiologisch noch unsicher).

(7) ohne klare Etymologie sind: *akugalla*- ein Gefäß mit Wasser zum Händewaschen,^{29b} *gullakuwant*- viell. »verunreinigt«, *lalakueša*- neben *lalaweša*- »Ameise«, *šakuwannant*- viell. »zögernd, langsam«, *šakuwandarija*- »ungefeiert bleiben«, *šarikuwa*- Bezeichnung einer niederen Bevölkerungs- und Soldatenklasse, *šekunu*- neben gewöhnlichem *šeknu*- wahrsch. »Rock, Mantel«; lautmalend *akuwakuwa*- »Frosch, Kröte«;

2. Fälle, wo ein idg. *-t- oder *-q- bzw. *-k'- unmittelbar vor einem -w- stand:

(8) *idalu*- »böse, schlecht« steht neben luw. *adduwal(i)*-, hgl. *atuwata*-ds., muss also zwischen -d- und -l- einst noch einen w-Laut gehabt haben: ich habe demzufolge ein urhethitisches **etwolu*- postuliert, wo das *-t- dem luw. -dd- entspricht und somit in der historischen Form als -tt- bzw. -dd- erscheinen sollte; nur das unmittelbar folgende -w-, das später vom folgenden *-o- absorbiert wurde, kann für die so konsequente einfache Schreibung des historischen -d- verantwortlich gemacht werden; weitere Ausführungen und Etymologie bei Čop, *SLR. Lingu.* 8, 1955, 59 ff.;

(9) *aku*- »spitzer Stein, Klippe«, zu lat. *acu*-s »Spitze, Nadel« usw., idg. **ak'*- »scharf, spitzig, kantig«; man muss in Betracht ziehen, dass die hethitischen u-Stämme, wenn substantivisch, in den meisten Kasus Stammauslaut -w- und nicht -aw- aufweisen!³⁰

Wie man sieht, müssen alle hier unter 1 und 2 gegebenen Fälle mit intervokalischer Konsonantengruppe Verschlusslaut + w gesprochen worden sein; dass dies wohl auch für den ererbten Labiovelar zutreffend ist, erhellt aus der umständlichen Bezeichnungsweise -kuw-, die es wohl erkennen lässt, dass der labiale Nachschlag sehr stark war und auch dem gutturalen Element folgte, nicht gleichzeitig mit ihm ausgesprochen wurde, wie es sich für einen richtigen Labiovelar ziemte; die einfache Schreibung des Verschlusslautes in solcher Stellung erklärt sich also unmittelbar aus dem Einfluss des folgenden w-Lautes; es ist wohl anzunehmen, dass die idg. Tenuis, die zu einem starken Verschlusslaut werden musste, vor -w- etwas reduziert oder besser leniert wurde, wodurch dasselbe Endergebnis wie bei den reinen Medien zustandegebracht werden musste. Dass nun diese meine Vermutung richtig ist,³¹ erhellt daraus, dass auch das Luwische, Hieroglyphische und Palaische wenigstens beim Zusammenstoß von uridg. *-q- und *-k'- mit -w- wie auch im Falle von uridg. **qʷ*-, das hier ebenso wie im Hethitischen wohl zu **k* + w entwickelt wurde, gewisse Störungen in der Entwicklung des Verschlusslautelementes bzw. Abweichung desselben von dem gewöhnlichen Entwicklungsgang hervorscheinen lassen; so wird im Wortinlaut, vor allem in intervokalischer Stellung, schon im Luwischen des II. Jahrtausends idg. **qʷ*- gewöhnlich zu -w-: luw. *t/dawi*-

^{29b} Eine Vermutung, die zu lat. *aqua* »Wasser« führt, bei Carruthers, *Lg.* 9, 1933, 153 f.

³⁰ Vgl. dazu Laroche, *RHA.* 15, fasc. 60, 1957, S. 26 (zur Etymologie) und S. 29 Anm. 53 (wo er meine hier im Text dargelegte und schon *RHA.* 13, fasc. 57, 1955, 68 veröffentlichte Regel anerkennt und auf *aku*- anwendet).

³¹ Sie wurde schon mehrmals kurz angedeutet, s. Čop, *Zbornik Fil. fak.* II, 1955, 401 f.; *SLR. Lingu.* 8, 1955, 65 f.; *RHA.* 13, fasc. 57, 1955, 68. Vgl. Fn. 30.

»Auge« = heth. *šakuwa/i*;^{31a} aber auch eine Art Zwischenstufe scheint mehrmals vorzuliegen: *-hw-*; so in: luw. *šahuidaran* »richtig« = heth. *šakuwaššaran*;³² in der luwischen Entsprechung von heth. *maninku*- usw. »kurz, nahe« scheinen sogar alle drei möglichen Entwicklungsstufen vorzuliegen, was allerdings wohl nur graphisch ist (Ausdruck einer uns nicht bekannten Lautgruppe mit sehr schwach gebildetem Verschluss vielleicht im Kehlkopf): *mannakun(n)i*-, *mannahunni*- und *mannahuwanni*-, *mannawanni*-.³³ Ganz ähnlich scheint das Palaische diesen Laut behandelt zu haben, zumindest in der Entsprechung des heth. Verbums *eku*- »trinken«: *ahuwanti* »sie trinken«, Inf. *ahuna* usw.³⁴ Das spätere Hieroglyphische scheint in der oben beschriebenen Art sogar das anlautende idg. **q*^w- geändert zu haben, wenn man das Relativzeichen richtig als *hw(a)* liest.³⁵

Allerdings ist es wohl zu merken, dass das Luwische mit dem vorhistorischen **tw*- anders als das Hethitische umgegangen zu haben scheint, wie schon das oben erwähnte luw. *attuwal(i)*- usw. gegenüber heth. *idalu*- vermuten lässt; so ist auch das Wort *šapidduwa*- viell. »schrecklich« mit Glossenkeil versehen und somit aus dem Luwischen oder einem verwandten Idiom genommen.³⁶

Der hier als entscheidend dargestellte Einfluss von *-w*- auf den vorhergehenden Konsonanten wird unten nochmals zur Sprache kommen, s. D II.

3. Man kann nun aber nicht um die Tatsache umhin, dass es eine ziemlich bedeutende Anzahl von Ausnahmen von der Regel idg. intervokalisches

^{31a} Diese Gleichung hat Laroche, *RHA.* 16, fasc. 63, 1958, 108 f. aufgestellt, leider ohne von einer gemeinsamen Grundform für den ganzen Lautstand beider Glieder auszugehen zu wagen; er denkt für luw. *t*- und heth. *š*- diesmal an verschiedene Präfixe. Dabei muss er got. *saihwān* fernhalten und direkt an **oq*^w- anknüpfen. Alles dies ist unnötig, wie ich hoffentlich an einer anderen Stelle ausführlicher zeigen werde.

³² S. oben Fn. 29 a).

³³ Lit. bei Laroche, *D. louw.* 68. Wenn die Gleichung richtig ist, so muss man auch Verlust des Nasals der zweiten Silbe annehmen, was notwendigerweise zur Annahme einer Übergangsstufe mit stark spirantischer Aussprache des einstigen Verschlusslautes *-k*- führt. Solche Prozesse scheinen aber im Luwischen ziemlich häufig gewesen zu sein; mehr anderswo.

³⁴ S. Kammenhuber, *RHA.* 17, fasc. 64, 1959, 37 (mit Lit.) und 71. Sie nimmt richtig intern palaischen Lautwandel für *-kw*- zu *-hw*- an, jedoch zu flott (sie erinnert an das gelegentlich belegte Schwanken von *-k*- und *-h*-; hier aber gewiss unter dem Einfluss von folgendem *-w*-!) und etwas zu schmal: *-kw*- ergab *-(h)w*- auch im Luwischen, der Wandel war also nicht auf einen Dialekt beschränkt; wie wir sehen, muss aber auch das Hethitische wenigstens an der ersten Phase derselben Tendenz teilgenommen haben! Auch Kronasser a. O. 98 spricht von Schwankungen bzw. vom Schwanken. Allerdings erweckt die Schrift einen solchen Eindruck, aber in der Aussprache gab es wohl eine einheitliche Lautung; der Ausdruck Schwanken ist m. E. nur ein Zeichen unseres Unwissens bzw. unserer Unbekümmertheit darum, was aus der schwankenden Orthographie herausgeschält werden kann.

³⁵ Dazu Laroche, *BiOr.* 11, 1954, 124 und vor allem *Les hiér. hitt.* I 170, 174, 175 f.

³⁶ Es könnte also im Luwischen vor *-w*- nachträglich eine Verschörfung der Aussprache des Verschlusslautes eingetreten sein, etwa in Form von Verdoppelung wie oft im Germanischen (got. *nakwad*- »nackte« — ahd. *naccot*, *nahhut*).

*-q^w- = heth. -kw- (nicht -kkw-) gibt. Wir werden sie einzeln besprechen müssen:

(1) *pakku-* »zerstampfen« ist allerdings unserer Regel kaum gefährlich, wenn es auch als **pakkw-* gelesen werden könnte: es ist ein expressives Wort, wo der Verschlusslaut besonders stark artikuliert wurde; vgl. aber auch oben B I d);

(2) über diejenigen Fälle, wo der labiale Nachschlag des einstigen Labiovelars durch besondere Lautwandel schon frühzeitig verloren ging, sprach ich schon oben B I e);

(3) es gibt eine kleinere Gruppe von Fällen, wo man als Vertreter des indogermanischen Labiovelars *-q^w- ein -kku- vorfindet; alle sie enthalten unmittelbar hinter diesen Lauten ein -s-:

(3 a) *eku-* »trinken« hat im Iterativ die Form *akku-šk-*;

(3 b) das Verbum *tekkušša-* »zeigen« mit *tekkuššanu-*, *tekkušnu-* ds. hat Goetze, *Lg.* 27, 1951, 471 Fn. 12 zu av. *daś-* »lehren« usw. gesetzt, wodurch ein uridg. **deq^w-s-* zutage tritt; weitere Erörterungen darüber bei Čop, *ŽA.* 3, 1953, 179 f., 192;

(3 c) vielleicht gehört in diesen Zusammenhang auch *pakkušš-umar* etwa »Stössel beim Mörser«, doch ist genaue Etymologie noch unbekannt.^{36a}

Es ist ohne Schwierigkeiten sofort klar, dass man die doppelte Schreibung des k-Lautes in diesen drei Wörtern einzig und allein der Wirkung des unmittelbar darauffolgenden -s- zuzuschreiben hat; diese drei Beispiele sind also mit *wakkiš*, *wakkišk-* oben A am Ende ganz parallel! Ein ähnlicher Fall auch unten C II c);^{36b}

Die bisher genannten Ausnahmen von der Sturtevantischen Regel konnten sie nicht erschüttern, denn sie liessen sich mit speziellen Tendenzen der hethitischen Lautentwicklung einwandfrei erklären. Anders steht es mit den übriggebliebenen Ausnahmefällen.

b) das indogermanische Suffix zur Bildung der Nomina agentis, *-tel-, ergab im Hethitischen -*ttalla-*, doch ist die Zahl der Belege mit doppeltem -*tt-* sehr gering in Vergleich mit denjenigen mit einfachem -*t-*; zur ersteren Gruppe gehören: (Bedeutungen findet man in Friedrichs *HW.*) *halwa-*, *kuššana-*, *išjahheška-*, *manijahheška-*, *uškiška-*, *weheška-*, *wešuriška-*; zur zweiten: *aršana-*, *ašuša-*, *halija-*,^{36c} *haluga-*, *hantitija-*, *huja-*, *hukma-*, *išhama-*, *gagati-*, *kupija-*, *kuššanija-*, *manijahha-*, *palwa-*, *piška-*, *uškiška-*, *uwa-*, *weška-*, *wešuriška-*, *zilupurija-*, (Friedrich, *HW. Nachträge*) *irhui-*, (Ders., *HW. Erg.* 1) *aurija-*, *šašalpa-*; die Ratio für diese »Spaltung« ist schwer zu entdecken; man könnte vielleicht auf verschiedene Akzentverhältnisse hinweisen, wobei vor allem die fünf Bildungen auf -*ška-ttalla-* sehr leicht mit verbalem, auf dem thematischen Vokal unmittelbar vor -*ttalla-* ruhendem Akzent gesprochen wurden; man darf aber bei so langen Wörtern, wie unsere sind, auch nicht ein-

^{36a} Zu *pakku-* »zerstampfen« oben Nr. 1?

^{36b} Vgl. zu solchen Fällen schon Čop, *ŽA.* 3, 1953, 175; *Zbornik Fil. fak.* II, 1955, 401 f.; *RHA.* 13, fasc. 57, 1955, 67 f.

^{36c} Auch -*ttalla-*, wie auch sonst noch Schwankungen.

mal erwarten, dass alle Konsonanten dem Schreiber ebenso scharf hörbar waren wie in kürzeren!

c) noch interessanter, aber nicht so schwierig ist das Suffix der Nominal- und Verbalabstrakta (z. T. konkretisiert) *-tar*:³⁷ wie es ausgemacht ist, ist es mit ausseranatolischen Suffixen mit anlautendem *-t-* zu vergleichen: heth. *i-tar* »Weg« = lat. *i-ter*, toch.A *y-tār*, B *y-tār-ye* ds.; apers. inf. auf *-tan-aiy* usw.;³⁸ in Übereinstimmung mit Sturtevant's Regel erwartet man natürlich die Schreibung *-ttar*; diese kommt aber geradezu verzweifelt selten vor, und zwar nach Kammenhuber, *MIO.* 3, 1955, 353 in den drei Bildungen auf *-attar*: *artattar* (Bedeutung unklar), *karšattar* »Verschneidung, Absonderung, Abteilung, Abschnitt« (Verbalabstraktum zu *karš-* »abschneiden usw.«) und im fremden (mit Glossenkeil versehenen) *pašattar* »Schluck« (jedenfalls also auch Verbalabstraktum, zu *paš-* »schlucken«); sonst werden alle Abstrakta absolut regelrecht mit einfachem *-t-* geschrieben, auch solche, die vor dem Dental einen anderen Vokal als *-a-* haben, vgl. *i-tar* oben (sehr selten, vgl. Kammenhuber a. a. O.); dieser Umstand kann die Forscher dazu bewegen, in diesem Suffix eher ein idg. *d*-haltiges Formans zu suchen, was aber in Betracht des vereinzelt *karšattar*, der sicheren Gleichung *i-tar* = lat. *i-ter* und der so klaren ausserhethitischen Entsprechungen in einem mehr isolierten bzw. verbauten Zustand wohl falsch ist;³⁹ die übrigen Forscher sehen darin eine Bestätigung ihrer negativen Stellungnahme gegenüber der Sturtevant'schen Regel.⁴⁰

Man darf jedoch nicht übersehen, dass die Flexion dieser Abstrakta doch derart ist, dass der *t*-Laut in den meisten Formen verändert wird: in den obliquen Kasus befand er sich unmittelbar vor *-n-* und in den meisten Bildungen wurde er zu *-n-* assimiliert: *huišwatar* »Leben«, Gen. *huišwa-nn-aš*, Dat.-Lok. *huišwa-nn-i* usw.⁴¹ Gerade dieser Assimilationsprozess ist aber m. E.

³⁷ Umfangreiche Behandlung von *atar*-Abstrakta in Kammenhuber, *Stud. z. heth. Infinitivsystem* passim (*MIO.* 2, 1954, 44 ff., 245 ff., 403 ff.; 3, 1955, 31 ff., 345 ff.; Indices 4, 1956, 40 ff.), vor allem *MIO.* 2, 1954, 418 ff. und 3, 1955, 349 ff.

³⁸ Vgl. zu allen Beziehungen Benveniste, *Orig.* I 103 ff.

³⁹ Sturtevant, *CGr.* 71, der beinahe dieselbe Erklärung von *-t-* gibt, wie sie hier oben im Text folgt, sieht in dem *-attar* von *karšattar* ein fremdes (luwisches) Element, als ob sich im Hethitischen alle Nomina mit unserem Suffix der lautlichen Ummodellung fügen müssten. So stark ist der Einfluss der Schreibung auf heutige Forscher!

⁴⁰ So Kammenhuber, *MIO.* 3, 1955, 352 mit Fn. 19.

⁴¹ Ausnahmen von dieser Regel bei Kammenhuber, *MIO.* 2, 1954, 439 Fn. 93, 6; warum luwische Beeinflussung so nötig sei, ist mir nicht klar; die Infinitive auf *-anna* haben trotz ihrer genetischen Verwandtschaft mit den Abstrakta auf *-atar* wohl kaum das Recht, über die Flexion der Abstrakta etwas auszusagen, da sie frühzeitig isoliert wurden und so eigene Wege gingen, wenn *-tn-* in den Abstrakta sogar überall bewahrt geblieben wäre. Alle vier Wörter, die regelrecht *-tn-* aufweisen, *haratar haratn-* »Ärgernis, Anstoss«, *huitar huitn-* »Tierwelt, Getier, Vieh, Wild«, *ijatar ijatn-* »Fülle, Überfluss« und *udne* »Land«, zeigen doch ihr *-tn-* unmittelbar hinter dem Vokal der ersten Wortsilbe, denn auch *haratar* kann zweisilbig gewesen sein, */hratar/*; diese schon mehrmals beobachtete Einschränkung der Assimilation von **-tn-* sollte auch bei Kammenhuber Aufnahme finden.

imstande, die so ständige einfache Schreibung im Nom.-Akk. Sg. (und Pl.) zu erklären: es handelt sich um eine allgemeinsprachliche Erscheinung, dass das *-t-* vor *-n-*, wenn es sich auf dem Wege zur Assimilation befindet, zuerst zu *-d-* werden muss; so musste unser **huišwatn-* zuerst zu **huišwadn-* und erst daraus zu *huišwann-* schreiten; und in der Stufe mit **-dn-* wurde dies **-d-* auch in den Nom.-Akk. statt des dort bestehenden **-t-* eingeführt, eine Erscheinung, die auf dem schon wieder allgemeinsprachlichen Prozess der Ausgleichungstendenz innerhalb desselben Paradigmas fusst — eine solche macht sich besonders im Hethitischen überall, auch beim Verbum, merken!! — und besonders starke Unterstützung darin fand, dass fast alle unsere Abstraktbildungen, d. h. mehrere Hunderte, von Anfangs an keinen Vokal zwischen *-t-* und *-n-* hatten, somit kaum mehr als ein Prozent solcher Bildungen *-t-* (später graphisch *-tt-*) im Nom.-Akk. ungefährdet erhalten konnte.^{41a}

Als unwiderleglicher Beweis für Richtigkeit obiger Annahme dient der Umstand, dass es eine ganz kleine, aber nur sehr häufige Wörter enthaltende Gruppe der Heteroklita auf Nom.-Akk. *-tar* mit *-t-* + *-n-* in den Kasus obliqui gibt, die statt der Lautgruppe **-tn-* eine Lautfolge **-tan-* in den Kasus obliqui aufweisen: sie kennen dabei keine einzige Form mit einfach geschriebenem *-t-*, sondern werden stets mit *-tt-* geschrieben, auch im Nom.-Akk.!!

(1) *karš-attar* (zur Bedeutung s. oben!), Dat.-Lok. *karš-attani*;

(2) *kuttar* »Schulter, Oberarm usw.«, Dat.-Lok. *kuttani*, Instr. *kuttanit*, mit der Ableitung *kuttan-alli-* »Halskette«, zu lat. *guttur* »Kehle«;⁴² warum man dies Wort nicht als das Suffix *-ttar* enthaltend anerkennen will,⁴³ ist mir nicht ganz klar; es enthält ja doch keine idg. Wurzel **geut/d-*, sondern ganz so wie die lateinische Entsprechung das einfache **gēu-* »biegen, krümmen, wölben«, vgl. Pokorny, *Idg. EW.* 393 ff., vor allem 394;

(3) *uttar* »Wort, Rede usw.«, Gen. *uddanaš*, Dat.-Lok. *uddani*, Abl. *uddana(a)*, Instr. *uddanit*, *uddanta*, Pl. Nom.-Akk. *uddār* usw., dazu die Ableitungen *uddan-ant-* »Wort, Ding, Sache«, *uddan-ija-* »besprechen, beschwören« (neben wohl jüngerem *uddan-allija-*, wo das Iterativum allerdings *utn-all-išk-* geschrieben wird),⁴⁴ gehört eigentlich nicht hierher, wenn es wurzelhaftes *-tt-*

^{41a} Ganz dieselbe Erklärung bei Sturtevant, *CGr.*² 71 f., der aber die auf *-ttar* endenden Fälle zu wenig beachtet.

⁴² Vgl. noch bei Pokorny, *Idg. EW.* 394 mnd. *koder*, nhd. dial. *Köderl*, *Goderl* »Unterkinn, Kropf«, die aus **gu-t-ro-* herzuleiten sind und zum heth.-lat. **gēu-tr* (*-r* sonantisch) in ganz demselben Verhältnis stehen wie gr. *hýd-ro-s* »Wasserschlang« zu *hýdōr* und heth. *wat-ar* »Wasser«!

⁴³ Kammenhuber, *MIO.* 3, 1955, 353 Fn. 22; *Cor. Lingu.* 104. Aber alles, was Pokorny, *Idg. EW.* 394 unter **gēu-t-*, **gu-t-* anführt, ist derart, dass es an suffixalen Charakter von *-t-* denken lässt; eine Wurzelform auf *-t-* gibt es dann nicht, auch nicht in der Form **gw-ēt-* (bei Pokorny a. O. 481), da auch hier entweder mit Suffixen **-eto-*, **-etu-* auszukommen ist, oder aber eine besondere Wurzel **gwet-*, die nichts mit unserem **gēu-* zu tun hat, vorliegt.

⁴⁴ Zu den bei Friedrich, *HW.* 237 verzeichneten Etymologien noch die Verknüpfung mit got. *waih-ts* »Sache« bei Sturtevant, *CGr.*² 71; ein **uk-tar* konnte ebenso leicht historisches *uttar* ergeben, wie z. B. neben *galak-tar* auch einmal *galattar* vorkommt (zu letzterem Kammenhuber, *MIO.* 2, 1954, 418).

hat, wie gewöhnlich angenommen wird;⁴⁵ vgl. oben B I b) 1; aber es besitzt dieselbe heteroklitische Flexion wie unsere Abstrakta, hat also vollkommen das Recht, in unserer Frage seine Stimme zu erheben, denn auch bei ihm kann man ein einfach geschriebenes *-t/d-* erwarten, wenn es wirklich mit der Schreibung und wohl auch mit der Entwicklung des fraglichen idg. Dentals so wäre, wie es Kronasser auslegen will;

(4) sehr interessant ist die isolierte Genitivform *huittaš* vom Substantivum *huitar* »Tierwelt, Getier, Vieh, Wild«; die gewöhnliche Flexion ist Gen. *huitn-aš*, Instr. *huitn-it*, also ganz parallel derselben unserer Abstrakta;⁴⁶ die Form *huittaš*, mag man sie erklären, wie man sie will, entbehrt schon wieder des Stammauslautes *-n-*, wodurch es möglich wurde, den Dental in ursprünglicher Lautung, d. h. derjenigen, die in der doppelten Schreibung seinen Ausdruck findet, zu erhalten!!⁴⁷ das nun einfache *-t-* enthaltende *huitar* war wohl von *huitn-* abhängig, da ja *huittaš* ganz aus dem Rahmen der Flexion ausfiel, übrigens wahrscheinlich nur eine literarische, nicht mehr lebendige Form war;

(5) lehrreich ist auch das Verbum *šijattarija*, *šittarija* »etwas besiegeln«, das von *šijatar*, Gen. *šijannaš* »Siegel« abgeleitet wurde; im Verbum, das auf ein **-tr-je/o-* mit sonantischem *-r-* zurückgeht, konnte sich der Einfluss der **tn-*Formen nicht mehr durchsetzen, da es formell aus dem System ausfiel.

So kommen wir zum Schluss, dass auch das Suffix *-tar* ganz gut, ja sogar besser als mancher andere Fall, mit Sturtevant's Regel übereinstimmt; man braucht nur nicht vor den Tatsachen die Augen zu verschliessen.

d) oben B I d) haben wir mehrere Iterativa kennengelehrt, wo das idg. **-k'-* in der Lage ist, als doppelt geschriebenes *-kk-* zu erscheinen; davon machen gewichtige Ausnahmen m. W. nur *hešik-* (neben *hašk-*) von *hašš-*, *heš-* »öffnen«, *hurzak-* bzw. *huwarzak-* von *hurta-* bzw. *huwarta-* »verfluchen« und *ši(p)panzak-* von *ši(p)pand-* »spenden, Gussopfer darbringen«; sie weisen nämlich ein stets einfach geschriebenes *-k-* auf; immerhin sind diese Fälle nicht besonders beweisend, denn in einer Konsonantengruppe *-ntsk-*, *-rtsk-*, die der Schreiber hörte, konnte doch der schliessende Konsonant nicht immer als doppelter Schreibung bedürftig erscheinen; *hešik-* ist aber auch in anderer Hinsicht völlig unklar (ein Stummvokal zwischen *-š-* und *-k-* ist ja hier völlig überflüssig!); übrigens könnte man wenigstens bei *hurzak-*, *huwarzak-* auch an Auswirkung des Bartholomaeschen Gesetzes denken, wenn man das Grundverbum mit Recht zu lat. *verbum*, d. Wort usw. stellt;⁴⁸ idg. **Hwrđh-sk'-* sollte

⁴⁵ Vgl. die Etymologie Pedersens bei Friedrich a. a. O.

⁴⁶ Dazu Kammenhuber, *MIO.* 2, 1954, 439 Fn. 93, 6; die Form *huittaš* fehlt bei Friedrich, *HW.* 72.

⁴⁷ Am besten tut man, wenn man *huittaš* als einen Gen. vom Typus av. *xvəng* aus **swan-s* »der Sonne« nimmt: **huittan-s* kann und muss zu *huittaš* geführt haben; zu einem ähnlichen Fall Čop, *Die Sprache* 6, 2 Fn. 4.

⁴⁸ Sturtevant, *CGr.* 2 62 usw.; anders Pedersen, *Hittitisch* 39 (zu ai. *vratā-* »heiliges Gelübde«, sl. *rota* »Eid«, formell schwächer, da *-t-* hier wohl nominal).

**Hwrdzg'h-* ergeben, wodurch ein Guttural entstand, der in der historischen Zeit mit einfacher Schreibung ausgedrückt wurde; in *ši(p)panzak-* könnte auch ein ähnlicher Einfluss von dem *-d-* des Grundverbums aus stattgefunden haben, man hätte also vorhistorisch ein **spandzg'-* geschaffen!

e) somit kommen wir zur letzten Ausnahme, zum Verbum *wek-* »wünschen, erbitten, verlangen«, das längst mit ai. *vaš-mi* »wünschen«, gr. *hekō'n* »willig« identifiziert wurde, somit ein idg. **wek'-* vorstellt und mit doppeltem *-kk-* geschrieben werden sollte; nun kommt aber in der Flexion des Grundverbums die zu erwartende Schreibung nur äusserst selten vor, m. W. nur in der 3. Pl. *wekkanzi* (neben *wekanzi*); sonst herrscht einfaches *-k-*: *wekun* und *wekwen*, *wekir* im Prät., *wekant-* im Part., *wekuwar* im Verbalsubst., *wekišk-* im Iter.; diese Schreibung ist allerdings recht schwierig, da es sich um eines der klarsten Wörter mit idg. Tenuis handelt; trotzdem könnte man Erklärungsmöglichkeiten anführen, die imstande sind, wenigstens zum Teil diese Besonderheit zu erklären: einerseits könnte man an eine Wurzelvariante mit **-g'-* denken, die ja nicht unmöglich ist;⁹ da aber *wekkanzi* doch an idg. **-k'-* denken lässt, wird man an eine teilweise erst hethitische Umwandlung der auslautenden Tenuis in der Richtung gegen Media glauben können, so vor den Endungen *-mi*, *-weni*, *-wen*, *-war*; auch Beeinflussung unseres Verbums durch das Paradigma der beiden Stämme *huek-* (darüber unten C I c) kommt in Betracht; und schliesslich kann auch die ständige Anwesenheit von *-e-* von Einfluss auf die Aussprache von *-k-* gewesen sein, denn es ist wirklich sehr interessant, dass unsere Wurzel, sobald sie den Vokal *-a-* erhält, in ganz erwartungsmässiger Weise mit doppeltem *-kk-* geschrieben wird: vgl. das iterative *we-wakk-* oben B I d)! (vgl. *wewakki*, *uwakkizzi*, *wewagganzi* im Präs., *wewakkinun*, *wewakkit* im Prät., *wiwakkitin* im Imper.!!)

Alles in allem, die Sturtevantische Regel kann durch keine richtige Gegenbeweise erschüttert werden.

C.

Um die Wörter, die indogermanische Mediae aspiratae enthalten, ist es etwas anders bestellt; denn hier kommen wirklich so viele Ausnahmen vor, dass die Sturtevantische Regel sehr gefährdet wird; doch auch hier müssen wir das Material allseitig beleuchten, bevor wir so entscheidende Schlüsse daraus ziehen.

I. Es gibt zahlreiche Fälle, wo eine idg. Media aspirata der Sturtevantischen Regel gemäss im Hethitischen durch einfach geschriebenen Verschlusslaut vertreten wird:

a) idg. **bh-* enthalten:

1. mit historischem *-e-* davor:

⁹ Schon ursprachlicher Wechsel zwischen Tenuis und Media im Wurzelauslaut ist eine häufige Erscheinung, vgl. Brugmann, *Grdr.*² I 2, 629 ff.

(1) *karap-* »fressen, verzehren«, zu idg. **g(w)rebh-* »verschlingen« in gr. *bráptō* usw.,⁵⁰ bietet viele Formen, die auf Ablautstufe **g(w)rēbh-* zurückgehen: Präs. 3. Pl. *karipanzi*, Prät. 3. Sg. (*karipta* und) *karipaš*, 3. Pl. *karēpir*, Imper. (2. Pl. *karipten*), 3. Pl. *karipandu*, Part. *karipant-*, Inf. I *karipuwanzi*. Iter. *garipišk-*;

(2) *gip-eššar* »Elle«, wenn es auf idg. **ghebh-* (gewöhnlich **ghabh-*) »fassen, nehmen« zurückgeht, was wohl in allen Stücken ganz einwandfrei ist, vgl. zur Bedeutung lit. *gabana* »Armvoll«, *gebėti* »imstande sein«, urspr. »fassen«;

(3) *nepiš-* »Himmel«, zu idg. **nebhes-* »Nebel, Wolke, Himmel«;

(4) *tepu-* »wenig, gering«, zu ai. *dabhnōti* »beschädigt, versehrt usw.«, *ā-dbhuta-* »wunderbar«;

(5) ein Beispiel mit idg. Suffix **-bho-* oder **bhā-* steckt wohl in *šepa-* »Garbe«, das in **še-* aus idg. **sē(i)-* »binden« und unser Suffix zu zerlegen ist, Čop, *Die Sprache* 6, 1960, 6 Fn. 14;

2. nach anderen Vokalen:

(6) *dapija-* »ganz, all«, zu idg. **dhabh-* »passend fügen, passend«;⁵¹

(7) *apā-* »jener«, wovon *apija* »dort, damals«, irgendwie mit idg. **e/o-* »er usw.« und dem Suffix **-bho-* zusammenhängend;⁵² obwohl auch andere Auffassung möglich ist, die ich hier nicht vorlege, die aber ebenso wie die gegebene mit idg. **bh-* rechnet;

(8) ein Adverbialsuffix **-bhi* oder **-bhei* steckt in *kuwa-pi* »wo(hin)«, wann, irgendwo(hin) usw.«, zu lat. *ubi* »wo«;

b) idg. **-dh-* enthalten:

1. mit historischem *-e-* davor:

(9) *weda-*, *wete-* »bauen«, zu got. *ga-wīdan* »verbinden«;

(10) die ein *-d-* enthaltenden Endungen der Pronominaldeklinaton, z. T. auch in echten Adverbien: Dat.-Lok. Sg. *-di* und *-d-ani*, Abl. Sg. *-d-az*, auch *-d-iz*, Instr. Sg. *-d-anda*, Dat.-Lok. Pl. *-d-aš* usw. stehen fast immer nach einem auf *-e-* auslautenden Pronominalstamm: z. B. *e-di* »ihm«, auch Adv. »jenseits«;

⁵⁰ Hsch. *bráptēin*. *esthēin* u. a. Glossen, dazu schwed. *kräpva* »Kropf der Vögel« und dessen germanische Verwandte, nach Belardi, *Ric. Lingu.* 1, 1950, 123 Fn. 3, 144; seine Grundform **gwer-p-* genügt leider keinem der herangezogenen Wörter, auch nicht dem hethitischen; (zu germanischen Wörtern auch Petersson, *Balt. u. Slav.* 72: zu lit. *gróbas* »Darm«; zu letzterem vgl. jedoch Fraenkel, *Lit. EW.* 165 f.); das hethitische Verbum findet erst hier gute Anknüpfung, die eine mit idg. **bh-* erweiterte Wurzelform bietet; ob das hethitische *k-* aus idg. **gw-* erklärt werden kann (etwa durch Dissimilation gegen den auslautenden Labial? oder fiel der labiale Nachschlag zwischen *k-* und *-r-* weg?) oder nicht, ist nebensächlich, denn auch mit idg. reinem Velar **g-* kann man auskommen. Gr. *b-* kann sekundär sein.

⁵¹ Identisch entweder mit ags. *ge-dēfe* »passend« aus **ga-dōbja-*, idg. **dhābh-jo-s-*, oder mit sl. *dobljǫ* »bester« aus idg. **dhabh-jo-s-*; zur Bedeutung vgl. ags. *geador* usw. »zusammen« zu afries. *gadia* »vereinigen«, ahd. *gi-gat* »passend« usw.

⁵² Nach Pedersen, *Hittitisch* 50 f., 167 auf Grund des Adverbs *apija*, das näher zu lat. *ibi* gehören soll, aufgewachsen; *a-* aus **e-*; schwerlich richtig, da schon formell *apija* vom richtigen Adverb *kuwa-pi* abweicht! Auch Kronasser will darin demonstratives **e/o-* und ein *bh-* Suffix sehen, vgl. *Indoeuropeo e protostoria* 82.

hinüber, weg», *e-dani* »(bei, auf, in) ihm«, *e-de/iz* »aus ihm« und »von jenseits«, *e-daš* »(bei) ihnen« usw.; alle genannten Suffixe gehen auf idg. Adverbialsuffixe mit **dh-* zurück, vgl. ai. *á-dhi* »auf«, *kú-ha* »wo« = sl. *kòde*, gr. *-thi*, *-the*, *-then*, *-tha* usw.;⁵³

(11) hier möchte ich noch die zwei verbalen Zusammensetzungen *pe-hute-* »hinschaffen, hinführen« und *u-wate-* »herbringen« erwähnen, die in ihrer historischen Form lieber zum Pkt. 2 gehörten, die jedoch gemäss der einzig richtigen Verknüpfung mit lit. *vedu*, sl. *vedō* »führe« einst vor *-t-* ebenfalls *e-* gehabt haben dürften, also aus älterem **pe-wete-* und **u-wete-* herzuleiten sind; es besteht aber noch eine weitere Schwierigkeit: die in lit. *vedu* usw. enthaltene Wurzel kann mit idg. **dh-*, aber ebensogut mit idg. **d-* angesetzt werden: unsere Komposita könnten demnach auch zu A b) gestellt werden;

2. nach anderen Vokalen:

(12) *ateš* »Beil«, zu ags. *adosa*, *adesa* »Axt, Beil«, Čop, *Zbornik Fil. fak.* II, 1955, 406 f.;

(13) *miti-*, *mitā-* »rot«, zu sl. *mědō* »Kupfer« usw., Čop, *SlR.Lingu.* 11, 1958, 27 ff.⁵⁴

c) idg. **gh-* oder **g'h-* enthalten:

1. mit historischem *-e-* davor:

(14) *tekan* »Erde«, zu toch. A *tkan*, gr. *khthō'n* ds. usw.;

(15) mit sekundär aus **gwh-* dissimiliertem **gh-* *huek-* »beschwören, Beschwörung sprechen«, zu idg. **(H)ewegwh-* »feierlich, rühmend, prahlend sprechen usw.«, Čop, *RHA.* 13, fasc. 57, 1955, 63 f.;

(16) mit ebensolchem **gh-* *huek-* »schlachten, abschlachten«, zu idg. **(H)wegwh-* »spitz, bohren, stechen« in apers. *ud-avadžam* »ich stach aus« usw., Čop a. O. 64 ff.;⁵⁵

⁵³ Warum einige Forscher so hartnäckig bei idg. *d-*Formantien (ai. *ka-dā* »wann« usw.) beharren, die ja viel engere Funktionen aufweisen, ist mir unklar. So ist für idg. **d-* noch Sturtevant, *CGr.* 2 111.

⁵⁴ Bayleys Verknüpfung mit sak. *mīñ-jūna-* »rotfarbig« (bei Friedrich, *HW. Erg.* 2, 18) ist mit meiner Etymologie gut verträglich; unsere Farbwurzel muss dann auf das iranische Gebiet ausgedehnt werden, was den Wert aller dieser Verknüpfungen bedeutend erhöht.

⁵⁵ Die Nummern 15 und 16 haben auch andere Anknüpfungen erlitten; so Nr. 15 auch zu idg. **wegw-* »sprechen«, so Sturtevant, s. Friedrich, *HW.* 70; doch erwecken Bedenken α) das einfache *-k-* (auch wenn aus **qw-* irgendwie dissimilatorisch entstanden, spricht es gegen die Regel im Kapitel B I e) und β) die in **wegw-* allgemein profane Bedeutung. Beide *huek-* zusammengefasst und zu idg. **weiq-* gestellt von Holt (und Goetze), für diese Deutung zuletzt Kammenhuber, *KZ.* 77, 1961, 64 f.; dagegen ist zu sagen, dass wenigstens die lautliche Seite der hethitischen Verba entscheidend widerspricht: ein vorsichtiger Forscher kann doch nicht alle lautlichen Merkmale des untersuchten Wortes einfach übersehen, hier aber gibt es wenigstens zwei gewichtige Unstimmigkeiten: das einfach geschriebene *-k-* (mag Kammenhuber gegen Sturtevant's Regel noch so viel reden, obige Ausführungen zeigen zur Genüge, wie nichtig alles solche Nörgeln ist) und der Ablaut *-we-/u-* (wenn man mit Kammenhuber sagt, dass der Ablaut **ei/i* im Hethitischen abhanden gekommen ist, so ist man dazu verpflichtet, wirkliche Ersatzformen desselben nachzuweisen, natürlich auf Grund einwandfreier Etymologien; oder glaubt Kammenhuber, dass die hethitische Lautgeschichte so wertlos ist, dass

2. nach anderen Vokalen: nur Flexionsformen von Nr. 14—16, so *tagan* (alter endungsloser Lok.) »nieder, zu Boden; am Boden«, von Nr. 15 *hukanzi*, *hugawen*, *hugant*-, *hukanna*-, von Nr. 16 *hukanzi*, *hukišk*-, und in Ableitungen von Nr. (15—)16: *hukatar* »Schlachtung«, *hukeššar* ds.

II. Es gibt aber auch viele Fälle, wo man gegen Sturtevant doppelt geschriebenen Vertreter der idg. Media aspirata vorfindet:

a) idg. **bh-* enthalten:

(17) *huppara-* (aber auch *hūpara-*) ein Gewebe, augenscheinlich zu idg. **(H)webh-* »weben« zu stellen;

(18) idg. Suffix **bho-* bzw. **bhā-* steckt wohl in *kalu-ppa-* »Unterleid«, zu gr. *kélyphos* »Schale, Hülse«, *kalýptō* »umhülle, verberge« usw., Čop, FS. Friedrich 96 ff.;

b) idg. **dh-* enthalten:

(19) *patta-* »graben«, *patteššar* »Loch, Grube«, zu idg. **bhedh-*, **bhodh-* »stechen, bes. in die Erde stechen, graben« (Vokalisierung dieser hethitischen Sippe leider nicht sicher!);^{55a}

sie einfach übersehen werden kann bzw. jedem Hirngespinnst zugänglich ist?) vertragen sich mit idg. **weiq-/wiq-* nicht; aber auch bedeutungsgeschichtlich ist dieses Zusammenwerfen kaum gutzuheissen; man soll sich nur ein wenig die beiden idg. Sippen, die von sicher zufällig gleichlautenden Wurzeln **weiq-* »aussondern« und **weiq-* »energische, bes. feindselige Kraftäusserung« ausgegangen sind, ansehen, um sofort gewahrzuwerden, wie Weniges in diesen Sippen zugunsten der Anknüpfung beider hethitischen Verba spricht: in der ersteren Sippe ist die sakrale Bedeutung »weihen« und weiter »zaubern« sicher spät und dialektisch stark begrenzt, mit hethitischer Anwendung hat sie kaum etwas gemeinsam; in der zweiten Sippe, die sicher ursprünglich die »siegende Kraft« bezeichnete, begegnet man nirgends einer so konkreten Anwendung, wie sie im hethitischen »schlachten« steckt; denn alle Verba der zweiten Sippe, die »töten, besiegen usw.« bedeuten, haben mit konkretem »Schlachten«, »Durchbohren mit Schwert oder Messer« ebensowenig zu tun wie d. *Sieg*, *siegen*. Um zu schliessen, lat. *victima* ist ein Blender, der geschulte Forscher, die an richtiger etymologischer Methode halten, doch wohl nicht betören sollte. Oder braucht man in etymologischen Dingen nichts mehr von Methode zu wissen und darf allen Massregeln zum Trotz eine so schwach begründete Etymologie wie die eben besprochene zu so weitgehenden dialektologischen Schlüssen verwenden wie Kammenhuber a. a. O.?

Zusatz: Dass **weiq-* »aussondern« von **weiq-* »energische usw. Kraftäusserung« sicher zu trennen ist, ist m. E. ganz klar: das erstere wird zu idg. **wi-* »auseinander« gehören, das zweite zu idg. **wei-* »kräftig sein« (bei Pokorny, *Idg. EW.* 1123 f. wäre eine schärfere Abgrenzung gegen **wei-* »auf etwas losgehen« sehr erwünscht; denn es ist durch nichts bewiesen, dass beide Bedeutungskerne auf gemeinsame Quelle zurückgehen); wenn man diese Behauptung etwa glottogonische Spekulation nennen will, so soll man bedenken, dass auch das Zusammenwerfen beider **weiq-* glottogonische Spekulation ist; übrigens sollte man schon einmal damit aufhören, gleichlautende Wurzeln bzw. Wörter auch als etymologisch identisch zu verkünden; ist z. B. frz. *cousin* »Vetter« mit *cousin* »Mücke« etymologisch identisch?

^{55a} Die im Text gegebene Etymologie z. B. bei Frisk, *Gr. EW.* 249; andere Anknüpfungen lehren Sturtevant, *Lg.* 13, 1937, 286 (zu idg. **bheid-* »spalten«; unmöglich, wenn *-tt-* zu lesen ist!) und Pedersen, *Hittitisch* 77 (zu lat. *patefaciō* »öffnen« und *pandō* ds.; ganz unnötig, wenn es sich herausstellt, dass heth. *-tt-* auch auf idg. **dh-* zurückgehen kann).

(20) *du-dduwarant-* »gelähmt, steif« und *du-dduwareš-* »gelähmt werden«, reduplizierte Bildungen wohl zur Wurzel, die in *duwar-na-* »brechen, zerbrechen« steckt, weiter zu idg. **dhwer-* »durch Täuschung, Hinterlist zu Fall bringen, schädigen«, Čop, *SIR.Lingu.* 9, 1956, 35 mit Weiterem;

(21) die medialen Endungen der 2. Pl.: *-dduma*, *-ddumat(i)*, zu idg. **dhwe*, **dhwem*, **dhu(m)*⁵⁶ u. ähnl.;

c) idg. **gh-* oder **g'h-* enthalten:

(22) *šakkurija-* (auch *šakurija-*) »vergewaltigen, überwältigen«, zu ai. *sáhuri-* »gewaltig, überlegen, siegreich«, idg. **sog'h-ur-*, Čop, *Zbornik Fil. fak.* II, 1955, 397 f.

(23) *hukkišk-*, Iter. zu *huek-* Nr.15, hat ein aus idg. **gwh-* hinter *-u-* dissimiliertes **gh-*.

Noch manche neue Etymologie könnte aufgestellt werden, wo man mit idg. Media aspirata rechnen muss; doch schon das angeführte Material genügt vollkommen, um uns eine scheinbar ordnungslose Willkür bzw. Unsicherheit in der historischen Vertretung der indogermanischen Mediae aspiratae vorzutäuschen. In Wahrheit ist es aber damit nicht so bestellt: das der Gruppe I zugrundegelegte Einteilungsprinzip je nach der Vokalfarbe der vorausgehenden Silbe hat uns zumindest ein sicheres Scheidungsmittel in die Hand gegeben.

So können wir das Problem der Mediae aspiratae im Hethitischen folgendermassen formulieren: Sie werden durch einfach geschriebene Verschlusslaute stets dann vertreten, wenn ihnen ein historisches *-e-* vorausgeht; nach anderen Vokalen sind beide Möglichkeiten, einfacher und doppelter Verschlusslaut, gegeben; aber auch hier wird man eine Ordnung schaffen können, sobald man sich in den Hintergrund der Einfachschreibung nach *-e-* vertieft.

Die eben dargestellte ziemlich lose Regelung der Schreibung indogermanischer Mediae aspiratae ist derjenigen der intervokalischen Spiranten *š*, *h*, der Nasale *n*, *m* und der Liquiden *l*, *r* ganz parallel, wie wir unten D am Ende erfahren werden. Auch dort kommt nach *-e-* fast nur (bei *š* ungefähr gleich häufig) Einfachschreibung vor. Demzufolge nehme ich an, dass die indogermanischen Mediae aspiratae auf dem ganzen anatolischen Sprachgebiet, auch im Luwischen usw., zunächst zu tönenden Spiranten wurden,⁵⁷

⁵⁶ Diese Verknüpfung z. B. bei Sturtevant, *CGr.* 2 148; Einzelheiten sind jedoch nicht ganz geklärt; Pedersen, *Hittitisch* 102 f. geht aus von **dhwem*, wobei heth. *-a* hinter *-m-* als von anderswo verschleppt angesehen wird; ders. a. O. 197 will wegen luw. *-tuwari* auch das hethitische *-dduma* aus idg. **dhwe* erklären, mit sekundärem *-m-*; wenig überzeugend, da auch luw. *-w-* sekundär aus *-m-* entstanden sein kann; doch wiederholt Pedersen, *Z. toch. Sprachgesch.* 6 f. diese Deutung: heth. *-dduma* aus **dhwe* zu toch. B *-t* aus **dhu*; doch kann dies *-t* auch aus **dhum* erklärt werden, heth. *-ddum-a* würde sich dann damit völlig decken; zum doppelten *-dd-* vgl. schon Čop, *SIR.Lingu.* 9, 1956, 35 mit Fn. 24.

⁵⁷ Die anatolischen Verhältnisse ausserhalb des Hethitischen werden noch ausführlicher im Kapitel E zur Sprache kommen.

dass sie nach einem -e-, das unter dem Wortton lang war (s. unten G II), sowie nach jedem langen Vokal überhaupt, weiter nach unbetonten Vokalen als solche bis nahe an die historische Zeit geblieben waren, erst kurz vor dem 14. Jh. zu Verschlusslauten wurden, dagegen nach kurzen betonten Vokalen ihre Aussprache sehr verstärkt wurde, so dass aus ihnen fast gedoppelte (zunächst stimmhafte) Verschlusslaute entstanden, was durch doppelte Schreibung ausgedrückt wurde.

Weiteres sowie einschlägiges Material aus anderen anatolischen Sprachen s. unten in den Kapiteln E - G.

(Fortsetzung folgt im nächsten Heft)

M. Regula

REMARQUES SUR *n'avoir pas un sou vaillant*
(Contribution à la méthode de l'analyse syntactique)

Dans un article paru dans la *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, LVIII, S. 22—27, M. St. Lyer a tâché d'expliquer la forme et la fonction de *vaillant*. Comme, à notre avis, son étude a besoin d'être complétée par des exemples tout particuliers, nous nous sommes proposé pour tâche de reprendre ce sujet.

Avant d'examiner les exemples rassemblés par l'auteur et quelques autres, nous voulons passer en revue les moyens d'expression pour l'indication de la valeur, du prix et de la quantité en modifiant tant soit peu l'aperçu de l'auteur. L'«obliquus pretii», sorti de la confusion de l'accusatif et de l'ablatif pretii, peut être exprimé:

1. par un substantif de quantité avec ou sans préposition, 2. par le neutre de l'adjectif, ou du pronom, ou par l'adverbe quantitatif, 3. par une proposition relative périphrasant le concept de mesure. La conclusion que l'adverbe de quantité ne pourrait jamais avoir la terminaison *-ment* demande une rectification. La vie du langage nous met en garde contre de telles généralisations précipitées, puisqu'elle ne les dément que trop souvent. En dépit de la thèse établie par l'auteur il y a des adverbes de mesure en *-ment*, p. ex.: *La victoire nous a coûté chèrement* (à côté de *cher*); — *Nous vendrons notre vie chèrement*. On rencontre *énormément*, *abondamment*, *infiniment*, *diablement*, etc., concurrents affectifs de *beaucoup*, qui renferment sans doute une nuance de quantité: *avoir énormément de travail*; *il y a suffisamment à voir*; *vous risquez diablement* (Molière), phrases, où le syntagme adverbe + nom constitue plus ou moins un «objet de mesure» (v. Regula, *Grundlegung und Grundprobleme der Syntax*, § 29, II, 4, p. 93).

Quant à la fonction syntactique de *vaillant*, elle dépend de l'espèce de connexion. Il serait tout à fait erroné de voir a priori dans celui-là un «instrumentalis pretii» ou un cas zéro, présenté par les expressions explicatives *couleur*, *genre*, *style* dans des combinaisons telles que celles-ci: *une étoffe couleur feuille morte*, *un château style Renaissance*, etc. C'est que *vaillant* peut avoir plusieurs valeurs syntactiques:

1. *N'a ta moillier n'a dame qu'as veüd // n'en vanteras el regne dont tu fus, vaillant denier que m'i aies tolut, // ne fait damage ne de mei ne d'altrui* (Rol., 1960 ss.). K. Voretsch explique le syntagme en question par: «akkusativ des gerundiums 'das, was einen Heller wert ist — eines hellers wert'» (*Altfranzösisches Lesebuch*, 28, p. 79).

Il ne vous aime vaillant un oef pelé (Mariage Guillaume): ici, *vaillant* indique la valeur générale du syntagme *un oef pelé*. M. Lyer voit dans *vaillant* un prédicatif, interprétation qui nous semble trop artificielle. Court-on grand risque à interpréter *vaillant* comme expression condensée de *d'un amour vaillant*¹ («ablatus modi interne»²) ou tout simplement comme adverbial («avec la valeur»)? Un cas pareil nous est offert dans le passage du *Roman de la Rose* que voici: *Sans moi prisier un oef vaillant*, où, à notre surprise, M. Lyer suppose à juste titre un «instrumentalis pretii», c'e-à d. un adverbial de mesure («ce que vaut un oef»,³ «autant qu'un oef»). *Ne prise sa menache vaillissant un caudel (Gui de Nanteuil)*. Car il ne crient autrui menace *N'autrui coroz vaillant deus foles (Roman de Renart)*. *Fole* n'a pas la signification de «fablie», mais provient de **fabula*, diminutif de *faba*.

Dans son traité *Die Verwendung des Gerundiums und des Partizips praesentis im Französischen*, Göttinger Dissertation, 1912, E. Mönch parle d'un «accusativus pretii», tandis qu'il attribue au gérondif la valeur d'un «instrumentalis pretii», mais qui ne s'applique pas à tous les emplois de la forme nominale.

2. Avec les verbes cités par l'auteur (*porter, retenir, toldre, laisser, gaaignier, chargier, perdre, donner, prendre*, auxquels ils faut ajouter *avoir*) l'indication de prix ne peut avoir d'autre fonction que celle d'objet direct, le sens général du verbe *valoir* exigeant un objet interne de spécialisation. *Premièrement Colin Laurens, Girart Gossouyn et Jehan Marceau, Dépourvus de biens, de parens, Qui n'ont vaillant l'ance d'ung seau (Villon, Lais XXVI, 4)*. *Et ne deust il qvoir vaillant ung pigne (id., Grand Testament, 1248)*. *Repos éternel donne a cil, Sire, et clarté perpétuelle, Qui vaillant plat ni escuelle N'eut oncques n'un brain de percil (ib., 1894 sq.)*.

3. *Vaisselle e dras e or e argent y ont doné vaillant mil mars (Ducs de Normandie, 9974)* avec un complément déterminatif détaché («Fernattribut») au sens de: «qui valent», «en valeur de...». — *Pour un escot huit sols montant (Villon, Petit Testament, 86)*, où il s'agit d'un com-

¹ Cp.: *Mais tant l'ama Erec d'amors, que d'armes mais ne li chaloit (Erec, 2434, cité par E. Gamillscheg, Hist. franz. Syntax, p. 517)*.

² Cp. en lat.: *honestamorte mori* (Sénèque).

³ Le fameux vers de Malherbe: *Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses* renferme aussi un objet interne de mesure ou d'espace, qui, dans la texture spirituelle de la phrase, produit son effet.

⁴ Cp.: *Il s'en soucie autant que d'une noix*. Avec un geste explicatif: *Je me souciais de vingt canons comme de cela (E. About, Le Roi des montagnes)*. Lat. *huius* («gen. pretii») non faciam (locution deictique chez Térence, *Ad.*, 278). *Il n'a pas ça d'amour propre*.

Cp. l'origine de la négation bipartite (*ne...mie, goutte, brin, mot, ombre, soupçon*, etc., dont les germes sont à chercher déjà en latin, p.ex.: *Sisiphus versat saxum sudans nitendo neque proficit hilum* (Cicéron, *disp. Tusc.*, I, 10). *Quinque dies aquam in os suum non coniecit, non micam panis* (Pétrone, 42). *Non hodie buccam panis invenire potui (ib.)*. L'ancien français possédait pour objets de mesure *festu, denier, bouton, ail, quant*.

plément déterminatif normal. Même pour cet emploi de *vaillant* il n'y a pas de quoi lui contester la nature de gérondif ou de participe, que A. Stimming, E. Mönch, Th. Kalepky, J. Haas, K. Sneyders de Vogel, resp. A. Tobler, E. Lerch, O. Bloch et W. v. Wartburg lui ont attribuée.¹

4. *Del grand duel que li autre font, Ne li est le vallant deus nois* (Perceval, 39373), avec la forme analytique du prédicat (= verbe abstrait + composant sémantique). *Li vaillisant d'un sol denier Ne l'esteit mie lessié* (Roman de Troie, 28436): l'indication de valeur est marquée comme complément déterminatif. *N'ayants rien en leur vaillant par où se produire, il cherchent à se présenter par une valeur estrangiere* [les plagiaires] (Montaigne, I, 457). *Cesar s'endebte d'un milion d'or oultre son vaillant* (id., I, 343). Les déterminatifs (article, adjectif possessif ou pronom personnel adjectif) donnent à la forme *vaillant* un caractère substantival plus prononcé (= «la valeur»).

Il nous reste maintenant à expliquer forme et valeur syntactique de *vaillant* dans notre locution. En refusant l'explication de Tobler, qui considère *vaillant* comme participe substantivé, M. Lyer s'appuie sur l'objection faite par E. Mönch qu'un tel au sens d'un nom abstrait ne se rencontre qu'à partir du dix-septième siècle, et décrète: «*Vaillant* est donc un adjectif provenant directement du participe latin *valens* et n'ayant rien de commun avec le participe présent du verbe *valoir*: à cause de sa nature purement adjectivale il peut être substantifié avec le sens abstrait «la valeur»». Conclusion hasardée, à ce qu'il nous semble. Que des participes ou des gérondifs substantivés ne se trouvent pas avant le dix-septième siècle, c'est une assertion facile à réfuter. Un examen de la *Chanson de Roland* fait à la hâte nous offre *cuntenant* (v. 118, 3116) = «contenance»; *semblant* (v. 270) = «façon» (ou «avis»?); *guarant* (v. 290) = «garantie»; *vostre veiant* (v. 287) = «en votre présence»; *en tut vostre vivant* (v. 872). En outre on trouve: *Al terme de son moriant n'ot le reis eu nul enfant* (Brut, 5390). *N'ot pas fui une lieue tenant* (= «la teneur», «distance») (*Aliscans*, 85). *Remenant* = «reste» (Villon, *Grand Testament*, v. 749); *tout d'ung tenant* = «en bloc» (ib. 751). Tobler cite dans VB, I, 52: *le bienviengnant* (= «la bienvenue») *fust grant entre eulx*.²

Ici se pose de nouveau la question: Participe ou gérondif? Nous penchons pour l'opinion de Th. Kalepky, qui s'est décidé pour le gérondif même quand celui-ci figure comme complément déterminatif. Mais comme il ne s'agit que d'hypothèses, l'éthique scientifique interdit d'en ériger l'une en dogme; c'est pourquoi on admettra aussi la diagnose des savants Tobler et Lerch.

¹ L'équivalence du gérondif et du participe présent se rencontre déjà chez Salluste et Tacite: *Bocchus seu reputando* (= *reputans*) *seu admonitus... quinque delegit* (bell. Iug. 103, 2); *impetu pervagatum incendium plana primum, deinde in edita assurgens et rursus inferiora populando antequam remedia velocitate mali* (Ann., XV, 38); *socors ingenium eius in contrarium trahens callidumque et simulatorem interpretando* (ib., XIII, 47).

² Gamillscheg cite encore: *avenant* = «convenance», *convenant* = «convention», *pesant* = «poids».

Qu'il nous soit permis de donner un aperçu des emplois figés du gérondif¹:

I. en forme conjointe:

1. comme adverbial (indication de manière):

payer (verser) argent comptant, locution dont l'analyse offre deux possibilités: a) *comptant* au sens actif; b) = «qui se compte» (voix moyenne).

2. comme complément sémantique du verbe principal dans la composition syntactique:

faire semblant (= «feindre»).

II. en fonction de «participium coniunctum»:

chemin faisant (it. *cammin facendo*), *ce faisant*, *quoi faisant*, *ce disant*.

III. à l'intérieur d'un circonstanciel (annexe du «phénomène»²):

1. a) à *midi tapant*, à *deux heures sonnant*; *maintenant* (geste de commandement). Comparant les tournures du vieux français *a soleil levant*, *al coc chantant*, à *la lune luisant*, après l'aube *aparant*.³

b) à *son corps défendant* (= «en légitime défense»). L'ancien français connaissait un emploi vivant du gérondif prépositionnel: *eust grant peor de la teste perdant* (*Jérusalem*). *A cel eve passant* (*Rou*, 2, 3806) etc.

IV. en fonction d'un «ablativus absolutus» sans sujet grammatical ou à sujet indéterminé:

littéralement (généralement) parlant (it. *generalmente parlando*): «judicatif» (prise de position envers le contenu de la phrase). On pourrait penser aussi à une imitation savante du «dativus iudicantis»: *in universum aestimanti* (Tacite, *Germ.*, 6) — *S'agissant*; *donnant donnant*; *vivant mourant*; *dormant veillant*.

V. en tant que substantif:

1. dans des prépositionnels:

à *bon escient* (= «sciemment»), à *mon escient* (= «que je sache», «autant que je sais»); *de mon vivant*; *se mettre (se dresser) sur son séant*.

¹ Cp. St. Škerlj, *Syntaxe du participe présent et du gérondif en vieil italien*, §§ 848—852.

² C'est ainsi que A. Jaegg appelle le noyau de la phrase (*La préposition dans les rapports abstraits*; Bern, 1956; p. 16).

³ Puisque les prédicats condensés (ou périphériques) sont formés de verbes neutres, les substantifs ont la fonction de sujets logiques au sein du circonstanciel. Expression concrète pour: «au lever du soleil», «au chant du coq», «au clair de lune», «après l'apparition de l'aube».

2. *valoir son pesant d'or*, permutation de: *avoir son or pesant*.¹

Retournons, après cette digression, à la locution *n'avoir pas un sou vaillant*, qui a pour variantes *n'avoir pas un écu vaillant*, *n'avoir pas vaillant un quart d'écu*.² Les deux premières tournures s'avèrent plus anciennes, le sous-objet dépendant de *vaillant* étant antéposé, à moins qu'on n'interprète *vaillant* comme détermination explicative («en valeur», «en capital») ou même comme prédicatif. Un passage très intéressant à ce point de vue se trouve dans Souvestre, *L'Oncle d'Amérique*. Le voici: *Je l'ai rachetée [la montre] avec tout ce que j'avais vaillant*. Une diagnose exacte du rôle syntactique de *vaillant* fait pas mal de difficultés. Ce qui est sûr, c'est que *vaillant* est en connexion de sens avec *tout*. Pour la fonction grammaticale, il y a deux explications possibles:

1. *Vaillant* peut être interprété comme prédicatif; cp. *J'ai mon gars soldat comme toi* (P. Déroulède, *Le bon Gîte*). Il est vrai que le prédicatif avec *avoir* est en général introduit par la préposition *pour*.
2. *Vaillant* serait la juxtaposition d'un complément déterminatif détaché («Fernattribut») au lieu de la forme régulière avec *de*, p. ex.: [*Condé*] *a promis et engagé... tout ce qu'il a de vaillant*³ *de faire la paix à Bordeaux* (Gui Patin, *Nouv. lett.*, t. I, p. 234).

La tournure *n'avoir plus rien vaillant* n'admet pas moins de trois analyses:

1. *rien vaillant*: *vaillant* (objet direct) + *rien* (objet de mesure en dépendance de *vaillant*) = «qui ne vaille rien». Cp. *un rien vaillant*, synonyme vulgaire de «vaurien», «fainéant». Pour le genre neutre, cp. *un pas grand'chose*.
2. *rien vaillant*: *rien qui vaille*. (cp.: *Je n'ai rien fait qui vaille*). *Vaillant* serait en ce cas détermination qualificative (en forme d'adjectif).
3. *rien vaillant*: pour *rien de vaillant*. Pour la juxtaposition il est à comparer avec *rien tel*, *rien autre chose*, *personne autre*; *force bouteilles*, *au temps jadis*, *à huit heures jaquemart*.

Conclusion.

1. Le gérondif (ou participe) *vaillant*, exposant d'une indication de valeur, s'emploie comme «d é t e r m i n a n t» en fonction de complément déter-

¹ Pour cette inversion constructive il y a assez d'exemples: *boire à même d'une bouteille* < *à même la bouteille*; *à moins de* + nom ou infinitif < *moins* + nom, remontant à un ablativus absolutus, p. ex.: *me minus uno*; *à sec de toile*, *à étanche d'eau*, *à ras du sol*, *à plat de sabre*, *à changé de visée* (Molière, *Tartuffe*, II, 4), *du meilleur de mon cœur* (*de mon âme*).

² *Vaillant* antéposé permet la conclusion que l'indication de valeur a la fonction d'objet.

³ Cet exemple révèle la contradiction entre le terme grammatical et la réalité. Le soi-disant «génitif partitif» est dans ce cas «génitif du tout» au sens propre. Ce terme est d'ailleurs le seul juste pour tous les cas où le nucléus exprime vraiment une partie du tout, p. ex.: *Des trois les deux sont morts*. Par contre, des cas comme *beaucoup* (*peu*, *assez*, *une foule*) *de gens* contiennent un génitif de matière.

minatif, ou comme «déterminé» en fonction de terme régissant.¹ Suivant le cas, il a le caractère de nom ou d'adjectif.

2. En connexion avec *vaillant*, le complément de valeur remplit la fonction d'objet direct et de complément déterminatif.
3. Le syntagme: *vaillant* + indication de valeur peut figurer comme objet direct, comme complément déterminatif commun ou détaché, et comme sujet.

Quoique notre étude n'ait pas abouti à une solution définitive du problème, nous croyons pourtant avoir démontré les différents aspects sous lesquels il faut examiner un phénomène compliqué de syntaxe.

Graz, janvier 1964.

POVZETEK

Povod za naslednje *Opazke o frazi »n'avoir pas un sou vaillant«* je dal članek Stanislava Lyer-a — objavljen v *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, LVIII, str. 22—27 — o isti konstrukciji. Prof. Regula se ne strinja z Lyerovo razlago, ki trdi, da je *»vaillant«* (torej) adjektiv, ki izhaja neposredno iz lat. participia *valens* in nima nič skupnega s participom sed. časa glagola *valoir*: zaradi svoje čisto adjektivne narave se lahko substitivira z abstraktnim pomenom 'la valeur'. Prof. Regula ne namerava malega, toda zelo zapletenega problema, ki ga zadaja konstrukcija *»n'avoir pas un sou vaillant«*, že tukaj dokončno rešiti, pač pa hoče nedovoljni inventar, na katerega se opira Lyer, razširiti z novimi, značilnimi primeri, ki kažejo *vaillant* v raznih, med seboj očitno sorodnih, a nikakor ne identičnih situacijah, in s tem dati trdnjšo podlago za pravilno ugotovitev njegove resnične vrednosti in sintaktične funkcije, hkrati pa z analizo primerov olajšati končno sodbo.

Funkcija se praviloma zrcali v specifični povezavi oblike *vaillant* z ostalimi deli stavka in bi se torej morala dati določiti. Težava pa je v tem, da je povezav več in da dopuščajo nekatere po dve ali tri interpretacije. Naj navedemo tu nekaj glavnih tipov (francoski tekst daje zanje še mnogo drugih primerov): »Il ne vous aime *vaillant* un oef pelés (*Mariage Guillaume*); — »Premièrement Colin Laurens, Girart Gossouyn et Jehan Marceau, Dépourvus de biens, de parens, Qui n'ont *vaillant* l'ance d'ung seau« (Villon); — »Vaisselle e dras e or e argent y ont doné *vaillant* mil mars« (*Ducs de Normandie*); — »Cesar s'endebte d'un milion d'or oultre son *vaillant*« (Montaigne); — »Je l'ai rachetée /la montre/ avec tout ce que j'avais *vaillant*« (Souvestre, *L'Oncle d'Amérique*). Pisec analizira in grupira te različne rabe in pride do naslednjih zaključkov: Ne prisvaja si pravice, da bi razsodil staro vprašanje, ali je ta *vaillant*, ki služi kot eksponent v označbi vrednosti, gerundij ali particip; pač pa vidi, da ima včasih značaj substantiva, včasih adjektiva, in predvsem, da se lahko rabi bodisi kot »determinant« v determinativni funkciji, ali pa kot »determinirano« v funkciji nadrejene besede (od katere je izraz za vrednost gramatično odvisen); — dalje, da ima izraz za vrednost, ki je odvisen od besede *vaillant*, nasproti le-temu funkcijo direktnega objekta in determinantnega dopolnila; — in še, da celotna sintagma *»vaillant* + izraz za vrednost« lahko predstavlja ali direktni objekt, ali navadno ali pa »oddaljen« determinantno dopolnilo (atribut »Fernattribut«), ali pa subjekt.

Morda ta analiza in opredelitev funkcij besede *vaillant* lahko služi kot primer metode, s kakršno velja preiskovati takle zapleten sintaktični pojav.

¹ C'est un paradoxe de syntaxe que le terme subordonné détermine le terme régissant.

Momčilo D. Savić

IL CONDIZIONALE TEMPORALE NELLE TRE REDAZIONI DEL ROMANZO MANZONIANO

È noto che l'italiano, a differenza delle altre lingue neolatine occidentali, possiede due tempi per esprimere il futuro in relazione al passato: non soltanto il condizionale semplice, ma anche quello composto.¹ Essendo il condizionale semplice un tempo che di secolo in secolo sta perdendo terreno in quest'uso (e lo può dimostrare l'impiego più che parco che se ne fa nelle opere letterarie moderne,² nonché qualche manuale grammaticale³), crediamo utile analizzare tutti i condizionali temporali (trascurando assolutamente quelli con funzione modale) nelle tre redazioni successive del romanzo manzoniano; tanto più che il Manzoni è uno scrittore che si proponeva di avvicinare la lingua letteraria a quella parlata⁴ e che molte volte anche l'italiano moderno, volendo darsi l'approvazione di qualche costrutto sintattico, si richiama ai *Promessi Sposi*.

Ritenendo che potrebbe risultare assai indicativo l'uso di dati statistici a conferma di certi risultati di carattere strettamente filologico, ci siamo decisi a seguire un metodo finora poco praticato. Con ciò non intendiamo esaurito il problema. Promettendo di tornare su di esso un'altra volta, ora crediamo che il largo uso di specchietti statistici di cui ci siamo valse possa riuscire utile ad una visione più chiara, sebbene parziale, dell'intero problema e che i risultati numerici comportino conclusioni, se non decisive, interessanti.

In base alle ricerche statistiche che abbiamo fatto nelle tre dette redazioni⁵ possiamo rappresentare l'uso dei condizionali temporali con la seguente tabella:

¹ Ricorrendo a una terminologia poco usata, cioè al condizionale »semplice« e al »composto« invece del »presente« e del »passato«, sottolineiamo che c'interessiamo solo della loro applicazione temporale (cioè come futuro in relazione al passato) e non di quella modale. — Dobbiamo aggiungere che non abbiamo tenuto conto d'altre possibilità che possano servire ad esprimere la stessa relazione.

² P. e., nel romanzo *Mille tradimenti* di Ugo Pirro, Milano, 1959, nelle 350 pagine non esiste nessun condizionale semplice che funga da futuro in relazione al passato; quindi il composto vi è generalizzato.

³ P. e., Giacomo Devoto, *Introduzione alla grammatica*, Firenze, 1941, p. 140, vede il mezzo per esprimere questa relazione solo nel condizionale composto.

⁴ Cfr. Bruno Migliorini, *Lingua e cultura*, Roma, 1948, p. 31.

⁵ Nelle nostre ricerche ci siamo serviti delle tre redazioni del romanzo manzoniano in: *Tutte le opere di Alessandro Manzoni*, vol. II, tomo III — *Fermo e Lucia* (1821—1823) — segnato a; tomo II — *I Promessi Sposi* (1825—1827) — segnato b; tomo I — *I Promessi Sposi* (1840) — segnato c, Milano, 1959.

Redazione	Condizionale	Soggettivo-oggettive	Relative	Temporal	Causali	Consecutive	Comparative	Indipendenti	Totale
Fermo e Lucia (1821—1823)	semplice	49 (7)	9	4	—	—	—	2	64
	composto	108 (16)	20	2	—	—	—	1	131
I Promessi Sposi (1825—1827)	semplice	67 (4)	7	3	1	—	—	10	88
	composto	14	7	3	—	1	—	2	27
I Promessi Sposi (1840)	semplice	63 (9)	16	2	—	—	1	9	91
	composto	33 (2)	6	—	—	—	—	1	40

I numeri fra parentesi nella colonna »soggettivo-oggettive« indicano quante volte nel numero precedente la soggettivo-oggettiva è condizionata da una protasi ovvero dall'effettuarsi di un'altra azione, sia all'indicativo: *«... e si sarebbe trovato che se uno meritava la galea l'altro avrebbe dovuto andare a fargli compagnia:»* (a, I, IV, p. 62); sia al congiuntivo: *«e gli fecero promettere che... se potesse, verrebbe a desinare con loro.»* (c, XXXVIII, p. 658); sia al condizionale: *«La buona donna le promise che appena suo marito tornerebbe dalla Chiesa, ella lo determinerebbe ad andare in cerca,»* (a, III, II, p. 357); ossia con una forma implicita: *«e ch'egli sperava che colui, non mi veggendo, non si curerebbe più di me.»* (c, III, p. 41). Comunque, in tutti questi casi si tratta di preteriti del futuro in relazione al passato, che condizionano l'avverarsi dell'azione posteriore.

Parlando del romanzo manzoniano si accenna di solito alla differenza che esiste tra la prima e la seconda redazione (sono stati infatti pubblicati interi volumi che comprendono episodi che non si trovano nel secondo e nell'ultimo rifacimento⁶), mentre si ritiene che l'edizione del 1840 sia soltanto una assai limitata rielaborazione di quella precedente. Riguardo al problema, invece, che si siamo posti, si addivene a certe conclusioni ben diverse: la nostra tabella c'insegna che il Manzoni, dopo aver introdotto tanti condizionali composti nella prima redazione, ne ha diminuito il numero al minimo nella seconda per riaumentarlo discretamente in quella definitiva.

Questa nostra affermazione la renderemo più chiara presentando parte della tabella precedente in % (tedendo conto soltanto delle soggettivo-oggettive e del numero totale):

⁶ Facciamo menzione solo dei *Brani inediti dei Promessi Sposi di Alessandro Manzoni*, per cura di Giovanni Sforza, Milano, 1905.

Redazione	Condizionale	Soggettivo-oggettive	Totale (comprese le indipendenti e tutte le dipendenti)
Fermo e Lucia (1821—1823)	semplice	31,21	32,82
	composto	68,79	67,18
I Promessi Sposi (1825—1827)	semplice	82,72	76,52
	composto	17,28	23,48
I Promessi Sposi (1840)	semplice	65,62	69,47
	composto	34,38	30,53

Dopo esaminate queste percentuali, possiamo porci una domanda: è riuscito il Manzoni ad avvicinare la lingua letteraria a quella parlata anche riguardo al problema di cui c'interessiamo?

Prima di dare una risposta decisiva dobbiamo rivolgere lo sguardo ai mezzi esprimenti la relazione di cui ci occupiamo nei periodi che precedono la lingua letteraria del primo Ottocento. Non tenendo conto degli altri mezzi che servono ad esprimere questa o una simile relazione fin dal periodo che precede la formazione della lingua italiana e di cui certi di poca importanza continuano a vivere tuttora,⁷ possiamo confermare — in base a un gran numero di testi di tutti i secoli della letteratura italiana che abbiamo avuto in mano — che il condizionale semplice comincia ad apparire come futuro in relazione al passato appena dal Duecento, assumendo un significato temporale invece di quello modale di cui era esclusivamente rivestito prima. Quanto al condizionale composto nella stessa funzione, esso viene a riaffermarsi qualche secolo più tardi: pur trovandolo nel Trecento (Compagni, Villani), non dobbiamo attribuire troppa importanza a questo fatto, essendo sospetti questi testi di aver subito forti influssi da parte della sintassi quattrocentesca. Il Quattrocento però ci dà esempi sicuri di condizionale composto temporale. Sebbene usato abbastanza parcamente, lo vediamo apparire su una vasta area che si stende da Venezia fino a Salerno (Marin Sanudo, San Bernardino da Siena, Masuccio Salernitano). Nel secolo successivo, non essendo più una rarità, comincia ad acquistar terreno a spese del condizionale semplice, e lo troviamo nelle opere di un gran numero di scrittori di diversa cultura (Cellini, Varchi, Bandello, Vasari, Di Costanzo, Caro). Si ha l'impressione che il processo di sostituzione del condizionale semplice con

⁷ Accennando ad altre possibilità che soddisfino questa relazione — sistematicamente esposte per i tempi più remoti delle lingue neolatine da parte di Gerhard Rohlfs, *Das romanische »haben«-Futurum und Konditionalis* (Archivum Romanicum VI, 1, 1922, p. 146) — fermiamoci solo ad una, cioè all'imperfetto del verbo *dovere* + *infinitivo*, tanto più che questa perifrasi appare anche nella lingua moderna: *»disse privato alli soi ca fra iij dii dovea ritornare allo pavillione.«* (Storie de Troia e de Roma, p. 383 in *La prosa del Duecento*, a cura di Cesare Segre e Mario Marti, Milano-Napoli, 1959).

quello composto sia andato svolgendosi in maniera particolarmente intensa nel tardo Cinquecento e nel Seicento che, rivelando un gusto per l'ampollosità, ha ridotto il condizionale semplice temporale al minimo. Questo processo — secondo la mia opinione — si concluse nel Settecento, almeno per quel che riguarda la lingua parlata, mentre gli scrittori, seguendo la ricca tradizione letteraria, continuavano a adoperare, sebbene di rado, anche il condizionale semplice temporale.

Non potendo trattenerci qui sull'essenza di questo fenomeno che esige ampie discussioni, affermiamo solo che questa sostituzione ha avuto luogo in seguito ad uno spostamento dei tempi avveratosi nel periodo storico della lingua italiana.

Ritornando al romanzo manzoniano, possiamo aggiungere che gli scrittori che si affermano successivamente all'epoca manzoniana (Nievo, Fogazzaro, Verga) s'attengono all'uso del condizionale temporale che ne fanno gli autori del Settecento (Goldoni, Carlo Gozzi), e dobbiamo dunque concludere che il Manzoni e una buona parte dei suoi contemporanei (Foscolo, Pellico, Guerrazzi) non seguivano l'uso della lingua viva, ma si proponevano — quanto al condizionale temporale — di continuare la tradizione letteraria italiana. Analizzando le percentuali in cui appaiono i condizionali temporali, veniamo alla conclusione che il Manzoni, dopo aver seguito prevalentemente la lingua viva nella prima redazione del suo romanzo, si è lasciato influenzare dalla tradizione letteraria nella seconda, dove la percentuale dei condizionali composti temporali ammonta appena a 17,28 per le soggettivo-oggettive, ossia a 23,48 nel totale. Nell'ultima redazione, egli tornò ad aumentare — sebbene questo non sia evidente a prima vista (senza un'analisi più sottile) — la percentuale della forma viva, pur restando fedele alla tradizione letteraria e allontanandosi dal linguaggio quotidiano.

Parlando dei condizionali temporali nel romanzo manzoniano ci siamo occupati finora soltanto delle soggettivo-oggettive. Per le altre dipendenti, il senso temporale viene dato da qualche locuzione avverbiale o dall'intero contesto, p. e.: *»pensava che quando sarei sua moglie colui non ardirebbe più tormentarmi;«* (a, I, III, p. 45); *»Parlò... che appena l'età lo avrebbe concesso, ella sarebbe assunta alla prima dignità;«* (b, X, p. 166); *»faceva loro scontare anticipatamente i piaceri che avrebbero goduti un giorno.«* (c, X, p. 135); *»le fece accettare un gruppetto di scudi, per riparare al guasto che troverebbe in casa;«* (c, XXX, p. 521).

L'uso del condizionale temporale nelle indipendenti si spiega invece col discorso indiretto libero. Sebbene questa innovazione sia stata constatata appena dall'epoca postmanzoniana,⁸ noi siamo sicuri che la possiamo seguire sporadicamente dai tempi più remoti della letteratura italiana.⁹ Di conse-

⁸ Cfr. Nicola Vita, *Genesi del «discorso rivissuto» e suo uso nella narrativa italiana* in *Cultura neolatina* XV, 1-2, 1954, pp. 5-34. [Si veda ora anche G. Herczeg, *Lo stile indiretto libero*; Firenze, 1963. — N. d. R.]

⁹ Cito solo un esempio del Sacchetti, credendo che se ne possano trovare di più antichi: *»il pregò per amor di Dio che si crollasse nel pozzo e togliesse un buon*

guenza, gli esempi di questo tipo sono ad attribuire al discorso indiretto libero: *»quanto alle domande espresse, avrebbe provveduto nel miglior modo che il tempo e le necessità avessero concesso.«* (b, XXXII, p. 547); *»e lui prendeva la cura di tutto il resto, e guiderebbe la cosa.«* (c, XX, p. 343).

Quanto all'uso dei due condizionali temporali differenti nello stesso periodo, dobbiamo dire che questi casi si trovano di rado nel romanzo manzoniano, e lo possiamo presentare con la seguente tabella:

Redazione	Condizionale semplice + condizionale composto	Condizionale composto + condizionale semplice
Fermo e Lucia (1821—1823)	1	3 (1)
I Promessi Sposi (1825—1827)	1 (1)	3 (1)
I Promessi Sposi (1840)	1 (1)	4 (1)

I numeri fra parentesi di nuovo si riferiscono ai casi in cui la proposizione col condizionale temporale viene condizionata da una protasi apparente.

Gli esempi del tipo: *»Il guardiano rispose premurosamente con una frase di gesti: la prima parte della quale significava che la Signora non avrebbe mai bisogno di nessuno, e la seconda che i padri avrebbero tenuta a guadagno ogni occasione di far cosa grata alla Signora.«* (a, II, I, p. 156), in cui il condizionale composto segue il semplice, sono di poca importanza, come c'insegna la tabella. Molto più istruttivi sono quelli in cui il composto viene seguito dal semplice, e i quali ammontano a dieci in tutte le redazioni. Ci limitiamo a citare solo un esempio di questo tipo, mostrando nello stesso tempo certi leggeri ritocchi che fece il Manzoni di redazione in redazione. Nella prima troviamo il periodo: *»il guardiano gl'intimò che andrebbe a fare il noviziato a Modena, e che partirebbe all'indomani.«* (a, I, IV, p. 68—69). Nella seconda, questo periodo viene un po' modificato, pur conservando due condizionali semplici: *»il guardiano gl'intimò che andrebbe a fare il suo noviziato a***, sessanta miglia lontano, e che partirebbe all'indomani.«* (b, IV, p. 64). La redazione definitiva ci presenta un'ulteriore tendenza stilistica: *»il guardiano gl'intimò che sarebbe andato a fare il noviziato a***, sessanta miglia lontano, e che partirebbe all'indomani.«* (c, IV, p. 66).

In questa applicazione parallela dei due condizionali sono incline a non vedere nessuna differenza temporale. Vorrei render più chiaro questo fenomeno esprimendolo con la formula: $q(a + b)$, dove in q vedo l'elemento d'enfasi, cioè l'ausiliare *sarebbe*, che non si riferisce solo al participio che

coltello appuntato ed una fune, ed o vivi o morti pensasse di legarli; ed egli e 'l figliuolo e tirerebbono su la fune del pozzo, alla quale accomandasse li detti porci.« (Le novelle, Firenze, 1888, LXX).

precede (*andato* — segnato *a*), ma anche al condizionale semplice (*partirebbe* — segnato *b*) che gli succede.

Dopo aver esposto statisticamente l'uso del condizionale temporale nel romanzo manzoniano, discutendolo quanto ci permette lo spazio limitato, dobbiamo fermarci ad alcuni esempi che ci offrono un uso poco conosciuto di questa forma verbale. Forse il periodo: *«Suppose... che il partito potrebbe parer molto buono anche a lui;»* (b, XXIX, p. 503; c, XXIX, p. 507) non attira la nostra attenzione, sebbene in questo caso possa parere più indicato un congiuntivo invece di *«potrebbe»*. Ma non di equivalenza fra il condizionale modale e il congiuntivo vorremmo parlare¹⁰ in questo luogo, in cui più c'interessa osservare un'altra applicazione del condizionale. Pur potendo esser sostituito col congiuntivo — il cui uso riassume —, questa forma verbale è conservata, avendo però la funzione del futuro in relazione al passato: *«aveva stipulato che il Cordova levarebbe l'assedio di Casale;»* (b, XXVIII, p. 495), il che si ripete leggermente modificato nella definitiva: *«aveva stipulato che il Cordova levarebbe l'assedio da Casale;»* (c, XXVIII, p. 491). Un altro esempio, tanto più eloquente che si trova in tutte tre le redazioni, ci avverte che non si tratta di nessuna trascuratezza da parte dell'autore, benché le costruzioni di questo tipo siano da trovare nel francese moderno:¹¹ *«impose come condizione che l'uccisore di suo fratello partirebbe tosto da Cremona.»* (a, I, IV, p. 68); *«impose come una condizione, che l'uccisore di suo fratello partirebbe tosto di quella città.»* (b, IV, p. 63); *«Finalmente richiese, impose come una condizione che l'uccisore di suo fratello partirebbe subito da quella città.»* (c, IV, p. 65).

Se questa funzione del condizionale, finora non registrata da parte dei grammatici, sia d'origine autoctona, cioè dialettale, o d'origine francese, dobbiamo ancora indagare prima di deciderci a dare una risposta definitiva. Però, in ogni caso è impossibile escludere l'influenza della lingua francese se vediamo il seguente periodo francese del Goldoni: *«ils avoient arrêté dans leurs assemblées, que toute fille qui en (des étudiants) recevrait chez elle, ne seroit jamais demandée en mariage par un citoyen de la ville,»* (*Mémoires*, I, 13),¹² che due traduttori italiani ripetono in due maniere diverse. Uno sosti-

¹⁰ Quanto alla sostituzione del condizionale col congiuntivo e viceversa nell'italiano, v. G. Bertoni, *Profilo linguistico d'Italia*, Modena, 1940, p. 83. — Parlando dello stesso problema nell'antico francese, L. Foulet, *Petite syntaxe de l'ancien français*, Paris, 1919, p. 143, dice: *«Au moyen âge le subjonctif et le conditionnel se tiennent de si près qu'il est légitime d'y voir deux aspects différents d'un même mode. Ils s'opposent tous deux de façon presque analogue à l'indicatif: l'indicatif est le mode de l'affirmation positive, les deux autres constituent le mode de l'affirmation conditionnelle ou de doute.»* Ma subito aggiunge nella nota che segue in calce alla pagina che la sua affermazione si limita soltanto al condizionale-modo.

¹¹ Avviamo a certi periodi di questo tipo che si trovano dopo il verbo *«ordonner»*: *«Olaf, roi de Norvège... ordonna que leurs assemblées ne se tiendraient nulle autre part que...»* H. Sten, *Les temps du verbe fini (indicatif) en français moderne*, Koebenhavn, 1952, pp. 71—72 e 87—88).

¹² Citato da: Carlo Goldoni, *Mémoires*, in *Tutte le opere di Carlo Goldoni*, a cura di Giuseppe Ortolani, tomo I, Milano, 1935.

tuisce il condizionale francese col congiuntivo: *»Essi avevano decretato nelle loro assemblee, che qualunque zitella avesse ricevuto in casa scolari, non fosse chiesta da verun cittadino,«*¹³ l'altro, invece, traspone la forma trovata nell'originale francese: *»Avevano stabilito nelle loro adunanze che ogni ragazza che ricevesse studenti in casa non sarebbe mai stata chiesta in matrimonio da un cittadino di Pavia,«*¹⁴.

REZIME

Temporalni kondicional u tri redakcije Manconijeva romana

Polazeći od činjenice da italijanski, za razliku od drugih zapadnoromanskih jezika, poseduje dva kondicionala-tempusa, autor ih analizira u tri redakcije Manconijeva romana. Smatrajući da među dva kondicionala u ovoj primeni ne postoji nikakva temporalna razlika, on ih naziva »kondicional prosti« i »kondicional slozeni« umesto uobičajenog »kondicional sadašnji« i »kondicional prošli«, a svoje tvrđenje dokazuje na nekim primerima iz Manconija u kojima se oba kondicionala javljaju naporedo u istom periodu u službi futura prošlosti.

Osvrćući se na upotrebu kondicionala-tempusa kod Manconija, on je pobrojao sve slučajeve njihove primene i prikazao ih statistički i procentualno. Na osnovu tananih tabela kao i ispitivanja stanja u pogledu iskazivanja posteriornosti u odnosu na prošlost u svim epohama italijanskog jezika, dolazi se do zaključka da je Manconi u prvoj redakciji svog romana dao mnogo mesta kondicionalu složenom, dakle obliku koji je već u njegovo vreme služio kao skoro jedino živo sredstvo za iskazivanje ovog odnoša. U drugoj redakciji broj kondicionala prostih je jako povećan na račun složenih. Dalje, autor tvrdi da se u definitivnoj redakciji, koja je inače samo delimična izmena prethodne, Manconi naročito zadržao na kondicionalu-tempusu, umnogome povećavajući broj kondicionala složenih, ali da je pri svemu, ostajući na literarnoj tradiciji, uglavnom odstupio od normi koje je u ovom pogledu nalagao živi jezik njegovih savremenika.

Naposletku, autor se zadržava na nekim slučajevima u kojima je kondicional-modus nerazdvojan od konjunktiva kao i na primerima u kojima je kondicional-modus preuzeo ulogu futura prošlosti.

¹³ Citato da: Carlo Goldoni, *Memorie*, Milano, Sonzogno, sine anno.

¹⁴ Citato da: Carlo Goldoni, *Memorie*, Milano, Vallardi, sine anno.

LE PASSÉ SIMPLE ET LE PASSÉ COMPOSÉ DANS LA LANGUE
DES TROUBADOURS

1. — E. Bourciez constate¹ que l'ancien français et l'ancien provençal se servent assez librement du passé composé et du passé simple. Cela signifie que les deux formes verbales ne sont pas, ou mieux, ne sont plus différenciées par leur valeur, comme elles l'étaient sans doute à la naissance de la forme périphrastique².

Une analyse plus détaillée de l'emploi des deux passés, simple et composé, dans la poésie lyrique en ancien provençal montre toutefois que les deux formes verbales possèdent chacune une valeur propre et que, par conséquent, elles ne sont pas interchangeables.

2. — Nous trouvons le passé composé surtout dans les cas où l'on exprime l'état présent, résultant d'une action passée: la valeur du passé composé est donc celle du *parfait*. Par contre, nous trouvons le passé simple quand c'est l'action verbale pure que l'on a voulu exprimer; la valeur du passé simple est donc celle de l'*aoriste*.

Ici, nous avons donc à faire avec l'opposition *aoriste* : *parfait* qui est née au moment où l'on ajouta, dans le latin parlé, au *perfectum* simple du latin littéraire un parfait périphrastique.

3. — Il est le plus facile de constater la valeur du *parfait* avec des verbes qui, par leur nature même, expriment l'état et par conséquent dans la majeure partie des langues romanes exigent, presque tous, pour les temps composés, l'auxiliaire *être*; on trouve des exemples comme:

per pauc no m'es lo cor partitz
d'un dol corau

Guilhem, comte de Peitieu,

Farai un vers de dreyt nien, 15—6

¹ E. Bourciez: *Éléments de linguistique romane*, 4ème éd., Paris, 1946, par. 318 c: Enfin, pour l'expression même du passé proprement dit, il y avait hésitation entre le parfait simple *il chanta* et les deux périphrases *il a chanté*, *il ot chanté*. En a. français, ces diverses formes peuvent se substituer les unes aux autres, et se mélangent très librement entre elles, de même qu'avec le présent: *Ço sent Rollanz que s'espee li tolt, ovril les uelz, si li a dit* (Roll, 2284); *li quens ne s'oublia mie, ains ot mandé ses homes* (Aucassin 8, 2); *il mist le main a l'espee, si comence a ferir* (Ib. 10, 24). On trouve au Midi des phrases analogues: *Pres lo entre sos bratz, si l'a baizat* (Gir. de Ross 8101); cependant elles sont rares chez les Troubadours, dont la langue était plus artistique.

² Pour nous, les deux termes de *passé simple* et de *passé composé* sont à prendre à la lettre, c'est-à-dire qu'ils concernent exclusivement la forme et nullement la valeur.

Ai, mala fos reis Lozoics
que fai los mans e los prezics,
per que'l dols m'es el cor intratz

Marcambru,

A la fontana del vergier, 27—8

Languand li iorn son lonc en mai,
m'es bels douz chans d'auzels de lonh,
e quand *me sui partitz* de lai,
remembra'm d'un'amor de lonh

Jaufre Rudel,

Languand li iorn son lonc en mai, 1—4

cautz sui en mala merce,
et ai ben fait co'l fols en pon

Bernart de Ventadorn,

Quant vey la lauzeta mover, 37—8

per mi'us o dic, que mals m'en *es vengutz*,
qu'enganat m'a la bela de mal aire

Id.,

Be m'an perdut, lai enves Ventadorn, 34—5

Pos tornatz sui en Proensa
et ab ma domna'm sap bo,
ben dei far gaia chanso

Peire Vidal,

Pos tornatz sui en Proensa, 1—3

Dolen e trist e ple de marrimen
son remasut li cortès soudadier
e'lh trobador e'lh joglar avinen

Bertran de Born,

Si tuit li dol e'lh plor e'lh marrimen, 9—11

Ar *es anatz* sos gens cors amoros,
don es dolors e desconortz et ira

ib., 31—2

L'auteur aura recours au passé simple quand il voudra exprimer l'aoriste, l'action verbale pure:

En Alvernhe, part Lemozi,
m'en aniey totz sols a tapi.
trobey la moler d'en Guari
e d'en Bernart;
saluderon me simplementz
per sanh Launart

Guilhem, comte de Peitieu,

Farai un vers, pos mi somelh, 13—8

e s'aissi es perduz lo bos talanz
que m'aviaz, quant nos *partim* amdui

Uc Catola,

Non posc mudar, bels amics, 5—6

Cel sui que no soana
lo bei que Deus li fai,
qu'en aquela setmana,
quant eu *parti* de lai
mi *dis* en razo plana
que mos chantars li plai

Bernart de Ventadorn,

Quan la douss'aura venta, 51—6

e'm dis: »morgue, quar *venguis*?«

Lo Monge de Montaudon,

L'autrier fuy en paradis, 6

4. — Avec des verbes transitifs et, en général, avec la grande majorité des verbes qui demandent dans la conjugaison des temps composés l'auxiliaire *avoir*, nous constatons la même opposition entre les deux valeurs exprimées au moyen des deux formes verbales. Certes, là où le passé simple est en train de disparaître, restant seulement le privilège de la langue littéraire, mais où il est inconnu de la langue parlée — et c'est justement le cas de presque toutes les langues romanes d'aujourd'hui —, cette opposition n'est plus constatable. Le provençal des temps des troubadours, par contre, connaît les deux formes prétéritales et s'en sert avec une distinction très nette: comme celle avec l'auxiliaire *être*, la périphrase avec *avoir* exprime, elle aussi, l'état dans le présent, et a donc la valeur du *parfait*, tandis que la forme simple exprime l'action verbale pure, l'*aoriste*. On trouvera:

quar senes lieys non puese viure,
tant *ai pres* de s'amor gran fam

Guilhem, comte de Peitieu,

Farai chansoneta nueva, 11—2

Er'auziretz qu'*ai respondut*

Id., *Farai un vers, pos mi somelh*, 25

So dis n'Agnes a n'Ermessen:
»*trobat avem* qu'anam queren...«

Ib., 31—2

Ben voill que sapchon li pluzor
un verset de bona color
qu'eu *ai trait* de mon obrador

Id., *Ben voill que sapchon li pluzor*, 1—3

Compaigno, non posc mudar qu'eu no m'esfrei
de novellas qu'*ai auzidas* e que vei

Id., *Compaigno, non posc mudar tec.*, 1—2

Tot *ai guerpit* quant amar soill

Id., *Pos de chantar m'es pres talens*, 33

ai, las! tan suavet m'aucis
quan de s'amor me fetz sembian,
que *tornat* m'a en tal debes
que nuill'autra non vuelh vezer

Cercamon,

Quant l'aura doussa s'amarzis, 45—8

e pus lo temps si melhura,
elh *s'an* lur ioya *conquiza*.
Ara perdon l'alegragge
pel frey e per la gilada;
ma ieu *ai pres* tal usatge:
totz iorns chant...

Marcambru,

Lanquan fuelhon li boscatge, 6—11

ia no'm deu esser escura
d'aquo don tan l'*ay enquiza*.
Be'm tengratz per folhatura,
si b'm fai e mielhs m'ahura,
s ieu ia m'en planc quar l'*ay viza*

ib., 41—5

cum nos *a fait* per sa dousor,
lo seingnoriur celestiaus

Id., *Pax in nomine Domini*, 4—5

S'al prim vos *fi* ren que no'us fos a grat,
si m'aiut Deus, ben o *ai* car *comprat*

Uc Catola,

Non posc mudar, bels amics, 8—9

Des exemples analogues se trouvent, nombreux, aussi dans les vers de
Bernart de Ventadorn:

Be m'*an perdut*, lai enves Ventadorn,
tuit mei amic, pos ma domna no m'ama

Be m'an perdut ecc., 1—2

per mi 'us o dic, que mals m'en es vengutz,
qu'*enganat* m'a la bela de mal aire

ib., 34—5

vas cui e sui aclis,
en cui *ai mes* m'ententa
e mon coratge *assis*

Quan la douss'aura venta, 6—8

Miralhs, pos *me mirei* en te
m'*an mort* li sospir de preon,
qu'aissi'm *perdei* cum *perdet* se
lo bels Narcissus en la fon

Quant vei la lauzeta mover, 21—4

mas be n'ai fiansa,
que sivals eu n'*ai conquiza*
la bela semblansa

Tant ai mo cor ple de ioya, 26—8

De l'oeuvre de Bertran de Born on pourrait citer:

Dompna, puois de mi no'us cal
e *partit* m'avetz de vos
senes totas ochaisos,
non sai ...

... e si del semblan
non trob dompna a mon talan
que valha vos qu'*ai perduda*,
ia mais non vuolh aver druda

Dompna, puois de mi no'us cal, 1—... 19

E puois lo reis e'l coms Richartz
m'*an perdonat* lor mals talans
ja mais ...
no laissarai hort

Ges de far sirventes no'm tartz, 10—... 5

5. — Il est inutile de citer les cas avec le passé simple dont la valeur est celle de l'aoriste. On la constate, cette valeur, pour toutes les actions dans un récit. En dehors du récit, il suffira de mentionner, en plus des cas déjà notés, l'usage qu'on trouve dans Peire Vidal:

et eu per lonc esperar
ai conquist ab gran doussor
lo bais que forsa d'amor
me *fetz* a mi dons emblar

Pos tornatz sui en Proensa, 50—3

E pos Deus vos *fetz* ses par
e'us *det* mi per servidor,
servirai vos ...

ib., 59—61

E s'eu sai ren dir ni faire,
ilh n'aia'l grat, que sciensa
m'a *donat* e conoissensa
per qu'eu sia gais chantaire

Ab l'alén tir vas me l'aire, 22—5

qu'ab bels semblans m'a *mes* en mortal pena
don ia ses leis no cre aver garena

Seu fos en cort on hom, 10—1

6. — Dans le cadre de l'opposition *aoriste* : *parfait*, il faut porter un intérêt tout particulier à des exemples comme à celui-ci de Peire Vidal:

Quant *ai vestit* mon blanc ausberc doblier
e *cenh* lo bran que'm *det* en Gui l'autrier,
la terra crotila per aqui on eu vau

Drogoman, senher, s'eu agues bon destrier, 14—6

Dans le passage cité, le passé composé exprime l'état dans le présent, l'état contemporain et parallèle à l'action représentée par le présent *crotla*. Ici, le passé composé n'a certainement pas la valeur d'une action toute récente: une détermination, une locution adverbiale qui fixe l'action verbale à un passé récent, n'est vraiment pas imaginable. Et le passage cité montre justement qu'il ne s'agit pas d'une action — on la trouve dans *que'm det en Gui l'autrier* — mais d'un état.

Il est vrai, pourtant, que l'interprétation avec une action itérative serait possible: *quant* pourrait introduire une telle action, ayant aussi le sens de *toutes les fois que*; interprété ainsi, le verbe exprime une action d'aspect non ponctuel et le sens du verbe admettrait une locution adverbiale de temps: *Quand j'ai mis, le matin, ... mon blanc haubert* ecc. Tout de même, nous croyons voir dans cet exemple le passé composé à valeur de parfait, mais ce sont justement de tels passages qui forment le pont entre la valeur de parfait et celle de l'action non ponctuelle.

7. — Toute une série d'exemples analogues se trouve dans la poésie épique des troubadours. Nous trouvons dans l'épopée *Girart de Rossilho*:

Girartz jac en l'arvolt, no'i ac sirven
mas sa molher que'l sierge molt dossamen.
Ab tan veus Michael que a lui ven:
Dieus lo lhi a trames tot veramen.
Cel lhi *portet* un drap, denan lo'lh ten

man. O vv. 7621—5

Lo jorns es espasatz, e'l sers *vengutz*,
Quan la nuhs fo vegnuda, l'escurs cazutz,
adonc fo grans la noisa e lo tabust
de monges, de canorgues, de clerks menutz.
La reina au mostier en va pes nutz,
e Girartz se *levet*, lai n'es *vengutz*

vv. 7817—22

E quan sunt en la tor, cridunt: »trait!
l'autr'ant de fuc commes lo reimarit.
E Girarz s'esedet la u durmit,
vit la clartat del fuc e ot lo crit.
d'armes e de cheval son cors garnit
(e ne furent mais catre a escharit)
es venguz al portal e at l'ubrit
e vit defors de lor tant elm brunit;
per consence Milon lo duc n'isit.

vv. 6262—70

Ces passages attestent les deux formes du passé et le présent en plus: le cas est donc exactement identique à celui cité par Bourciez. Et il est vrai, du moment qu'il s'agit d'un récit, que les passés composés nous laissent perplexes: les actions verbales qui le constituent se succèdent l'une après l'autre comme liées dans une chaîne, une action terminée, la suivante prend sa place. C'est pourquoi on s'attendrait au passé simple, comme en le trouve, régulièrement dans un roman, pour le récit.

Toutefois, il semble qu'il s'agisse moins d'une incohérence dans l'emploi des temps que d'une valeur stylistique du passé composé, d'une valeur stylistique qui, pourtant, est entièrement basée sur la valeur grammaticale de la forme verbale: dans tous ces cas le passé composé a la valeur de parfait, d'un état dans le présent donc. La poésie épique s'en sert pour sa valeur stylistique, son emploi a l'avantage d'un effet tout particulier: le passé composé à valeur de parfait exige derrière lui une brève pause logique³ et par suite, interrompt le cours régulier de la narration. Ayant substitué dans la rapide, mais tranquille, régulière narration de *venc al portal e l'ubrit e vit* la forme composée à la forme simple, ou mieux, le parfait à l'aoriste, en *es venguz al portal et at l'ubrit e vit*, l'auteur a, par la forte césure après *at l'ubrit*, comme l'état dure encore quand l'action suivante sera réalisée, mis en relief l'action verbale qui suit.

Il est à noter que l'imparfait, dans le Roman de Girart de Rossilho, est presque totalement absent: c'est la vivacité du récit qui en empêche l'emploi.

8. — La poésie lyrique des troubadours connaît, en plus, une autre opposition marquée par les deux formes du prétérit: le passé simple rend une action ponctuelle, c'est-à-dire, précisée, déterminée en ce qui concerne les données temporelles, unie, synthétisée et concentrée en un point; le passé composé, par contre, une action non ponctuelle, vaguement précisée quant à la durée, l'action pouvant parfois être considérée comme durative, ou comme itérative, mais jamais synthétisée dans un point.

Étant donné que les deux valeurs fondamentales des deux formes du prétérit, simple et composé, sont le parfait, l'état dans le présent, et l'aoriste, l'action dans le passé, ce qui apparaît aussi bien et même mieux sans le contexte, il va de soi que le contexte, sauf pour des verbes à valeur essentiellement durative, devient décisif pour attribuer à l'une des deux formes verbales les valeurs respectives d' *action ponctuelle* et d' *action non ponctuelle*. On trouve:

Mout *ai estat* coindes e gais

Guilhem, comte de Peitieu,

Pos de chantar m'es pres talens, 29.

Toz mos amics prec, a la mort,
que'il vengan tuit e m'onren fort,
qu'eu *ai avut* joi e deport
loing e pres et en mon aizi

ib., 37—40

et de nombreux passages avec les verbes *être* et *avoir*. Le contexte est indispensable, pour constater la valeur avec d'autres verbes, par ex.:

³ Cfr. ce que dit Ch. Bally dans sa *Linguistique générale et linguistique française*, 2. éd., Berne, 1944, par. 585, note: — ... cette victoire (du passé composé) a renforcé la tendance statique du français. Un récit en langue parlée: »Je *me suis levé* à cinq heures, *j'ai pris* le train de 6 heures 50 et *suis arrivé* à Genève dans l'après-midi« présente les événements comme une série de faits accomplis; de là, bien souvent, le manque de vie qui caractérise la narration en langage courant.

Anat ai cum cauz'enversa
lonc temps, sercan vals e tertres
Raimbaut d'Aurenga,
Er resplan la flors enversa, 33—4

doncs midonz per que'm refuda,
pois sap que tant l'ai *volguda*
Bertran de Born,
Dompna, puous de mi no'us cal, 69—70

Mielhs-de-dona, que *fugit ai* dos ans,⁴
er torn a vos doloiros e plorans
Richart de Berbezilh,
Atressi cum l'orifans, 50—1

Fait a mainta jonta
si que l'ost fai partir;
pois ponh
tant que'l carros desjonh
Reimbaut de Vaquieras,⁵
Truan, mala guerra, 128—31

9. — Il n'en est pas autrement pour le provençal qu'écrivent les troubadours italiens.

Nous pouvons constater, en effet, qu'ils expriment les deux valeurs dans l'opposition *aoriste* : *parfait* en se servant des deux formes du prétérit:

Prions sospirs e loncs cossirs d'esmai
m'a *mes* al cor la bella
Rambertis de Buvalet,
Al cor m'estai l'amoros desiriers, 17—8

granz esfortz *fi* quant *me loignei* de vos
ib., 44

Mout se fenh prims e savis; per sos sens es tals,
qu'a son tort l'a *partit* de si'l coms proensals,
e l'autre coms no'l vol
Sordel,
Sol que m'afi ab armas tos temps del sirventes, 9—11

Ar l'ai *tocat* al viu, car sap qu'ieu dic, cantan,
ver de sos caitiviers
ib., 38—9

⁴ *dos ans*: la détermination temporelle est à prendre comme un terme plutôt vague.

⁵ Comme il l'a déjà montré Renzo Lo Cascio, *L'itinerario di guerra-di Rambaldo di Vaqueiras in Sicilia*, dans le *Bollettino del Centro di studi siciliani*, V, (1957), Palermo, Raimbaut de Vaquieras fait une distinction rigoureuse entre les notions d'action ponctuelle et action non ponctuelle. Cfr. une laisse en -o: »Et ai estat... e n'ai a vostre pro fag maint assaut et ars mainta maizo... Et a Messina vos cobri del blizo: En batalha vos vinc en tal sazo Que us ferion pel pietz e pel mento... Senher Marques, ja no'm diretz de no, Que vertatz es, e vos sabetz ben quo Me tinc ab vos a ley de vassalh bo, Quant assalhis a Cart... et ieu tornei al maior obs que us fô.«

Ar vos *ai dig* cum renha ni de que's sap formir

ib., 48

Plancher vuelh en Blacatz en aquest leugier so,
ab cor trist e marrit; et ai en be razo,
qu'en luy *ai mescabat* senhor et amic bo,
e quar tug l'ayp valent en sa mort perdut so

Id., *Planher vuelh en Blacatz*, 1—4

Qu'eu er aitals com selva de poder
anz que meu oill m'aguesson falsamen
trait per leis, qe'm *conquistet* rizen

Lanfrancs Cigala,
Non sai si'm chant, pero eu n'ai voler, 21—3

mas *trait* m'an li meu oill desleial,
con trai lo bosc lo fustz de la destrai

ib., 29—30

Bona dompna, vostr'avinenz respos
m'es tan plazens e m'a *faig* tan joios,
conblidat n'ai mon enoi e mon mal

ib., 71—3

Les deux formes du prétérit peuvent servir aussi à rendre les valeurs respectives d'action ponctuelle et d'action non ponctuelle; on le voit bien dans un passage de Sordel:

Sordels diz mal de mi, e far no lo'm deuria,
qu'ieu l'*ai tengut* (e tenh) car e onrat tot dia:
donei li fol, molin e outra manentia,
e *donei* li mollier aital com el volia

Toz hom me van disen en esta maladia, 7—10

10. — Les oeuvres des troubadours ne connaissent pas, semble-t-il, le passé composé avec la valeur d'une action tout récemment passé. Certes, dans les conversations, le passé composé est la forme prédominante; mais, celles-ci sont peu nombreuses, et encore la forme verbale pourrait être interprétée comme un parfait ou bien comme une action non ponctuelle.

D'autre part, même dans les conversations, nous trouvons parfois des passés simples, comme dans le passage déjà cité: *Morgues, car venguis?* Ici, il est certain, que l'action passée a eu lieu dans un passé immédiat, récent.

L'opposition *action éloignée* : *action récente*, tellement importante dans les phases postérieures des langues romanes, et la seule que les grammaires normatives, toutes ou presque toutes, dans quelques langues romanes constatent et conseillent d'observer, n'existe donc pas dans la langue des troubadours.

11. — Les exemples cités nous inclinent à penser — quoique une conclusion fondée sur l'examen des oeuvres en vers puisse toujours être mise en doute, parce qu'on ne saurait jamais complètement éliminer l'éventuelle in-

fluence du rythme et même de la rime — que les troubadours provençaux se servent des deux formes du prétérit, mais avec une valeur spéciale pour chacune. Le passé simple exprime l'action verbale pure, qui est en même temps unie, synthétisée en un point; ainsi, il se trouve en opposition avec le passé composé qui, lui, exprime un état dans le présent comme sa valeur originaire, primaire; mais le passé simple peut être, en tant qu'action ponctuelle, aussi en opposition avec le passé composé quand cette forme verbale exprime une action non ponctuelle. Il s'agit ici, pour le passé composé, d'une valeur secondaire, rendue claire surtout par le contexte. Les troubadours provençaux ne connaissent que ces deux oppositions; ils ne se servent pas des deux formes du prétérit pour distinguer entre une action récente et une action éloignée.

POVZETEK

Enostavni in sestavljeni preterit v jeziku trubadurjev

Znano je, da se v stari francoščini in tako tudi v provansalskih tekstih dokaj svobodno uporabljata enostavni in sestavljeni preterit, dostikrat pa namesto teh dveh časov tudi prezent.

Avtor misli, da ima v veliki večini primerov sestavljeni preterit še svojo originalno vrednost, namreč vrednost perfekta, stanja v sedanjosti, ki je rezultat dejanja v preteklosti. S tako vrednostjo stoji v opoziciji z enostavnim preteritom, ki izraža čisto glagolsko dejanje in ima potemtakem vrednost aorista.

Poleg tega lahko stojita obe obliki preterita v opoziciji, kadar izražata ena enovito dejanje v preteklosti, druga pa neenovito, včasih durativno, včasih iterativno. Ta opozicija, nastala iz prve, je sekundarna in jo moremo dodobra ugotoviti samo iz konteksta.

Vzrok za pogosto rabo sestavljenega preterita pri trubadurjih, zlasti v epski pripovedi, je po avtorju stilne narave: serija enostavnih preteritov zagotavlja miren tok pripovedi in sicer hitro, ampak togo zaporedje dogodkov; analitični preterit z vrednostjo perfekta pa zahteva za seboj, ker pač izraža stanje v prezentu, kratko cezuro in zaradi nje razbija enakomerno pripoved ter tako ostreje izpostavi glagolsko dejanje, ki sledi.

⁶ Nous nous sommes servis de textes publiés par Carl Appel, *Provençalische Chrestomathie*, 6ème éd., Leipzig, 1930, et par Bartsch-Koschwitz, *Chrestomathie provençale*, 6ème éd., Marburg, 1904.

Les troubadours italiens, par contre, sont cités d'après *Le origini: testi latini, italiani, provenzali e franco-italiani*, oeuvre apparue comme vol. 1 de la collection *La letteratura italiana. Storia e testi*, Milano-Napoli, 1956.

FRIEDRICH, JOHANNES, HETHITISCHES ELEMENTARBUCH. 1. Teil: Kurzgefasste Grammatik. 2. verbesserte und erweiterte Auflage. Heidelberg (C. Winter) 1960, 8°, 195 str.

Preden poročam o drugi izdaji hetitske slovnice, katere avtor je profesor Johannes Friedrich, naj zaradi boljšega razumevanja nekoliko posežem nazaj in z nekaj potezami naznačim razvoj hetitologije.

I.

Hetiti so v svojih napisih uporabljali klinopisno in svojo posebno hieroglifno pisavo; v naslednjih izvajanjih imamo v mislih le njihove klinopisne napise, ki so bili skoro vsi izkopani v bližini turške naselbine Boghazköi (sedaj Boghazkale), 145 km vzhodno od Ankare. Čeprav je teh napisov na glinastih ploščicah mnogo manj kakor sumerskih ali babilonskih ali asirskih, so vendar po svoje zanimivi. Njihova problematika se začne že pri imenu. Ime »Hetiti« se je namreč udomačilo pod vplivom M. Luthrovega nemškega prevoda biblije, ki večkrat omenja *Hitim* (Gen, 23, Deut. 20, 17; 2. Sam. 11). Tudi v egiptovskih napisih se pojavlja država naroda *Ht'*, kar so egiptologi po svoje vokalizirali kot *Cheta*. — Ko so leta 1887 v Egiptu v El-Amarni, v opuščeni prestolnici faraona Amenofisa IV. (Ehnatona), našli ostanke diplomatske korespondence tega faraona in njegovega očeta s prednjeazijskimi vladarji, sta bili v tej zbirki tudi dve pismi iz faraonove korespondence s Tarhunduradujem, vladarjem dežele Arzave (najbrž v južni Mali Aziji). Norvežan J. A. Knudtzon je leta 1902 iz oblik *e-eš-tu* (prim. lat. *esto*) in iz sufiksov *-mi-* in *-ti-* (za moj in tvoj) domneval, da sta pismi pisani v indoevropskem jeziku; pod vtisom hudih ugovorov je svojo domnevo umaknil¹. — Leta 1906—07 je nemški asiriolog Hugo Winckler pri vasi Boghazköi izkopal v razvalinah Hattušaša, prestolnice nekdanje Hetitske države, blizu 10.000 glinastih ploščic (pozneje se je to število povečalo na kakih 15.000), popisanih z babilonskim klinopisom, ki je bil tedaj že dobro čitljiv. Težave pa so bile v jezikovnem pogledu. Kar je bilo napisov v babilonskem in sumerskem jeziku (leksikalni teksti), so bili razumljivi; pozornost so vzbujali mnogoštevilni diplomatski dokumenti (pisma, državne pogodbe), iz katerih je znanstveni svet zvedel, da je skoro pol tisočletja (cca 1650—1200) obstajala hetitska država, ki je okoli leta 1530 (ali 1560) začasno osvojila Babilon in tam zrušila Hammurabijevo

¹ Prim. članek J. Friedrich, *Altkleinasiatische Sprachen* (Ebert, *Reallexikon der Vorgeschichte* (= RLV), I, 1924, 126—142) str. 129, § 5.

dinastijo, v naslednjih stoletjih tekmovala v Siriji z Egiptom, bila v menja-
jočih se odnošajih z državo Ahhijavo (najbrž v zapadnem delu Male Azije),
dokler ni končno postala žrtev (t. i. egejskega preseljevanja pomorskih na-
rodov — skoro ob istem času, ko je bila požgana Priamova Troja.

Večina tekstov je bila pisana v istem jeziku, ki so ga že poznali iz obeh
arzavskih pisem iz el-amarnskega arhiva. Za ta jezik se je naglo udomačila
označba »hetitski«. Asiriolog Bedřich Hrozný je vzbudil veliko senzacijo,
ko je leta 1915 dognal, da je bil to indoevropski jezik. Razen tega jezika so
napisi ohranjeni še v dveh indoevropskih jezikih: eden se imenuje po deželi
Palā (njene lege ne poznajo), drugi je luvijski; vendar je obojnih napisov
znatno manj kakor hetitskih.

Vrh tega je nekaj napisov v hatijskem jeziku, ki ga je govorilo prebival-
stvo, naseljeno pred Hetiti na pozneje hetitskem ozemlju. Nekaj tekstov je
v huritskem (ali mitanskem) jeziku. Za oba jezika je mogoče reči le, da nista
ne indoevropska, ne semitska. Predvsem v zvezi z verskimi daritvenimi obredi
hetitski teksti omenjajo petje v hatijskem (*hattili*), huritskem (*hurlili*) ali
luvijskem (*lu-u-i-li*) jeziku, izgovarjanje obrednih besed v palaiškem (*pala-
umnili*) jeziku, medtem ko svojo govorico označujejo kot *nāšili* (KBo V 11,
I, 3). Beseda *nāšili* je prislov, izveden od imena mesta Neša (Hrozný je tol-
mačil besedo »po naše«), tako da bi Hetite točneje imenovali Nešite.²

Hetitologijo, ki se je razvila ob novih tekstih, so precej časa gojili v
Pragi, kamor se je B. Hrozný z Dunaja preselil, ter v Leipzigu (J. Friedrich).
Berlinu (H. Ehelolf), Heidelbergu (A. Götze) in Münchenu (F. Sommer). To
razumemo, če upoštevamo, da so prva (in najuspešnejša) izkopavanja orga-
nizirali Nemci in sta si izkopane ploščice delila Prednjeazijski muzej v Ber-
linu (ozn. VAT) in Muzej za Stari Orient (ozn. Bo) v Carigradu. Dobro in
hitro je bilo poskrbljeno za ediranje novih tekstov v zbirkah Keilschrifttexte
aus Boghazköi (= KBo) in Keilschrifturkunden aus Boghazköi (= KUB). Za
poznavanje zlasti starejših tekstov si je pridobil velike zasluge Emil Forrer,
Švicar, takrat priv. docent v Berlinu z zbirko Die Boghazköi-Texte in Um-
schrift, (Leipzig 1922—26), v kateri je v transkripciji objavil različne zgodo-
vinske tekste. Žal so ga nekatere preveč tvegane domneve zlasti glede države
Ahhijave spravile v hudo nasprotje z ostalimi nemškimi hetitologi, katerih
delovanje je bilo uspešno predvsem tudi zato, ker so pri obdelovanju novih
tekstov redno prijateljsko sodelovali. Morda ne bo preveč, če skušam z nekaj
stavki vsaj označiti najvažnejše njihove zasluge za napredek hetitologije.

Hans Ehelolf (1891—1939) je kot kustos Prednjeazijskega oddelka Ber-
linskih muzejev objavil devet zvezkov zbirke KUB. Kot upravnik izkopanih
klinopisnih ploščic je imel nad njimi edinstven pregled; o tem pričajo njegove
temeljite leksikalne študije. V muzeju je organiziral inventar vseh besed in
oblik, ki se pojavijo kje v kakem hetitskem napisu. Obdelal je obširen tekst
in ga je objavil leta 1924 kot »Hethitisches Ritual des Pāpanikri von Kumana«;
pri tem delu mu je bil soavtor

² Prim. J. Friedrich, RLV, I, str. 128.

Ferdinand Sommer (1875—1962), ki se je kot že štiridesetletnik in sloveč klasični filolog začel učiti akadskega (= babilonskega in asirskega) jezika in klinopisa. Od njegovih okoli 20 hetitoloških prispevkov, s katerimi je uvedel strogo kritično metodo v hetitologiji, naj omenim vsaj monumentalni deli »Die Ahhijava-Urkunden« (1932) in »Die hethitisch-akkadische Bilingue des Hattušili I« (1938) ter še njegovo zadnjo knjigo »Hethiter und Hethitisch« (1947), ki se je z njo žal prezgodaj poslovil od hetitologije. — Njegova knjižnica z bogato zbirko listkovnega jezikoslovnega gradiva je bila med vojno uničena ob bombnem napadu; drugače zelo dobrodušni učenjak tega ni mogel preboleti, čeprav je svojo učno delavnost nadaljeval do zadnjih let svojega življenja (1875—1962) kot emeritirani profesor v Münchenu.

Albrecht Goetze, sedaj profesor Yale-ske univerze v New Havenu (ZDA), se je uveljavil z ediranjem zgodovinskih napisov. V zvezi s tem je jezikovno obdelal več obširnejših tekstov, kakor »Življenjsko poročilo Hattušiliša III« (1925, 1930); obtožbo zoper upornega »Madduvattaša« (1928); »Muršiliševe molitve zoper kugo« (1930), »Muršiliševe anale« (1933). Poleg kratkega očrta hetitske zgodovine je napisal za »Handbuch des Altertums«, temeljno »Kulturen und Geschichte der Völker Asiens« (1. izd. 1933; 2. izd. 1957). Kot eden izmed prvih pregnancev nacizma je našel v New Havenu svoj novi dom. Čeprav je tudi tu objavil dve knjigi s hetitološkega področja: »Ritual (žene) Tunnavi« (1938) in monografijo o deželi Kiz(zu)vatni (1940) ter ga po vojni najdemo med soustanovitelji revije Journal of Cuneiform Studies, ga vendar močno zaposljuje izkopavanja v Nippurju, ki jih on vodi, in novi akademski »Zakoni iz mesta Ešnune«, ki jih je odkril leta 1948 v Bagdadu.

Johannes Friedrich (r. 1893) je kot klasični filolog prešel k hetitologiji. Najozke povezan z univerzo v Leipzigu, je leta 1921 sodeloval pri prvem prevodu »Hetitskih zakonov«, ki ga je oskrbel asiriolog Henrik Zimmern. Medtem ko se je leta pozneje zopet povrnil k akademskim in sumerskim tekstom, je J. Friedrich nadaljeval s filološko obdelavo pravnih tekstov in je zaključil to svoje delo z monumentalno izdajo, z novo transkripcijo, prevodom in (žal precej kratkim) komentarjem »hetitskih zakonov« (»Hethitische Gesetze« Leiden 1959). S podobno ljubeznijo se je lotil, zopet z jezikovne strani, šestih vazalnih državnih pogodb (1926, 1930). V dveh zvezkih zbirke Der Alte Orient (1925) je posredoval prevod nekaterih posebno značilnih zgodovinskih in verskih napisov. Velike uspehe je dosegel tudi kot slovnicar. Citiral sem že njegov članek o starih maloazijskih jezikih iz leta 1924, ki vsebuje dejansko očrt hetitske slovnice, kolikor je bil takrat mogoč. Ta slovniski poskus je razširil leta 1931 s knjižico (78 str.) »Hethitisch und kleinasiatische Sprachen« (Berlin). Leta 1940 je izdal prvo izdajo svoje »kratke« (kurzgefasste) slovnice, ki ji je leta 1946 dodal zbirko nekaj značilnih hetitskih tekstov s slovarčkom in kratkimi pojasnili. Oboje je označil kot svoj »Hethitisches Elementarbuch«. Leta 1960 je sledila druga izdaja hetitske slovnice, poleg nje pa zopet dodana zbirka tekstov v klinopisu s seznamom klinopisnih znakov — o slovnici spregovorimo še posebej. Leta 1952 je mravljično pridni

avtor objavil svoj hetitski slovar³. Pri tem naj vsaj omenim, da je med njegovimi 21 knjigami in 157 članki ter ocenami, ki jih našteva *Festschrift Johannes Friedrich* (zum 65. Geburtstag am 27. August 1958 gewidmet) (str. 487—503) samo pretežni del hetitološki. Med drugimi deli najdemo namreč npr. »Uvod v urartejščino« (1933); »Male prispevke k huritski slovnici« (1939); »Feničansko-punsko slovnico« (1951) in »Kurze Grammatik der alten Quiché-Sprache im Popol Vuh« (1955).

Hitri napredek hetitologije je vzbudil zanimanje zanjo tudi drugod. V Franciji je pokojni Louis Delaporte ustanovil revijo »Revue Hittite et Asianique«. V svojem »Manuel de langue Hittite« (1929—1933) je objavil tudi hetitsko slovnico (1929). V knjigi *Les Hittites*⁴ je v lahko umljivi obliki povzel vsa dotlejšnja dognanja o Hetitih (1936). — Predvsem kot kulturna zgodovinarja sta obravnavala Hetite Eugène Cavaignac⁵ in Georges Contenau⁶. — Prav tako iz vrst klasičnih filologov je vzrastle Emmanuel Laroche, ki nadaljuje z izdajanjem »Revue Hittite et Asianique« in marljivo posega na različna področja, tako da ga štejejo med prve hetitologe v svetovnem merilu.

V Ameriki je Edgar H. Sturtevant leta 1933 objavil svojo primerjalno slovnico (*A Comparative Grammar of the Hittite Language*), ki ji je leta 1936 sledila že druga izdaja hetitskega besednjaka (*A Hittite Glossary*). V Chicagu se je z vrsto temeljitih študij uveljavil kot eden najbolj pomembnih Hans G. Güterbock, ki ga je usoda vodila od predavalnic Ehelolfa in Friedricha preko Ankare in Uppsale. — Za obravnavanje hetitskih zgodovinskih tekstov dolguje hetitologija mnogo Henriku Ottenu (sedaj Marburg ob Lahni); on in Bernard Rosenkranz (Köln) proučujeta marljivo tudi luvijske tekste. — Delo F. Sommerja nadaljuje v Münchenu z izrednim elanom njegova učenka Annelies Kammenhuber z obsežnimi slovniki in leksikalnimi deli (prim. »Hippologia hethitica« 1961) in s proučevanjem protohatskih tekstov. — Od učencev J. Friedricha deluje R. Ránoszek v Varšavi, in iz mlajše generacije je Einar von Schuler obdelal t. i. službene instrukcije. — V Pragi poleg prof. Luborja Matouša, ki ga zajema v veliki meri sumerologija, deluje Vladimir Souček, v Berlinu mladi Kaspar Riemschneider.

Kot avstrijskega hetitologa naj omenimo jako delavnega filologa H. Kronasserja.

V Angliji se bavi s hetitsko problematiko zlasti filolog R. A. Crossland (Sheffield) in O. R. Gurney (Oxford), čigar knjižica »The Hittites« je v prikupni obliki kot Penguin-book uspešno popularizirala znanje o hetitski kulturi in njenih problemih.

Na Danskem je iz starejše generacije omeniti vsaj jezikoslovca Holgerja Pedersena (*»Hittitisch und die anderen indoeuropäischen Sprachen«*,

³ Hethitisches Wörterbuch. Kurzgefasste kritische Sammlung der Deutungen hethitischer Wörter. Heidelberg (C. Winter) 1952. Doslej sta izšla leta 1957 in 1961 dva dodatka; tretjega avtor pripravlja (pismeno sporočilo).

⁴ V zbirki *L'Évolution de l'Humanité*, 1936. Paris.

⁵ *Le Problème Hittite*. Paris 1936.

⁶ *La Civilisation des Hittites et des Hurrites du Mitanni*. Paris 1934.

1938), iz mlajše J. Holta. Leta je prevedel v danščino tudi »hetitske zakone«.

Enako, nikakor nelahko delo je v Sovjetski zvezi uspešno opravila agilna I. M. Dunajevskaja (Leningrad). Razen nje se kot filolog uveljavlja V. V. Ivanov (Moskva).

Tudi naša Ljubljana ima v Bojanu Čopu hetitologa, čigar filološki-etimološki prispevki so zelo cenjeni v mednarodni hetitologiji.⁷

II.

Po tem dolgem uvodu naj končno poročam o drugi izdaji J. Friedrichove hetitske slovnice.

V njej najdemo že splošno udomačeno razvrstitev snovi na tri oddelke: I. nauk o pisavi in glasovih; II. oblikoslovje in III. sintaksa. Nato je, kakor v prvi izdaji, dodan IV. oddelek, ki obsega najpotrebnejša pojasnila »za razumevanje akademskih in sumerskih besednih oblik«. Nov pa je V. oddelek o luvijski slovnici.

V predgovoru avtor pove (str. 15), da je obdržal v glavnem isto ureditev, kakor je bila v prvi izdaji, pač pa je »z boljšo razčlenitvijo in s številnimi dopolnitvami in zboljšanji« skušal pokazati napredek v zadnjih dvajsetih letih, ki so potekla od prve izdaje. V prvi izdaji je avtor naštel imena slovničarjev, ki so dotlej objavili hetitske slovnice; zdi se mi škoda, da tega ni ponovil v drugi izdaji, saj mladi učenci hetitščine na ta način najlaže razumejo težave in nedvomne zasluge za nagli napredek hetitologije.

Lepo se bere precej predelani uvod (str. 15), ki pregledno našteva jezike napisov, najdenih v Boghazköi. Ko avtor ugotavlja, da so Hetiti sami svoj jezik imenovali *nesiški*, se vendarle odloči za udomačeno besedo »hetitski«, vendar z dostavkom »klinopisna hetitščina«, da se tako loči od hieroglifne ali slikovne hetitščine, tj. jezika, uporabljanega na hieroglifnih napisih, predvsem iz Severne Sirije, skoro pol tisočletja po uničenju maloazijske Hetitske države. J. Friedrich prišteva v anatolsko skupino indoevropskih jezikov naslednje: klinopisno hetitščino, luvijski, palāiski, slikovni hetitski in (po E. Larochevih dognanjih tudi) likijski jezik.

Splošno lahko trdimo, da se v drugi izdaji J. Fr.-ove slovnice lepo vidi pomemben napredek, ki ga je hetitologija napravila v zadnjih 20 letih. Kajpak ima pri tem znaten delež J. Fr. sam s svojimi raziskovanji, od mlajše generacije pa A. Kammenhuber in E. Laroche. — Posrečeno se mi zdi, da avtor pri oštevilčenju posameznih odstavkov (v prvi izdaji jih je 374, v drugi 411) poleg novih številk navaja v oklepaju tudi stare; na ta način se že na zunaj spozna, kateri odstavki so novi. Tudi v starih odstavkih, ki so pre-

⁷ *Opazka uredništva.* — V preveliki skromnosti avtor ne omenja sebe, čeprav je prof. Korošec mednarodno priznan strokovnjak za sumersko, akademsko in hetitsko pravo in hkrati strokovnjak za te jezike. Eno njegovih najbolj znanih del je *Hethitische Staatsverträge* (Leipzig 1931). Sodeluje tudi pri leksikonu za asiriologijo. Stalno aktivno sodeluje na mednarodnih orientalističnih kongresih. Predvsem njemu pripada zasluga, da imamo Slovenci svoje mesto v tej znanstveni panogi.

vzeti iz prve izdaje, je pogosto marsikaj spremenjeno: včasih so dodani novi primeri, novi pododstavki so vrinjeni ali pa je razporeditev drugačna. Tako npr. novi drugi (2.) odstavek lepo pojasnjuje pomen diakritičnih znamenj pri homofonih znakih (= enako se glasečih zlogih, ki se lahko pišejo z različnimi znaki) in tako lepo umljivo uvaja tudi začetnika samouka v posebnosti klinopisne pisave (str. 21).

Glede izgovarjave naj bo kot novost omenjeno, da so Hetiti končnico edninskega imenovalnika na -š najbrž izgovarjali kot -s (str. 43, odst. 57 a). — Dalje trdi avtor v drugi izdaji, da so Hetiti imeli spočetka osem (ne šest) sklonov; kajpak je bil zvalnik zelo redek; dajalnik in mestnih (lokalis) sta se razlikovala samo v stari hetitsčini. Novo je tudi, da kot končnico roditeljskega imena omenja samo -aš ne tudi -š (str. 43).

Deloma razširil, deloma na novo je avtor uvrstil podatke o tujih elementih v hetitski sklanjatvi (str. 59) in konjugaciji (str. 113 s). Pri deklinacijah ugotavlja akadške, luvijske in huritske vplive; pri glagolih pa našteva luvijske vplive.

Tudi pri obravnavanju glagolov opazimo v drugi izdaji precejšen napredek. Nekatera paradigmati so spremenjena, včasih naletimo na spremembe v razredih; tako npr. nov razred I, 1 f, ki združuje večzložne glagole na -eš- in -ahh- (v prvi slovnici so glagoli na -ahh- uvrščeni v podrazred I, 1, e, β). Prav tako je za nekatere glagole, ki jih v prvi izdaji ni uvrstil v nobeno skupino (npr. *pāi-»iti«* in *uva-»piti«*), sedaj predvidel novo skupino (I, 2 d). — Glede označb nominalnih glagolskih oblik je avtor sledil pobudi A. Kammenerja in tako ne govori več o gerundiju in gerundivu, ampak razlikuje infinitiv I in II, supinum in glagolski samostalnišnik (str. 77).

Oddelek o sintaksi (str. 115—169) je zelo spremenjen, saj ima enajst novih odstavkov. Avtor omenja, da je pri tem uporabljal neobjavljeni rokopis obdelave, ki jo je sestavil Drohla (žal nam pisec ni bliže označen). V podrobnosti se tu ni mogoče spuščati.

Oddelek o oblikovnih posebnostih akadških in sumerskih besed (str. 170 do 182) je zelo koristen hetitologu, ki še ni predelal slovnice teh jezikov. V hetitskih tekstih naletimo namreč pogosto na sumerske in akadške besede, ki so vpletene v hetitsko besedilo. Negotovo je, kako so jih Hetiti izgovarjali: ali po tuje, ali pa po svoje »hetitsko«. J. Fr. posrečeno vzporeja te ideograme z današnjimi številkami in z merskimi enotami, ki jih v raznih jezikih različno izgovarjamo, čeprav jih enako pišemo; njemu se zdi verjetnejše, da so jih Hetiti izgovarjali večidel v hetitskem jeziku (str. 22). Slovnica, ki daje kratek pregled akadških in sumerskih značilnosti, vrh tega opozarja na posebnosti, ki so jih Hetiti uvedli glede teh tujih oblik v svojih tekstih; očitno je, da jim je uporabljaje akadškega jezika povzročalo včasih težave. — Morda bi bilo tu omeniti knjigo René Labat, *L'akkadien de Boghaz-Köi. Étude sur la Langue des Lettres, Traités et Vocabulaires Akkadiens trouvés à Boghaz-Köi* (Bordeaux 1932). Hetitologu nudi to delo dragoceno pomoč.

Nov je oddelek, ki naj na straneh 183—195 kratko povzame najvažnejše, kar je doslej dognanega o luvijski slovnici. Kakor J. Fr. uvodoma pove, citira

kar sumarno oba pionirja na tem področju, to sta: E. L a r o c h e («Esquisse de grammaire louvite» v Dictionnaire de la langue louvite) in A. K a m m e n - h u b e r (Esquisse de la grammaire palāite, oboje 1959). V tekstu sta pa pri sklonih citirani tudi deli B. R o s e n k r a n z, Beiträge zur Erforschung des Luvischen (Wiesbaden 1952) in H. O t t e n, Zur grammatikalischen und lexikalischen Bestimmung des Luvischen (Berlin 1953).

V svojem kratkem pregledu luvijske slovnice, za katerega smo avtorju zares hvaležni, obravnava najprej glasoslovje, nato samostalnike, zaimke, glagol in členice. Morda naj bralcu ponazorimo z nekaj primeri razliko med hetitskim in luvijskim jezikom. Hetitski *ešdu* (= naj bo, latinsko *esto*) je *ašdu* v luvijskem in v palaiskem jeziku. Glagol »storiti« je v hetitskem jeziku *ija*-, v luvijskem *aja*-. Izraz za »dober« je hetitsko *aššu*, luvijsko *vašu*-. Oče in mati se hetitsko imenujeta *attaš* in *annaš*, luvijsko pa *tatiš* (likijsko *tedi*-) in *anniš*. Nekajkrat posega avtor s svojimi navedbami tudi v hieroglifno hetitsčino.

J. Friedrich izraža v predgovoru željo, naj bi tudi razširjena druga izdaja »pridobivala novih prijateljev proučevanju starih maloazijskih jezikov« (str. 5). Prepričan sem, da se bo ta njegova želja v veliki meri izpolnila.

Njegova slovnica se, kakor splošno vse njegove publikacije, odlikuje po jasnosti in lahki umljivosti tudi glede zamotanih vprašanj. Glede spornih zadev je skrajno oprezen, medtem ko dognanja podpira z navajanjem posameznih mest iz virov. Zato mislim, da bo vsak hetitolog avtorju hvaležen, da mu je z novo spopolnjeno drugo izdajo olajšal umevanje hetitskih virov. Nova slovnica bo veljala kot važen mejnik v naglem in uspešnem razvoju hetitologije.

VSEBINA SOMMAIRE

Razprave — Articles

Anton GRAD, <i>Contribution à la syntaxe des pronoms personnels sujets en ancien français — Prispevek k sintaksi osebnih zaimkov v stari francoščini</i>	3
Bojan ČOP, <i>Zur hethitischen Schreibung und Lautung — K hetitski pisavi in izgovarjavi</i>	21
M. REGULA, <i>Remarques sur n'avoir pas un sou vaillant — Opazke o frazi n'avoir pas un sou vaillant</i>	47
Momčilo D. SAVIČ, <i>Il condizionale temporale nelle tre redazioni del romanzo manzoniano — Temporalni kondicional u tri redakcije Manconijeva romana</i>	53
Mitja SKUBIC, <i>Le passé simple et le passé composé dans la langue des troubadours — Enostavni in sestavljeni preterit v jeziku trubadurjev</i>	61

Poročila, ocene in zapisi — Comptes rendus, réceptions, notes

Johannes FRIEDRICH, <i>Hethitisches Elementarbuch</i> , 1. Teil, 2. Aufl. (Viktor KOROŠEC)	71
--	----

Popravek: Na notranji prvi in drugi strani je pomotoma vstavljena letnica 1964 namesto 1963.

Uredniški odbor — Comité de rédaction

BOJAN ČOP, ANTON GRAD,
MILAN GROSELJ, STANKO ŠKERLJ

Rokopisi naj se pošiljajo na naslov: prof. Stanko Škerlj,
Filozofska fakulteta, Oddelek za romanistiko,
Aškerčeva 12, Ljubljana

Prière d'adresser les manuscrits à M. Stanko Škerlj,
Filozofska fakulteta, Oddelek za romanistiko,
Aškerčeva 12, Ljubljana

Natisnila in založila
Univerzitetna založba Univerze v Ljubljani

Izvodov 450